

# BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PSYCHANALYTIQUE DE PARIS

79<sup>e</sup> CONGRÈS

DES PSYCHANALYSTES

DE LANGUE FRANÇAISE

## **Bisexualité psychique, sexualités et genres**

FRANÇOIS RICHARD

**La bisexualité, l'inceste et la mort**

JEAN-MICHEL LÉVY

**Ombres et lumières de la bisexualité**

PARIS 2019 – du 30 mai au 2 juin 2019  
(pendant le grand week-end de l'Ascension)

Directeur de la publication :  
Denys Ribas

ISBN 978-2-13-080335-5  
ISSN 1156-086X

Dépôt légal – 1<sup>re</sup> édition : 2018, novembre

© PUF / Humensis, 2019

170 bis boulevard du Montparnasse 75014 Paris

**BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ PSYCHANALYTIQUE DE PARIS**

Société constituante de l'Association Psychanalytique Internationale

21 rue Daviel – 75013 PARIS

---

# SOMMAIRE GÉNÉRAL

## 79<sup>e</sup> CONGRÈS DES PSYCHANALYSTES DE LANGUE FRANÇAISE

### ORGANISATION, PROGRAMME DU CONGRÈS

1. Message des secrétaires scientifiques .....	5
2. Programme scientifique .....	15
3. Bulletin d'inscription au Congrès (à envoyer à la Société psychanalytique de Paris).....	27
4. Informations soirée de gala .....	31
5. Feuillet Air France .....	32

### RAPPORTS

LA BISEXUALITÉ, L'INCESTE ET LA MORT .....	35
<i>François Richard</i>	
OMBRES ET LUMIÈRES DE LA BISEXUALITÉ .....	109
<i>Jean-Michel Lévy</i>	



# *Message des secrétaires scientifiques du CPLF*

BERNARD CHERVET ET MARILIA AISENSTEIN

## **ÊTRE UNIQUE EN SON GENRE**

En 2019, le 79<sup>e</sup> Congrès des Psychanalystes de Langue Française (CPLF) se tiendra en France, à Paris, et sera organisé par le Conseil du CPLF de la SPP avec le concours de l'Association psychanalytique de France (APF), et la participation des 21 autres sociétés composantes du CPLF dont les présidents ou représentants forment ensemble le Bureau international du CPLF. La tâche de ce dernier est d'anticiper et de discuter, sur proposition du Conseil, les thèmes et les lieux des futurs congrès, et d'infléchir ceux-ci en fonction du contexte et des circonstances, tant dans leurs formes que dans leurs contenus.

23 sociétés et associations composent ainsi le Bureau du CPLF, et deux organisations lui sont associées : les sociétés psychanalytiques de Belgique, brésilienne de Brasilia (SPBsb), de Porto Allègre (SPPA), de Rio de Janeiro (Rio 92) et de Sao Paulo (SBPsp), britannique, canadienne, espagnole, hellénique, israélienne, italienne, de Paris, portugaise, roumaine, suisse et SPRF (Société Psychanalytique de Recherche et de Formation) ; et les associations psychanalytiques de France, d'Istanbul, d'Italie, de Madrid, Psike (Istanbul). L'Association Psychanalytique Argentinienne (APA) et Núcleo portugais de Psychanalyse sont associés au CPLF.

### LE CONGRÈS

Il se tiendra à la Maison de la Mutualité, dans ce splendide théâtre Art déco de 1930 aux 1789 places, chiffre symbolique qui anticipait son futur destin de devenir un célèbre lieu polyvalent de la vie politique et culturelle parisienne et française.

Privatisé pour le CPLF, ce bâtiment est situé au cœur du quartier latin, haut lieu historique de la transmission où était dispensé dans les universités, La Sorbonne en particulier, un enseignement en latin – d'où son nom, le quartier du latin –, qui fut traversé par toutes les avancées du savoir et les avatars de la pensée humaine.

6 79<sup>e</sup> CONGRÈS DES PSYCHANALYSTES DE LANGUE FRANÇAISE

La psychanalyse ne peut que se reconnaître dans un tel contexte, et en profiter pour s'épanouir.

Le CPLF se transforme régulièrement d'une année sur l'autre. Il tente de s'adapter à chaque partenaire, à chaque pays où il se tient, à chaque thème<sup>1</sup>.

Pour 2019, c'est le rapprochement des termes de bisexualité psychique, sexualités et genres, qui a orienté l'organisation du congrès. Se retrouve convoquée toute une série de notions et d'expressions contemporaines ne faisant pas partie de la terminologie de la langue commune, ni du lexique psychanalytique, ni érotologique, telles que la « *transition sexuelle* », la « *fabrique des sexes* », le « *corps-migratoire des réfugiés gays ou transgenres* », ainsi qu'une kyrielle d'innombrables autres termes cherchant à définir par de nouvelles appellations, dont un grand nombre de néologismes anglophones, les multiples variations d'être-au-monde composant une séméiologie de l'identité ou orientation sexuelle, et laissant deviner le souhait très singulier d'*être unique en son genre*.

Depuis 2014, aux USA, une liste de 52 ou 56 termes est proposée par Facebook au choix des utilisateurs de comptes, afin qu'ils puissent se retrouver au sein de cette liste, au plus juste de ce qu'ils considèrent correspondre à leur personnalité du point de vue de leur identité ou orientation sexuelle. Cette liste constitue *Le dictionnaire des 52 nuances de genre de Facebook*<sup>2</sup>.

Cette année, il nous aura fallu tenir compte de cette réalité. Aussi avons-nous décidé d'inviter des personnalités d'autres disciplines qui intègrent au sein de leurs références lexicographiques les notions de masculin, féminin et genre, afin qu'elles nous parlent de leurs définitions et de leurs usages de celle-ci, de ses apports et de ses limites.

Ce seront bien sûr les Rapports rédigés et distribués avant le congrès qui formeront le socle du congrès, et qui seront mis à l'honneur dès l'ouverture.

Cette année, c'est François Richard pour la SPP et Jean-Michel Lévy pour l'APF qui les présenteront par leurs conférences

---

1. Les intervenants qui ne sont pas membre d'une Société Psychanalytique sont nos invités.

Suivant une tradition ancienne du Congrès, afin de maintenir aussi bas que possible le prix de l'inscription, notamment celle des analystes en formation, rappelons que tous les autres participants règlent leur inscription au Congrès, à l'exception des rapporteurs et des secrétaires scientifiques.

2. [https://www.facebook.com/search/str/le+dictionnaire+des+52+nuances+de+genre+de+facebook/keywords\\_search](https://www.facebook.com/search/str/le+dictionnaire+des+52+nuances+de+genre+de+facebook/keywords_search)

<http://www.slate.fr/culture/83605/52-genre-facebook-definition>

d'introduction suivies des interventions de leurs discutants respectifs. Immédiatement après auront lieu les deux séries de huit ateliers animés chacun par 3 collègues de sociétés composantes, parmi lesquels l'un d'eux assurera la fonction de relanceur de la discussion. Ces ateliers sont centrés sur les apports cliniques et théoriques de chaque rapport.

Puis six tables rondes s'inscriront dans le thème général afin d'en approfondir tel ou tel aspect, certes en référence aux rapports, mais avec la liberté d'élargir le champ du thème. Parmi ces six tables rondes, deux seront consacrées à la psychanalyse avec l'enfant et l'adolescent, et l'une d'elles recevra des personnalités émanant d'autres disciplines qui nous feront partager l'intérêt et les limites des catégories du masculin, du féminin et du genre du point de vue de l'heuristique propre à leurs disciplines respectives.

Côté analystes en formation, quatre ateliers cliniques, avec dans chacun un analyste formateur, sont organisés par les AeF de l'IPSO et des Instituts des sociétés composantes.

Enfin les ateliers de l'International Journal of Psychoanalysis (*IJP*) et de la Revue française de psychanalyse (*Rfp*) nous rappelleront les rapports de la psychanalyse, son élaboration et sa transmission, avec l'écriture.

Au total, ce sont plus de 80 intervenants, sans compter les présidents de séances ni les secrétaires scientifiques du Congrès, qui nourriront de leurs apports les discussions avec les congressistes en plénières et ateliers.

## LE THÈME

### **Bisexualité, féminin-masculin, métaphores et polysémie**

Le titre du congrès place la **bisexualité psychique** en exergue, et convoque plusieurs autres termes qui désignent des champs de réalité différents, les sexualités et les genres.

La **bisexualité psychique** est une notion psychanalytique à laquelle Freud s'est référée dès ses travaux en histologie, puis qui a été développée par divers auteurs (C. David).

Les **sexualités** relèvent depuis Krafft-Ebing de la sexologie à laquelle il a fourni une classification organisée par la reconnaissance d'une psychopathologie de la sexualité.

Les **genres** déclinent la notion de genre et ses divers homonymes. Le genre grammatical fut identifié par Protagoras suite à Aristote. Il différencie les catégories du masculin, du féminin et du neutre selon que les référents possèdent ou non un sexe. La notion de genre sera ensuite utilisée dans diverses classifications et dans

plusieurs autres champs du savoir avec des sens variés. À partir de sa valeur différenciatrice en biologie (les espèces) et en linguistique (grammaire), elle fut associée au sexe par les sociologues désignant ainsi les différences non biologiques entre les hommes et les femmes. Grâce à la sociologie puis à l'anthropologie ont été distingués le *genre sexuel* lié aux données non biologiques, en particulier sociales et psychologiques, et le *type sexuel* défini par la biologie. La notion de genre fut reprise ensuite par la psychiatrie et la médecine, et par la psychanalyse aux États-Unis, avant de se diffuser très largement et à l'excès dans tous les champs de la culture, particulièrement dans les médias et dans de nombreux groupes de pression remettant en cause la stabilité et les référentiels impliqués dans la notion d'identité sexuelle, introduisant en contrepartie celle d'identité de genre, l'une et l'autre étant abordées comme des constructions, pour se prolonger dans les études de genre. Cette tentative de libérer l'identité de sa référence à la seule perception tangible, s'est prolongée par des considérations politiques avec une accusation des définitions traditionnelles d'être idéologiques, tout en brandissant des arguments qui en introduisent d'autres.

Des développements plus récents ont remis en cause également la notion même d'identité tant sexuelle que de genre, au profit de la construction de la pensée ; ce que soutenait déjà le célèbre aphorisme de Simone de Beauvoir : « On ne naît pas femme, on le devient », lui-même issu de celui, générique, d'Érasme « On ne naît pas homme, on le devient » ; avec en contrepoint l'affirmation de la biologie génétique, selon laquelle, « on ne devient pas femme, on naît femme ».

Ces quelques mots d'introduction appellent une remarque. Le thème retenu est impliqué dans d'intenses polémiques, ce qui donne à penser.

### **Inclination au conflit et polémiques**

La bisexualité psychique a été initialement considérée par Freud comme une disposition constitutionnelle, un fonds de prédisposition du psychisme. Puis très rapidement, il l'associe aux identifications précoces et post-œdipiennes, hystériques, narcissiques et fondatrices, la libérant, ainsi que ses corollaires, le masculin et le féminin, de définitions les associant trop étroitement à l'homme et à la femme, mais impliquant le maternel, le paternel et le conflit œdipien.

À la fin de son œuvre, Freud complexifie la signification de l'expression bisexualité psychique, de deux façons ; en introduisant un conflit au sein de la bisexualité, entre masculin et féminin, soulignant un manque d'étonnement envers le choix d'objet bisexuel.



Il interroge ainsi la contrainte à la base d'un choix d'objet sexuel exclusif, choix non conciliant. L'étonnement pourrait donc se formuler de la façon suivante : pourquoi ne sommes-nous pas tous bisexuels ? Alors que le fantasme propose si facilement la solution d'un équilibre non conflictuel entre ces deux orientations ?

Freud introduit alors une « inclination au conflit » plus fondamentale que la bisexualité psychique qui devient une qualité du fonctionnement psychique indispensable à la réalisation d'un choix d'objet, celui-ci renforçant celle-là. Cette inclination au conflit Freud la fait dépendre de la dualité pulsionnelle, de l'ambivalence pulsionnelle fondamentale, de la réduction de l'attraction régressive des pulsions exigeant une transposition d'une part de la libido sexuelle en libido narcissique investie dans le fonctionnement du psychisme et soustrait à la relation d'objet.

Soulignons que cette inclination au conflit a été mise en acte dès la naissance de la psychanalyse, non pas à l'intérieur de la bisexualité, mais à propos de la bisexualité, entre Freud et Fliess, sur la paternité de cette notion, Fliess se sentant spolié par Freud de celle-ci. Elle s'est reportée ensuite au sein des polémiques autour de la notion de genre. Et elle apparaît après coup comme une matrice de polémiques agies. En fait, la mise à l'écart des conflits qui la concernent semble revenir du dehors parfois avec une extrême violence se portant sur les corps eux-mêmes ; avec ses scarifications, mutilations, transformations inscrites dans des performances esthétiques ou des projets de vie incarnés.

L'autre complexification introduite tardivement par Freud porte sur une asymétrie entre masculin et féminin, asymétrie issue du fait que le terme féminin se trouve orienté vers une nouvelle acception par le biais de l'expression « refus du féminin chez l'homme et chez la femme ». La féminité est dès lors liée à la résistance la plus tenace qui soit, au point d'être qualifiée de « roc du biologique », empêchant l'avènement d'un fonctionnement psychique valant acceptation de notre impuissance à éliminer la réalité de tout manque. Selon cette logique, la bisexualité est une tentative de satisfaire une aspiration de complétude par l'appropriation du doublet masculin-féminin, et de limiter ainsi les éprouvés de manque. Freud parle de la « pleine fonction bisexuelle ». Une conséquence de ce refus est l'affaiblissement de la prime de désir, dans la mesure où ce dernier naît du manque, mais aussi le ravalement de l'objectalité en relation narcissique ou anti-traumatique, et le vacillement de l'humilité propice à l'érogénéité du « tu me manques ».

La littérature et la mythologie ont déployé, et continuent de le faire largement, la lignée fantasmatique d'une telle appropriation

de l'une des deux faces de la différence des sexes, celle du masculin-féminin, comme tentative d'esquiver les exigences inhérentes à son autre face, le couple nanti-dépourvu, couple qui remet en cause la complétude espérée a-conflictuelle par le biais de la réunion des deux sexes, que cela soit par un hermaphrodisme solitaire ou avec un autre, joliment qualifié de « moitié ».

Les termes de bisexualité, de masculin et de féminin, sont ainsi devenus sous la plume de Freud des métaphores de modalités psychiques qu'il convient d'approcher métapsychologiquement, leurs dénominations restant dépendantes des objets de la réalité perceptible sur lesquels ces modalités inconscientes se sont initialement transposées afin de pouvoir s'installer en tant que fonctions psychiques. Tel est le cas également des termes de maternel, paternel, voire même de père, mère, enfants, etc. quand ils sont utilisés en séance, polysémie qu'ils conservent souvent dans l'écriture de la psychanalyse, générant alors parfois des quiproquos et malentendus.

Du point de vue psychanalytique, bisexuel, féminin, masculin ne sont ni à confondre ni à superposer avec le sexe anatomique, biologique, chromosomique, ni à attribuer restrictivement à ce qui est désigné, voire assigné de façon conjoncturelle comme relevant de l'homme ou de la femme.

Pour la psychanalyse, la bisexualité psychique qualifie plus particulièrement le fonctionnement auto-érotique du psychisme, donc le sexuel du narcissisme, les auto-érotismes tant d'organes que d'objets. Elle devient manifeste dans toutes les activités masturbatoires.

Dans cette même logique métaphorique d'autres doublets s'associent au terme de bisexualité tels que actif-passif, contenu-contenant, etc., à tel point que les constellations proposées par Freud en tant que *Œdipe du garçon* et *Œdipe de la fille*, sont à penser en terme d'*Œdipe masculin* et *Œdipe féminin*, et de façon encore plus précise, comme deux modalités, voire deux catégories d'*Œdipe*, un *Œdipe-fille* et un *Œdipe-garçon*. Les deux sont totalement indépendants des identités de garçon et de fille, et désignent avant tout deux rapports au surmoi, une précipitation en guise de refuge dans le premier cas, une esquive au profit du changement d'objet dans le second. Le même conflit entre renoncer ou non se retrouve dans les deux solutions dites « garçon » et « fille », celles du refuge et de l'esquive.

### Sexualités

Le choix des trois termes du titre pourrait être interprété comme le souhait de prolonger et poursuivre le remaniement que fit Freud lui-même de ses *Trois Essais de la théorie sexuelle*, donc de répéter le

geste de Freud de compléter sans cesse son ouvrage de 1905 ; de l'enrichir de nouvelles réalités concernant la sexualité, et de nouvelles réflexions sur l'implication du pulsionnel et des processus psychiques dans la vie sexuelle, et en particulier dans l'identité sexuelle et l'identité de genre ; donc de le compléter comme le fit Freud, sans changer la structure de l'ouvrage, ni chercher à lui imposer des remaniements de fond afin de lui donner plus de cohérence apparente.

C'est ainsi que nous avons rapproché la *bisexualité psychique*, en tant que qualité interne du psychisme, et les sexualités, ces nombreuses variations de la vie sexuelle des humains, cette séméiologie de l'érotologie à laquelle sont attentifs tant les sexologues que les psychanalystes.

Le xx<sup>e</sup> siècle, avec ses diverses libérations sexuelles, a enrichi la célèbre *Psychopathia Sexualis* de R. Krafft-Ebing, mais aussi exalté la fantasmagie érotique par les apports de l'éthologie venant donner corps et réalité aux plus fantasques fantaisies.

Un seul et bel exemple, qui concerne la bisexualité et notre propension joyeuse à coopter du règne animal des éléments nous permettant de satisfaire sous forme hallucinatoire nos fantaisies bisexuelles et leur rapport à la castration ; celui d'un nudibranche, la limace de mer du Japon !

« Prenez le nudibranche *Chromodris reticulata*, une limace de mer du Japon, vivant dans les récifs de coraux peu profonds. Ces limaces sont toutes dotées d'organes sexuels à la fois mâles et femelles et peuvent s'en servir en même temps. Le pénis de chacune d'elles s'adapte à leur orifice et elles se pénètrent simultanément. Mais ce n'est pas tout. Après quelques minutes, elles perdent toutes deux leurs pénis qui tombent au fond de l'océan – mais vingt-quatre heures plus tard – elles le font repousser, ce qui leur permet de se réaccoupler, toujours et encore<sup>3</sup> ».

Dans ses *Trois Essais*, Freud avait de façon implicite confronté les variations sexuelles (1<sup>er</sup> essai) et la sexualité infantile (2<sup>e</sup> essai). En filigrane existe un autre référentiel qu'il avait lui-même introduit dans sa quête d'une étiologie sexuelle, entre les fixations à la sexualité infantile des névroses de transfert et les mésusages de la sexualité des névroses actuelles. Cette différenciation sous-tend la séméiologie exposée dans le premier chapitre, puis est laissée en latence au profit de la sexualité infantile et de l'avènement en deux temps, selon le procès de l'après-coup, de la sexualité humaine.

---

3. Sy Montgomery (2018), *L'Âme d'une pieuvre*, Paris, Calmann-Lévy.

Si la castration punitive est d'office présente dans ce cheminement en tant que réponse aux transgressions incestueuses, elle trouvera une place fondatrice par le biais du troisième fantasme originaire – la castration réalisée par le père –, offrant une théorie causale au travail psychique requis par la confrontation à la réalité de la castration, à sa perception directe (le vu), et aux messages de menace qui avertissent de son existence (l'entendu).

### Genres

Par contre, la notion de **genre** est absente des *Trois Essais*. Les prémisses de cette notion apparaissent juste à l'époque de la naissance de la psychanalyse, chez E. Durkheim (1897), puis chez les anthropologues (M. Mead : « le rôle sexué », 1935). Le terme lui-même de genre, avec sa signification impliquant le sexe, a été introduit en 1955 par John Money (psychologue et sexologue) dans l'expression : le « rôle de genre », puis fut repris par des psychanalystes tels que R. Stoller et R. Greenson qui forgeront le concept *d'identité de genre*. Ces notions seront reprises par le structuralisme dans sa dualité nature-culture, et par d'autres disciplines comme l'histoire, et plus particulièrement dans ce qui sera dénommé les *Études de genre*, les plus célèbres étant celle de J. Butler sur les minorités sexuelles.

Il n'est pas inutile de rappeler que la différenciation du sexe biologique et du sexe du genre a en fait été introduite beaucoup plus tôt, en 1860, bien avant l'avènement du terme de genre référée au sexe. La reconnaissance de cet écart s'est accompagnée d'un très haut niveau de conflit au sein de l'Allemagne naissante, conflit doublant celui politique de la Prusse de Bismarck avec les autres provinces concernées par cette unification. Le premier militantisme sexuel porté officiellement sur les scènes publique et juridique, avec des implications et retombées politiques, date des années 1860, et fut mené par Karl Heinrich Ulrichs (1825-1895), juriste, journaliste et homosexuel qui tenta en vain d'empêcher l'intégration dans le nouveau code pénal de la future Allemagne, censé unifier les codes contradictoires des diverses provinces, d'un article existant dans le code pénal de la Prusse condamnant la « fornication contre-nature ». Ulrichs réclamait l'émancipation de ce qu'il dénommait l'*uranisme* – le terme d'homosexuel date de 1869 –. La postérité a gardé attachée à sa personne cette belle phrase qui représente sa doctrine rédigée en douze traités : « Une âme de femme enfermée dans un corps d'homme. »

La notion de genre est donc née de la reconnaissance des divers écarts existant entre le sexe anatomique, les fonctions sexuelles

assignées par le socius, la liberté de la fantasmagorie sexuelle, le sexe biologique, réalités relevant de catégories différentes et toutes impliquées dans l'identité et l'orientation sexuelle, ces constructions les combinant selon diverses modalités, plus ou moins mobiles ou statiques, évolutive ou stables.

#### NOS INVITÉS

Depuis quelques années nous invitons des spécialistes d'une discipline différente de la nôtre, dans laquelle certaines notions ou concepts utilisés en psychanalyse existent aussi, déployant d'autres significations pouvant s'interpeler les unes les autres.

L'introduction dans le thème du congrès 2019 du terme de genre exige de penser cette notion au-delà d'une conception immédiate et abrupte qui la définirait comme une défense, une esquivance ou un déni de la différence des sexes.

Aussi, le Conseil a-t-il souhaité faire une place très tôt dans le congrès à des considérations différentes, émanant d'autres champs de pensée, afin de ne pas méconnaître le sens et la portée que cette notion peut avoir au sein de ces autres disciplines.

**Sandra Boehringer, Claudine Junien et Fabrice Virgili** ont accepté de nous faire part de leurs éclairages respectifs, Sandra Boehringer depuis le monde antique, Fabrice Virgili depuis l'Histoire, en particulier des guerres, Claudine Junien depuis la Biologie par l'épigénétique.

À la fin du Congrès, **Geneviève Fraise** nous proposera une réflexion épistémologique sur le « comment penser » la question des sexes. « Il ne s'agit pas d'énoncer ce qu'il en est du sexe et du genre ; il faut s'en tenir à l'idée d'une catégorie vide, et privilégier la recherche des effets produits par la sexuation du monde dans les champs de la vie humaine ».

**Sandra Boehringer** est agrégée de Lettres classiques et maître de conférences en histoire grecque à l'université de Strasbourg. Elle est membre du laboratoire Archimède, section : Normes, genre et sexualité dans les sociétés grecques et romaines ; et elle est rédactrice en chef de la revue Archimède, et membre du comité de rédaction des Cahiers du genre. Ses travaux actuels portent sur la construction des catégories sexuelles dans le monde antique, l'histoire du genre et de la sexualité en Grèce et à Rome, et la construction des identités individuelles et collectives en Grèce archaïque et classique.

**Claudine Junien** est professeure de génétique à l'Université Versailles Saint Quentin, chercheuse en épigénétique à l'INRA. Elle a créé et dirigé l'unité de recherche de l'INSERM

« Génétique, chromosome et cancer » à l'hôpital Necker-Enfants malades. Elle a fondé et présidé la « Société Francophone pour la recherche et l'éducation sur les Origines Développementales, Environnementales et Épigenétiques de la Santé et des Maladies ».

L'objectif de ses travaux est d'élucider comment les processus épigénétiques retiennent la mémoire d'impacts environnementaux précoces d'une manière qui est spécifique du sexe du parent et de celui de la progéniture. Percevant que les différences sexuelles sont sous-estimées, elle défend au nom de celles-ci une « recherche et une médecine sexuellement différenciées » et prône l'intégration du sexe et du genre dans la recherche en santé.

**Fabrice Virgili** est historien et directeur de recherche au CNRS.

Il travaille au sein de l'UMR « Sorbonne, Identités, relations internationales et civilisations de l'Europe » (SIRICE) à Paris 1 Panthéon-Sorbonne, et est responsable de l'Axe « Genre et Europe » du Laboratoire d'excellence « Écrire une histoire nouvelle de l'Europe » (EHNE).

Ses recherches portent sur l'effet des guerres mondiales sur les relations entre hommes et femmes, et ses thèmes principaux sont : Identités de genre et guerre au xx<sup>e</sup> siècle. Guerre et sexualité. Frontières, affrontements et intimité. Enfants nés de couples franco-allemands pendant la Seconde Guerre mondiale. Guerres, violences et sociétés.

**Geneviève Fraisse** est philosophe et historienne de la pensée féministe, directrice de recherche au CNRS. L'une de ses originalités réside dans sa réflexion épistémologique et politique sur le thème sexe et genre. Elle propose de « se détourner des questions de définition et d'identité, pour faire le repérage des lieux où sont pensés les sexes, dans leur tension, leur décalage, leur disparité au regard du contemporain démocratique. Au fond, la démarche est inversée : il ne s'agit pas de dire ce qu'il en est du sexe et du genre, mais de dire ce qui surgit dans la pensée quand égalité et liberté révèlent des enjeux sexués dans la politique et la création, l'économique et le corps, la pensée et l'agir ».

# Programme scientifique



## Congrès des Psychanalystes de Langue Française

*La Société Psychanalytique de Paris (SPP)*  
*L'Association Psychanalytique de France (APF)*

avec la participation des Sociétés Psychanalytiques composantes du CPLF : Belge, Brésiliennes : Brasilia (SPBsb), Porto Alegre (SPPA), Rio de Janeiro (SBPRJ) et São Paulo (SBPSP), Britannique, Canadienne, Espagnole, Hellénique, Israélienne, Italienne, Portugaise, Roumaine, Suisse, SPRF des Associations Psychanalytiques : d'Istanbul, d'Italie, Libanaise, de Madrid et Psike Istanbul et le concours de l'Association Psychanalytique Argentine (APA) et le Groupe d'Etudes du Portugal (NPP)

*annoncent le 79<sup>e</sup> CPLF*

### ***BISEXUALITÉ PSYCHIQUE, SEXUALITÉS ET GENRES***

Les rapports seront présentés par

**François RICHARD (S.P.P.)**

La bisexualité, l'inceste et la mort

**Jean-Michel LÉVY (A.P.F.)**

Ombres et lumières de la bisexualité

Maison de la Mutualité  
24 rue St Victor 75005 PARIS  
du 30 mai au 2 juin 2019  
(pendant le grand week-end de l'Ascension)

16 79<sup>e</sup> CONGRÈS DES PSYCHANALYSTES DE LANGUE FRANÇAISE

<i>Secrétaires scientifiques</i>	Bernard Chervet, Marilia Aisenstein
<i>Conseil du CPLF</i>	Bernard Bensidoun, Josiane Chambrier-Slama, Elisabeth Dahan-Soussy, Sabina Lambertucci-Mann, Gérard Szwec, Jacques Angelergues, Françoise Coblenca, Laurent Danon-Boileau, Michel Vincent, Roland Havas, Daniel Irago, Maya Levi Garboua, Isabelle Maitre-Lewy-Bertaut, Carlos Pacheco, Marina Papageorgiou, Martine Pichon-Damesin, Eva Weil
<i>Pour l'APF</i>	François Hartmann, Paule Lurcel, Nicole Oury, Monique Selz, Pascale Totain
<i>Directrice administrative</i>	Evelyne Beddock

***Inscriptions – 2 possibilités***

***1/ Inscription et paiement sécurisé en ligne :***

Vous pouvez vous inscrire directement *via* le site Internet de la SPP, [www.spp.asso.fr](http://www.spp.asso.fr) en utilisant vos identifiants de connexion (c-à-d votre adresse mail). Si vous n'en avez pas, votre identifiant et votre mot de passe vous seront automatiquement alloués après vérification de votre statut.

***2/ Autre mode d'inscription :***

Retourner le bulletin d'inscription ci-joint  
Accompagné de votre règlement - libellé à l'ordre de la S.P.P.  
à l'adresse suivante :

**S.P.P. - C.P.L.F.**

**21 rue Daviel – 75013 PARIS**

Tél. : 01 43 29 66 70 du lundi au jeudi de 9 h 30 à 13 h 00

E-mail : [congres@spp.asso.fr](mailto:congres@spp.asso.fr)

*Les rapports vous seront adressés dès réception de votre inscription*

Au-delà du 6 mai 2019, aucun remboursement ne sera effectué.

Peuvent participer au Congrès, après règlement des frais, les membres de l'Association Psychanalytique Internationale ou membres d'un Groupe d'Etude API, les analystes en formation et les anciens analystes en formation des Instituts des Sociétés de l'API, les étudiants parrainés en tout autre personne, en tant qu'auditeur, parrainée par une société composante du CPLF ou par un membre de l'API.

Pour être parrainé, vous pouvez adresser un mail ou un courrier de motivation au secrétariat : [congres@spp.asso.fr](mailto:congres@spp.asso.fr)

*L'inscription au Congrès implique l'engagement de respecter la confidentialité des matériels cliniques présentés lors des communications scientifiques.*

*Les personnes accompagnantes ne peuvent pas assister aux réunions de travail.*



**JEUDI 30 MAI (après-midi)**

13 h 00 Accueil des congressistes

14 h 00 **Ouverture du Congrès**

en présence des Présidents des Sociétés composantes,  
et de la FEP, la FEPAL, la NAPsaC

*Allocutions des Présidents :*- de la Société Psychanalytique de Paris, **Denys Ribas**

- de l'Association Psychanalytique de France

- de l'Association Psychanalytique Internationale,  
**Virginia Ungar**Annonce de **Françoise Coblence**, Directrice de la *Rfp*,Annonces de **Bernard Chervet** et **Marilia Aisenstein**,  
Secrétaires scientifiques*Présidence de l'Association Psychanalytique de France*14 h 30 **Exposé de François Richard** dans le prolongement de  
son rapport15 h 10 Discussion du rapport par **Jacques André** (APF, Paris)

15 h 25 Discussion avec l'auditoire

16 h 30 Pause

17 h 00 **Ateliers** – *Leur but est de discuter le rapport qui vient d'être  
présenté selon un angle de vue choisi par le relanceur et les ani-  
mateurs, mais obligatoirement centré sur les éléments cliniques et  
théoriques présentés dans le rapport et lors de l'exposé du rappor-  
teur. Les noms qui figurent en gras désignent les relanceurs.*1A – Milagros Cid-Sanz (AP, Madrid), **François  
Hartmann** (APF, Paris), Eleana Mylona (SPP, Paris)1B – **Monique Selz** (APF, Paris), Benoît Servant (SPP,  
Paris), Evy Zacharacopoulou (SPH, Athènes)1C – **Chantal Duchêne-Gonzalez** (APF, Paris), Michel  
Grinberg (SPP, Paris), Anne Patterson (SBP, Londres)1D – **Françoise Chaine** (SPP, Paris), Jenny  
Chomienne-Pontalis (APF, Bordeaux), Alper Sahin (AP,  
Istanbul)1E – Antoinette Ferroni (SPI, Gênes), Françoise Laurent  
(APF, Lyon), **Carlos Pacheco** (SPP, Bourg la Reine)1F – **Elisabeth Dahan-Soussy** (SPP, Paris), Mouzayan  
Osseiran (ALDeP, Beyrouth), Anatol Reghintovschi  
(SPR, Bucarest)

18 79<sup>e</sup> CONGRÈS DES PSYCHANALYSTES DE LANGUE FRANÇAISE

1G – **Marie-Laure Léandri** (SPP, Paris), Michael Sidi-Lévy (SPI, Tel Aviv), Conceição Tavares de Almeida (SPP, Lisbonne)

1H – **Guy Cabrol** (SPP, Chambéry), Aurélia Ionescu (SPB, Londres), Thérèse Spadotto (SBP, Bruxelles)

18 h 30 Fin de la séance scientifique

**VENDREDI 31 MAI** (matin)

*Présidence Denys Ribas (SP, Paris)*

9 h 00 **Exposé de Jean-Michel Lévy** dans le prolongement de son rapport

9 h 40 Discussion du rapport par **Anne Deburge** (SPP, Paris)

9 h 55 Discussion avec l'auditoire

11 h 00 Pause

11 h 30 **Ateliers** – *Leur but est de discuter le rapport et sa présentation selon un angle de vue choisi par le relanceur et les animateurs, mais obligatoirement centré sur les éléments cliniques et théoriques du rapport et de sa présentation. Les noms qui figurent en gras désignent les relanceurs.*

2A – **Sylvia Cabrera** (SPP, Paris), **Frédéric de Mont-Marin** (APF, Paris), Juan-Eduardo Tesone (APA, Buenos-Aires)

2B – **Fotis Bobos** (SPH, Athènes), **Olivier Tarragano** (SPP, Paris), Anne Elisabeth Thiébault (APF, Paris)

2C – **Miguel de Azambuja** (APF, Paris), Catherine Keyeux (SBP, Ottignies), Pascale Navarri (SPP, Marseille)

2D – **Gilberte Gensel** (APF, Paris), Maggiorino Genta (SSPsa, Vevey), Annabelle Tuset (SPP, Paris)

2E – **Geneviève Bourdellon** (SPP, Lyon), Mikel Zubiri (AP, Madrid), Yeda Saigh (SBPsp, Sao Paulo)

2F – **Roberta Guarnieri** (SPI, Venise), Zehra Karaburcak-Unsal (AP, Istanbul), Karine Kau (DPV, Munich)

2G – **Sylvie Pons-Nicolas** (SPP, Paris), Antoine Nastasi (SPRF, Paris), Despina Naziri (SBP, Bruxelles)

2H – **Juan Gennaro** (APA, Buenos Aires), **Marie Kaci** (SPP, Sceaux), Eveline Ego (SBP, Lasne-Plancenoit)

## PROGRAMME SCIENTIFIQUE

19

- 13 h 00 Fin de la séance scientifique  
 11 h 30 Réunion du Bureau international du Congrès  
 à 13 h 00  
 13 h 00 Déjeuner des Présidents des Sociétés Psychanalytiques  
 à 14 h 15 autour de Virginia Ungar, Présidente de l'A.P.I. et des  
 francophones du Conseil Exécutif de l'A.P.I.  
 13 h 00 Atelier de la *Rfp*  
 à 14 h 00 « **Ecrire dans la Revue française de Psychanalyse** »  
 avec **Françoise Coblenche**, Directrice de la *Rfp* et des  
 membres du Comité de la Rédaction

VENDREDI 31 MAI (après-midi)

- 14 h 30 *Ouvertures*  
**Sandra Boehringer**, *Maîtresse de conférences en histoire grecque*  
**Claudine Junien**, *Professeure émérite de Génétique Médicale*  
**Fabrice Virgili**, *Historien, Directeur de recherche au CNRS*  
 Discussion avec l'auditoire
- 16 h 30 Pause
- 17 h 00 *Présidence Association Libanaise pour le Développement de la Psychanalyse (ALDeP)*  
*Pourquoi ne sommes-nous pas tous bisexuels ?*  
 Michel Ody (SPP, Paris), Nicolas De Coulon (SSPsa, Lausanne), Rosine Perelberg (SBP, Londres)  
 Discussion avec l'auditoire
- 18 h 45 Fin de la séance scientifique

SAMEDI 1<sup>er</sup> JUIN (*matin*)

- 9 h 00 *Présidence Yaël Samuel, représentant Smadar Steinbock (SP Israël)*  
*Le jeu, construire la bisexualité*  
 Mi-Kyung Yi (APF, Paris), Véronica Sandor (SPR, Bucarest)  
 Discussion avec l'auditoire
- 10 h 45 Pause

20 79<sup>e</sup> CONGRÈS DES PSYCHANALYSTES DE LANGUE FRANÇAISE

- 11 h 15 **Présidence Société Hellénique de Psychanalyse**  
*L'investissement bisexuel de l'enfant par les parents*  
Claire De Vriendt-Goldman (SBP, Bruxelles), Hélène Suarez-Labat (SPP, Paris)  
Discussion avec l'auditoire
- 13 h 00 Fin de la séance scientifique
- 13 h 00 Atelier de *l'International Journal of Psychoanalysis*  
à 14 h 25 sous la présidence de Dana Birksted-Breen (SBP, Londres),  
Directrice de l'IJP  
sur le thème : « Bisexualité psychique, sexualités et genres en séance »  
Présentation clinique de Catherine Ducarre et discussion avec des membres du Comité de Rédaction.

---

Réservés aux Analystes en Formation des Instituts des sociétés de l'API, quatre ateliers cliniques sont organisés par les AeF élus à l'IPSO (API) et les Instituts des Sociétés composantes.

*Ils seront animés le vendredi 31 mai à partir de 13 h 00 par :*

- Bernard Brusset (SPP, Paris)
- Nicole Oury (APF, Lyon)

*et le samedi 1<sup>er</sup> juin par :*

- Emmanuelle Chervet (SPP, Lyon)
- Olga Maratou (SHP, Athènes)

Pour vous y inscrire, contactez directement :

Nathalie Jozefowicz [nathjonj22@gmail.com](mailto:nathjonj22@gmail.com) ;

Benjamin Levy [Drlevybenjamin@gmail.com](mailto:Drlevybenjamin@gmail.com) ;

Johanna Velt [docteurvelt@wanadoo.fr](mailto:docteurvelt@wanadoo.fr)

---

### **SAMEDI 1<sup>er</sup> JUIN (après-midi)**

- 14 h 30 **Présidence Teresa Olmos de Paz (AP Madrid)**  
*Identités sexuelles, identifications*  
Hervé Balondrade (APF, Bordeaux), Hélène Parat (SPP, Paris), Jean-Claude Stoloff (SPRF, Paris)  
Discussion avec l'auditoire
- 16 h 15 Pause

- Présidence de l'Association Psike Istanbul***
- 16 h 45 *Corps modifiés et bisexualité*  
François Duparc (SPP, Annecy), Dominique Suchet (APF, Lyon), Bernardo Tanis et Sandra Lorenzon Schaffa (SBPSP, Sao Paulo)  
Discussion avec l'auditoire
- 18 h 30 Fin de la séance scientifique
- 20 h 00 *Soirée de gala* – sur inscription préalable –  
Dîner-croisière sur la Seine

**DIMANCHE 2 JUIN (*matin*)**

- 9 h 30 ***Invité : Geneviève Fraisse***  
*Philosophe et historienne de la pensée féministe,*  
*Directrice de recherche au CNRS*  
Discussion avec l'auditoire
- 11 h 00 Réflexions conclusives des rapporteurs
- Allocutions des Présidents***
- 11 h 45 Denys Ribas (SPP), Présidence (APF), Virginia Ungar (API)
- 12 h 00 *Annonces :*  
Françoise Coblenç, Directrice de la Rfp  
*Présentation du 80<sup>ème</sup> CPLF Jérusalem 2020*  
Secrétaires scientifiques Bernard Chervet et Marilia Aisenstein
- 12 h 15 Clôture du 79<sup>ème</sup> CPLF

## 22 79<sup>e</sup> CONGRÈS DES PSYCHANALYSTES DE LANGUE FRANÇAISE

### Communications écrites à envoyer avant le 15 janvier 2019 :

Avant le Congrès, pour leur publication dans le bulletin spécifique de la S.P.P., les communications préalables doivent être envoyées au Secrétariat Scientifique du Congrès, par e-mail à [congres@spp.asso.fr](mailto:congres@spp.asso.fr)

### NOTE AUX AUTEURS

Le Conseil du CPLF examinera les textes anonymés en fonction des critères suivants :

- Les textes proposés comporteront entre 5.000 et 15.000 signes (espaces compris) et devront parvenir au Conseil du CPLF impérativement avant le 15 janvier 2019 avec un résumé de 4 à 6 lignes et 3 à 6 mots-clés.
- Les rares notes bibliographiques doivent être **exclusivement** insérées dans le corps du texte.
- Leur contenu doit être directement articulé aux axes théorico-cliniques développés par les rapporteurs de façon à pouvoir contribuer aux débats au cours du Congrès.
- Leur style et leur écriture seront également pris en compte dans l'éventualité d'une publication.
- Il est recommandé aux auteurs de respecter l'anonymat des textes en évitant de citer leurs propres travaux.
- Les contraintes éditoriales et le nombre de pages fixés par l'imprimeur pour ce volume interviennent dans les choix du Conseil.

Le Conseil du CPLF se tient à disposition des auteurs qui le souhaiteraient.

---

### Communications orales :

Quand elles sont issues de la salle, elles ne doivent pas dépasser **trois minutes**. Afin de les favoriser, le nombre de discutants de la tribune a été réduit.

### Articles pour la Revue française de psychanalyse :

Après le Congrès, la *Rfp* composera son numéro spécial. Les propositions d'articles devront être envoyées **avant le 15 juin 2019** à Philippe Bonilo, responsable d'édition à : [rfpsy@spp.asso.fr](mailto:rfpsy@spp.asso.fr)

- Le calibrage est limité à 15.000 signes (espaces, notes, références bibliographiques, auto-présentation, résumé – 500 signes – et mots-clés – 5 – compris).
- Les références bibliographiques doivent être présentées sous forme courte en corps de texte (nom de l'auteur, année de publication, page de la citation) et complète en fin d'article.

Afin de soumettre un article mis aux normes éditoriales de la *Rfp*, il est vivement recommandé de prendre connaissance de la note aux auteurs.

**SÉMINAIRES D'ÉTUDE DE TEXTES  
PRÉPARANT AU CONGRÈS**  
(Inscriptions et renseignements auprès des directeurs)

- AIX-EN-PROVENCE/  
MARSEILLE : A. HIBON, P. NAVARRI, J. OBADIA,  
P. PALERMITI, M. PICCO
- ATHÈNES : S. MITROSSILIS, I.  
PANAYOTOPOULOU
- ATHÈNES : C. SYNODINOÛ, E.  
ZACHARACOPOULOU
- BERNE : M. DAHINDEN VORKAUF,  
E. AEBI SCHNEIDER
- BESANÇON : E. PAILLARD, V. REBIERE
- BEYROUTH : M. CHAHOURY-CHARABATY
- BEYROUTH : M. KHOURY, M.-T. KHAIR-BADAWI
- BORDEAUX : JL. FABRE, J. PICARD
- BORDEAUX (APF) : M. DELORME, R. DINANT, E. JAIS,  
N. MESPLE-SOMPS, C. PEDEZERT,  
A. SERISE-DUPUIS, M. WASSER  
C. PACHECO
- BOURG la REINE : SH. HEIMBURGER
- BRASILIA : D. HIRSCH, A. LECOQ
- BRUXELLES : I. GEORGESCU, A. NICOLAE,  
B. ORASANU, D. LUCA, B. CUC
- BUCAREST: J.-E. TESONE
- BUENOS-AIRES : JF. GOUIN, J. LAMALLE,  
J. QUINTON-YVON, R. ROCHUT,  
B. MOÏSE-DURAND
- CORBEIL-ESSONNES : C. SCHAFFNER
- GENÈVE : N. DE COSTER, B. HABIP,  
N. ERDEM, J. SCHAEFFER
- ISTANBUL : T. PARMAN, E. ABREVAYA,  
A. GURDAL-KUEY, Z. UNSAL,  
P. AKGUN, A. SAHIN, N. ZABCI,  
O. ALEMDAR
- JÉRUSALEM–TEL-AVIV : V. CHETRIT-VATINE, Y. SAMUEL
- LAUSANNE : N. de COULON, L. NOBS
- LE MANS : D. KASWIN-BONNEFOND,  
G. WENDLING, A. RANNOU,  
S. JOBBE-DUVAL, M. CAILLOU
- LISBONNE : F. CABRAL, T. FLORES,  
R. FERREIRA, F. SEQUEIRA
- LISBONNE : S. ALGARVIO, O. CRUZ SANTOS
- LONDRES : B. O'NEILL, A. PATTERSON
- LUGANO : F. BIANCHI

24 79<sup>e</sup> CONGRÈS DES PSYCHANALYSTES DE LANGUE FRANÇAISE

- LYON (APF/SPP) : M. BAUR, J. BEN SIMON, H. DO ICH,  
F. LAURENT, J. LE DEM,  
MF. PHILIPPE-DUROUX
- LYON : B. CHERVET, E. CHERVET,  
I. MAITRE-LEWY-BERTAUT,  
M. PICHON-DAMESIN, D. SUCHET  
(APF)
- MADRID : C. PADRON
- MONTRÉAL : L. BOUCHER, M. GAUTHIER,  
M.-C. LANCTÔT-BÉLANGER
- MONTREAL : S. BOIVIN, J. CHARRIER,  
N. COUTURE, G. HEBERT,  
MA. LINTEAU, G. MORIN,  
M. TREMBLAY
- MOSCOU : V. POTAPOVA, J. ZOUEVA,  
A. ROSSOKHIN, L. FUSU,  
A. KOROTECKAIA
- MUNICH : K. KAU, I. SCHUBER, A.K. LEHR
- NANTES : M. AMAR
- NAPLES : F. CONROTTO, R. GALIANI,  
G. ZONTINI
- PADOUE : F. MUNARI, M. LA SCALA
- PARIS : D. BAUDESSON,  
M. COMBES-LEPASTIER
- PARIS : E. BIROT, E. DAHAN-SOUSSY
- PARIS : T. BOKANOWSKI, O. PARISET
- PARIS : J. BOUHSIRA,  
D. GOLDIN-BOUHSIRA
- PARIS : E. CASTEX, S. HAYMANN,  
E. JONCHERES-WEINMANN
- PARIS : K. FEJTO, M.L. LEANDRI,  
G. TROIAN
- PARIS : C. RAYNA
- PARIS (SPASM) : I. SALEM, M. SELZ (APF)
- PARIS : J. SCHAEFFER, L. CHAUDOYE,  
O. JATTEAU
- PARIS : C. SEDEL, M. ENGEL
- PARIS (APF/SPP) : M. BORGEL,  
C. DUCHENE-GONZALEZ,  
B. EOCHE-DUVAL, J. GUEGAN,  
F. HARTMAN,  
M. LESTREHAN-JURKIEWICZ,  
P. LURCEL, A. ROSENBERG,  
V. LAURENT
- PARIS (APF) : J. MALOSTO, P. TOTAIN
- PARIS (C. BINET / ASM 13) : F. MOGGIO, MP. BLONDEL



## PROGRAMME SCIENTIFIQUE

25

- PARIS (IPSO) : F. NAYROU, M. PAPAGEORGIOU,  
S. VALANTIN
- PARIS (SPRF) : E. ABDOUCHELI-DEJOURS,  
J. BOUYX
- PARIS (Ste Anne, CMME) : V. BOUCHERAT-HUE, J. MORISE,  
MA. DU PASQUIER-GRALL
- PARIS (Claparède) A. LOUPPE, O. PARISET
- PAVIE : G. CIVITARESE, A. FERRO,  
F. PETRELLA
- PORTO ALEGRE : L. FALCAO
- QUEBEC : L. MARCEAU, L. MERCIER,  
MA. PONGIS-KHANDJIAN,  
M. DELISLE, S. PARENT, A. PARÉ
- RIO DE JANEIRO : A. HORN, M. CALMON
- RIO DE JANEIRO : L. MORET de CARVALHO,  
M. LABRUNIE
- ROME : M. BALSAMO, F. CONROTTO,  
A. GIUFFRIDA, G. SQUITIERI
- SANTIAGO DU CHILI : MF. BRUNET
- SÃO PAULO : LC. MENEZES, J. CANELAS-NETO
- SÈVRES : E. SEGHER, M. BOUTEILLE,  
C. DEJEAN-BLANLEUIL,  
D. GAFFIE-LEMAIGNAN
- TOULOUSE : L. COLOMBO, K. VARGA
- VARSOVIE : K. WALEWSKA
- VENISE : R. GUARNIERI

26 79<sup>e</sup> CONGRÈS DES PSYCHANALYSTES DE LANGUE FRANÇAISE

**Remerciements :**

Les organisateurs du 79<sup>e</sup> C.P.L.F. expriment leur gratitude aux Presses Universitaires de France (Paris). Par son soutien, l'éditeur contribue à la réussite de ce grand rendez-vous scientifique francophone.



**Librairie spécialisée sur place :**

203 rue de la Convention 75015 PARIS  
Tél. : 01 53 68 90 68 / 01 55 76 50 00  
Email : ledivan[at]ledivan.com

**Conférences enregistrées :** 

Elles seront immédiatement disponibles au stand **Congrès Minute**  
[www.congresminute.com](http://www.congresminute.com) [congres.minute@orange.fr](mailto:congres.minute@orange.fr)  
Tél. : 06 07 23 68 47

**Déjeuners :**

Ils ne sont pas organisés par le Congrès.  
Nombreux restaurants à proximité.

**Réservations hôtelières :**

L'agence ci-dessous, indépendante des organisations du Congrès, peut vous aider dans vos choix d'hébergement  
**AEROMARINE**  
22 rue Royer-Collard 75005 PARIS  
Tél. : 01 43 29 30 22 [aeromarine@wanadoo.fr](mailto:aeromarine@wanadoo.fr)

**AIRFRANCE**    
**Global Meetings & Events**

Réductions sur une très large gamme de tarifs publics sur l'ensemble des vols Air France et KLM, pouvant aller jusqu'à -15% sur nos lignes internationales et jusqu'à -50% sur les lignes en France métropolitaine (Corse incluse).

Evènement : **CONGRES DES PSYCHANALYSTES DE LANGUE FRANCAISE**

Code identifiant : 34185AF

Valable au transport du : 23/05/2019 au 09/06/2019

Lieu de l'évènement : **PARIS**

Connectez-vous sur le site internet de l'évènement ou directement via  
<http://globalmeetings.airfranceklm.com/Search/promoDefault.aspx?vendor=AFR&promocode=34185AF>  
ou sur le site de la SPP [www.spp.asso.fr](http://www.spp.asso.fr)

# 79<sup>e</sup> CONGRÈS DES PSYCHANALYSTES DE LANGUE FRANÇAISE

PARIS – Maison de la Mutualité  
24 rue Saint-Victor – 75005 Paris  
du jeudi 30 mai au dimanche 2 juin 2019

## *BISEXUALITÉ PSYCHIQUE, SEXUALITÉS ET GENRES*

François RICHARD (SPP)  
La bisexualité, l'inceste et la mort

Jean-Michel LÉVY (APF)  
Ombres et lumières de la bisexualité

**BULLETIN D'INSCRIPTION**

***Deux possibilités d'inscription :***

**\* Inscription et paiement en ligne sur le site [www.spp.asso.fr](http://www.spp.asso.fr)**

**\* Inscription par courrier :** bulletin d'inscription à renvoyer par courrier accompagné de votre règlement ou d'une copie de votre ordre de virement

M.

Mme

NOM : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : .....

Pays : .....

Téléphone : ..... E-mail : .....

**Veillez d'indiquer :**

**1/ Votre Société de rattachement :** .....

**2/ Votre statut :** .....

Membre de l'API

Étudiant \*  
*(photocopie de la carte d'étudiant obligatoire)*

Ancien analyste en formation

Analyste en formation

Auditeur\*  
*(non membre d'une Sté de psychanalyse)*

**Pour les Analystes en formation**  
*(Sauf SPP)*

**Pour les Auditeurs**

Nom de l'Institut de formation :

Nom *(en lettres capitales)* de l'analyste de l'A.P.I. qui vous recommande :

.....

*Pour les Auditeurs étrangers un parrainage collectif peut être effectué directement par la Société de leur pays*

<u>Catégories :</u>	Avant le 5 avril 2019	A partir du 6 avril 2019	
– Membres de l’A.P.I. (sauf SPP)	360 €	460 €	.....€
– Membres de la S.P.P. <i>(Leur cotisation annuelle contribue préalablement à certains frais de congrès)</i>	320 €	420 €	.....€
– Anciens Analystes en formation	350 €	450 €	.....€
– Analystes en formation	230 €	330 €	.....€
– Étudiants	200 €	300 €	.....€
– Prise en charge institutionnelle (n° formateur 117.527.82.675)	470 €	570 €	.....€
– Auditeurs parrainés non membres d’une Société de Psychanalyse	370 €	470 €	.....€
<hr/>			
– Soirée de gala (optionnelle) Diner-Croisière sur la Seine		100 € x pers =	..... €
– Frais pour personne(s) accompagnante(s) aux activités sociales, <u>mais n’assistant pas au Congrès :</u>			
<b>NOM Prénom :</b>			
Frais de dossier (par personne accompagnante)	30 €		
		<b>TOTAL</b>	..... €

Règlement à l’ordre de : SOCIÉTÉ PSYCHANALYTIQUE DE PARIS

- Chèque Bancaire  – Virement Bancaire  – Chèque étranger   
 – Chèque Postal  – Virement Postal  – Mandat Postal

Virement bancaire : Le nom de la personne à inscrire doit impérativement figurer sur l’avis de virement

*(Frais de virement à la charge du participant)*

Les congressistes effectuant un virement bancaire ou postal, doivent impérativement  
nous adresser également leur bulletin d’inscription

Coordonnées pour virement :

- Virement Postal : C.C.P. PARIS 20041 – 00001 – 09 644 42 M020 – 44  
 Code IBAN FR24 2004 1000 0109 6444 2M02 044  
 BIC PSSTFRPPPAR  
 Domiciliation : La Banque Postale – Centre de Paris  
 75900 Paris Cedex 15 - France
- Virement Bancaire : Sté Générale Paris Seine-Amont  
 Code IBAN FR76 30003 – 03081 – 000 3 726600 0 – 32  
 Code Swift : SOGEFRPP

• **Choix des ateliers :**

Jeudi 30 mai de 17 h 00 à 18 h 30

- 1A – Milagros Cid-Sanz, François Hartmann, Eleana Mylona
- 1B – Monique Selz, Benoit Servant, Evy Zacharacopoulou
- 1C – Chantal Duchêne-Gonzalez, Michel Grinberg, Anne Patterson
- 1D – Françoise Chaîne, Jenny Chomienne-Pontalis, Alper Sahin
- 1E – Antoinette Ferroni, Françoise Laurent, Carlos Pacheco
- 1F – Elisabeth Dahan-Soussy, Mouzayan Osseiran, Anatol Reghintovschi
- 1G – Marie-Laure Léandri, Michael Sidi-Lévy, Conceição Tavares de Almeida
- 1H – Guy Cabrol, Aurélia Ionescu, Thérèse Spadotto

Vendredi 31 mai de 11 h 30 à 13 h 00

- 2A – Sylvia Cabrera, Frédéric de Mont-Marin, Juan-Eduardo Tesone
- 2B – Fotis Bobos, Olivier Tarragano, Anne Elisabeth Thiébault
- 2C – Miguel de Azambuja, Catherine Keyeux, Pascale Navarri
- 2D – Gilberte Gensel, Maggiorino Genta, Annabelle Tuset
- 2E – Geneviève Bourdellon, Mikel Zubiri, Yeda Saigh
- 2F – Roberta Guarnieri, Zehra Karaburcak-Unsal, Karine Kau
- 2G – Sylvie Pons-Nicolas, Antoine Nastasi, Despina Naziri
- 2H – Juan Gennaro, Marie Kaci, Eveline Ego

Atelier de la Rfp Vendredi 31/05 à 13h00

Atelier International Journal Samedi 1er /06 à 13h00



*Je désire recevoir un fichet de réduction SNCF*

oui  non  Nombre de personnes .....

- Les attestations de présence et de paiement seront jointes dans les enveloppes remises sur place le premier jour du Congrès.
- Annulation : Toute demande doit être envoyée par écrit au secrétariat du Congrès. Les remboursements éventuels seront effectués après la manifestation, déduction faite des frais de dossier de 30 €, ainsi que 30 € pour les livres des Rapports et des Communications préalables.

**Au-delà du 6 mai 2019, aucun remboursement ne sera effectué.**

**RETOURNER CE BULLETIN D'INSCRIPTION**

**accompagné de votre règlement,**

**libellé à l'ordre de la SPP à :**

**SPP – CPLF 21 rue Daviel – 75013 PARIS**

Tél. : 01 43 29 66 70 du lundi au jeudi de 9 h 30 à 13 h Fax : 01 48 78 11 60

E-mail : [congres@spp.asso.fr](mailto:congres@spp.asso.fr) - Site Internet : [www.spp.asso.fr](http://www.spp.asso.fr)

*(Les rapports vous seront adressés dès réception de votre inscription)*

Date :

Signature :

## Soirée de gala samedi 1<sup>er</sup> juin



*Instants magiques au fil de l'eau. Boiseries en acajou, douce lumière des lustres, baies ouvrant sur la splendeur des quais de Seine. À bord d'un somptueux bateau à roue, le Tennessee, vous découvrirez lors de cette croisière les grands monuments de Paris, Louvre, Tour Eiffel, Île Saint-Louis... comme vous ne les avez jamais vus : un Paris de lumières et d'ombre.*

*Vous goûterez l'air de la nuit sur le grand pont extérieur avant de savourer la cuisine signée d'un grand chef.*

*Et puisque Paris est une fête, la soirée s'achèvera en dansant, les pieds sur l'eau et la tête dans les étoiles.*



**Sur inscription préalable : 100 euros**



## INFORMATIONS VOYAGES

NOM et Prénom du passager : .....

Evénement : **79<sup>e</sup> CONGRES DES PSYCHANALYSTES DE LANGUE FRANÇAISE**

Code Identifiant : **34185AF**

Valable pour transport du 23/05/2019 au 19/06/2019

Lieu de l'événement : **Paris, France**

Réductions sur une très large gamme de tarifs publics sur l'ensemble des vols Air France et KLM du monde, pouvant aller jusqu'à -50% sur les lignes de France métropolitaine (Corse incluse)\*\*.

Connectez-vous sur le lien internet de l'événement ou sur [www.airfranceklm-globalmeetings.com](http://www.airfranceklm-globalmeetings.com) pour

- obtenir les tarifs préférentiels consentis\*,
- effectuer votre réservation,
- et faire émettre votre billet électronique\*

Si vous réservez via le site AIR FRANCE & KLM Global Meetings, un justificatif sera joint à votre billet électronique.

Si vous préférez traiter votre réservation et achat de billet par l'intermédiaire d'un point de vente AIR FRANCE KLM, ou par une agence de voyage habilitée, vous devez garder ce document pour justifier l'application des tarifs préférentiels.

Veillez à être en possession de l'un ou l'autre des justificatifs selon votre mode de réservation car il peut vous être demandé à tout moment de votre voyage.

---



Les programmes de fidélisation des compagnies partenaires d'Air France et KLM permettent d'accumuler des **miles** en utilisant des vols Air France ou KLM.

*\* soumis à conditions*

*\*\* non disponible dans certains pays*

*Société Air France, société anonyme au capital de 126.748.775 euros*

*Siège social : 45 rue de Paris, F95704 Roissy Charles de Gaulle cedex, France*

*RCS Bobigny 420495178*

*Société KLM - Lignes aériennes royales néerlandaises (également connue sous l'appellation KLM Royal Dutch Airlines)*

*Siège officiel : Amsterdamseweg 55, 1182 GP Amstelveen, Pays-Bas*

*Enregistré sous le numéro 33014286*

*Document édité par AIR FRANCE & KLM Global Meetings : JH.CD*



# La bisexualité, l'inceste et la mort

FRANÇOIS RICHARD



# Sommaire

INTRODUCTION.....	39
<b>I. SEXE ET GENRE CHEZ FREUD ET EN PSYCHANALYSE. CE QUE RECOUVRE LA BISEXUALITÉ .....</b>	<b>41</b>
I.1. Ouverture à notre problématique .....	41
I.2. Sexe et genre dans la correspondance avec Fliess. « je = elle » .....	44
I.3. Hétérosexualité et homosexualité. Série et oscillation	47
I.4. Bisexualité, sexualité infantile, homo-érotisme et sexuel maternel primaire .....	50
I.5. Dialectique.....	55
I.6. Un bonheur polymorphe infantile .....	57
I.7. La névrose phallocentrique .....	58
I.8. Destin de la bisexualité psychique chez Jacques Lacan .....	61
I.9. Simulacre, grammaire, genre .....	62
I.10. Narcissisme, bisexualité originaire. « Le sein est un morceau du moi, je suis le sein » .....	64
I.11. Femmes homosexuelles et garçons battus.....	65
I.12. Le sexe, le genre, et le féminin.....	68
I.13. L'Œdipe et le sexuel maternel primaire .....	70
I.14. L'« incommensurable », l'inceste et la mort .....	74
<b>II. LA BISEXUALITE, L'INCESTE ET LA MORT EN SÉANCE.....</b>	<b>78</b>
II.1. Œdipes déformés .....	78
II.2. Catherine .....	87
II.2.a. <i>Vue d'ensemble</i> .....	87

38

<i>II.2.b. La dernière partie de la cure</i> .....	90
<i>II.2.c. Du symptôme bisexuel à la créativité</i> .....	97
II.3. L'adolescent foudroyé.....	100
III. LA BISEXUALITÉ PSYCHIQUE DANS LA CULTURE .....	102
IV. POSTFACE .....	103
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	104

## ***La bisexualité, l'inceste et la mort***

FRANÇOIS RICHARD

### **INTRODUCTION**

Buenos Aires, fin 2011, dans un dancing consacré au rituel du tango : un couple de jeunes et jolies homosexuelles françaises à côté d'Argentins guindés dans la mise en scène codifiée des genres masculin et féminin. L'une d'entre elles finit par accepter l'invitation insistante d'un danseur d'âge mûr. La voilà qui se prend au jeu, enchaîne les danses, s'emballe. Soudain sa compagne, restée seule, est prise d'un fou rire inextinguible. Je me dis que le rire, le rouge aux joues qui l'accompagne, trahissent – au-delà du comique se dégageant du contraste entre la jeune homosexuelle d'allure très moderne et le vieux danseur délibérément très rétro – la crainte que l'autre ne bascule dans un trouble hétérosexuel, fut-il bref et sans suite : et là c'est plus de sexe que de genre dont il s'agit.

Le psychanalyste écoute les variations des positions psychiques du patient à partir des siennes : l'oscillation de la bisexualité psychique entre pôle féminin et pôle masculin dans la série qu'elle parcourt fournit d'emblée un paradigme peut-être trop évident – plusieurs objections surgissent : cela ne mène-t-il pas à sous-estimer l'angoisse de castration et la prégnance du féminin archaïque puisque la bisexualité autorise l'illusion d'une totalité sans manque ? Sa créativité dissimule une négativité qui risque d'échapper au travail analytique. Elle ne garantit ni la prévalence d'une position sexuée sur l'autre ni l'équilibre de l'oscillation entre une position et l'autre.

La pensée associative de l'analyste fluctue au gré d'accents féminins ou masculins de la parole de ses patient(e)s : une voyelle s'ouvre largement, une consonne se fait gutturale, la langue de la petite enfance ressurgit. La confrontation avec des économies libidinales souvent très éloignées de la sienne peut le déstabiliser. Les souhaits de maintien à l'identique de son inscription dans les fantasmes originaires peuvent fausser l'écoute qui devient dissociative ou simplement moins attentive. Les contre-transferts du psychanalyste peuvent enfermer dans des impasses qu'euphémise l'aisance à manier la langue psychanalytique reçue. Freud n'a pas dit exactement ce que lui impute l'usage de cette langue – fixée dans des dictionnaires mais évolutive dans l'histoire des sociétés de psychanalyse – il avance une hypothèse pour la nuancer ou la contredire, hésite, ne sait pas, cherche, conclut à un impensable ou à une complexité, parfois parce qu'il est en chemin vers un nouveau paradigme qui se dérobe mais surtout parce que l'impensable et la complexité sont la chose psychique elle-même. Un homme entend la féminité d'une patiente en tant qu'homme, mais en même temps à partir de ses propres identifications féminines œdipiennes, puis à partir de ce qu'a pu être l'homosexualité féminine infantile de cette patiente avec sa mère. Le même analyste saisi par le transfert d'un homme qui le situe inconsciemment comme femme : à la mobilité psychique dont il doit faire alors preuve s'ajoute l'écoute seconde des désirs féminins plus profonds que ce positionnement masculin du patient voile. On peut imaginer d'autres occurrences. D'abord utile au travail analytique, la bisexualité psychique génère en séance une résistance spécifique et des transferts complexes, dont il faut dégager les ressorts pour envisager les formes corrélatives de l'interprétation après avoir reproblématisé les relations entre sexe et genre chez Freud et en psychanalyse pour liquider des préjugés qui peuvent affecter l'écoute – ce qui mène à concevoir que l'idée d'une disposition bisexuelle originaires *recouvre l'irreprésentable d'une incestualité sauvage mortifère* – hypothèse centrale issue de l'expérience clinique – autant qu'elle correspond au conflit œdipien entre l'amour pour la mère et l'amour pour le père, qui réclament chacun une passion unique.



## I. SEXE ET GENRE CHEZ FREUD ET EN PSYCHANALYSE. CE QUE RECOUVRE LA BISEXUALITÉ

### I. 1. Ouverture à notre problématique

La bisexualité précède, dans la pensée de Freud, la théorie du complexe d'Œdipe et sa recherche sur le masculin ou la masculinité (*männlich*) et le féminin ou la féminité (*weiblich*), qui l'amènera à conclure à la grande difficulté, peut-être l'impossibilité, d'en saisir l'essence – ce qui est proche de certains travaux actuels sur le genre. La sexuation différentielle masculin/féminin n'implique pas nécessairement la notion d'identité, aujourd'hui envahissante. La conception freudienne tant de la bisexualité que du polymorphisme sexuel infantile ainsi que son questionnement radical du couple d'opposés masculin/féminin ne varieront jamais : ceci forme un ensemble où à une disposition bisexuelle pour ainsi dire naturelle – qui inclut la fonction paternelle en instituant un système à trois termes : le sujet, le féminin et le masculin – viennent s'ajouter une bisexualité hystérique plus spécifique, les identifications œdipiennes, l'impact du narcissisme et l'influence de l'imgo de la mère archaïque.

Chez Freud les mots « masculinité » et « féminité », mais aussi « pulsion » et « excitation » apparaissent comme posés sur de l'insaisissable : la théorie sexuelle produit des concepts affectés de négativité. Les grandes dualités – présent/absent, châtré/non châtré, actif/passif, féminin/masculin, mais aussi hétérosexuel/homosexuel, narcissique/objectal, d'autres encore – sont discutées, réfutées, puis intégrées à la métapsychologie. Mais, toujours, la disposition originelle à la bisexualité y figure comme un invariant tandis qu'au fil des années *le sexuel maternel primaire* prend de plus en plus d'importance.

Nos patient(e)s croient chercher leur genre et ils trouvent leur économie libidinale. Freud se demande si la jeune homosexuelle, ou le président Schreber, ou la petite fille qui fantasme des garçons battus, se positionnent en hommes ou en femmes : il tombe chaque fois sur les modalités complexes, sérielles et oscillatoires, de leur désir, qui échappent lorsqu'on s'approche de son origine. Il admet jusqu'à un certain point l'énonciation inconsciente, parfois consciente, « je suis une femme » chez un homme et « je suis un homme » chez une femme : Schreber sait qu'il « est » un homme au moment où il se sent femme, la jeune homosexuelle joue de sa

féminité lorsqu'elle se veut homme. Dans d'autres cas, par exemple de masochisme chez l'homme, il préfère formuler que le sujet fait la femme à partir d'une position psychique masculine. Un espace psychique où le sexe est plus dans la tête que dans la conformation génitale est reconnu : il s'agit de sexualité psychique, pas d'identité. Freud parla de prédisposition bisexuelle constitutionnelle, avant de construire le concept de bisexualité *psychique*. Est-ce bien un concept ? Cela supposerait une appréhension claire de la masculinité et de la féminité. Or le terme « bisexualité » apparaît justement parce que masculinité et féminité présentent des significations différentes selon qu'on les prend dans une approche biologique, psychologique ou socio-culturelle, et s'entremêlent dans l'expérience vécue, de sorte qu'il y a plusieurs définitions du masculin et du féminin, et pas un couple d'opposés symétriques. L'expression « bisexualité » donne un début de représentation à ce qui se dérobe à la pensée, au prix d'une condensation du sens. L'ambiguïté réside autant dans le questionnement que dans la chose même : c'est ce qui va à l'encontre du sexe anatomique du sujet qui subit le refoulement, mais ce sont les désirs aussi bien masculins que féminins qui sont réprimés chez une même personne, c'est le féminin qui est foncièrement l'objet du refus tant chez la femme que chez l'homme – toutes ces formulations apparemment contradictoires sont argumentées par Freud.

Le « polymorphiquement pervers » de la sexualité infantile continue à s'exprimer de façon perturbatrice dans la genitalité. La bisexualité au contraire traduit un idéal de complétude heureuse, dans la droite ligne du mythe d'Aristophane exposé dans *Le Banquet* de Platon, idéal organisateur malgré la tendance à la déssexualisation qui en découle, comme l'a montré Christian David. Aussi il me semble heuristique de maintenir la notion de bisexualité psychique dans une certaine incomplétude de définition, ne serait-ce que parce qu'elle penche toujours plus d'un côté que de l'autre : l'observer d'abord dans la pensée de Freud puis dans la pensée du psychanalyste en séance – qui entend les variations de position psychique de ses patients entre féminité et masculinité, au sein de la féminité entre le masculin de la féminité et le féminin de la féminité, etc. Il faut bien utiliser ces mots, nous n'en disposons pas d'autres. Freud, qui conclut qu'on ne saurait donner une définition de la féminité, cherche néanmoins à comprendre comment la petite fille devient femme, après le « revirement » (*Wendung*) vers le père – quasi conversion, Freud emploie le terme dans *L'Homme Moïse*. L'amour primordial pour la déesse mère demeure, l'homosexualité primaire insiste sous l'hétérosexualité : cela fait-il

une bisexualité psychique ? Répondre par l'affirmative revient à prendre le point d'arrivée pour l'origine, la fameuse « prédisposition ». Freud soutient ce point de vue sans en être dupe : plus on s'approche des origines plus les distinctions s'estompent, écrit-il. Cette profondeur lui interdit peut-être de suffisamment concevoir, comme le firent Karen Horney (1922) et Ernest Jones (1927), les sensations vaginales de la petite fille. Là où les distinctions s'estompent l'espace psychique interne devient le siège d'éprouvés archaïques où dedans et dehors, sujet et objet, et, a fortiori, masculinité et féminité, tendent à s'équivaloir, de sorte que des sensations vaginales précoces sont avalées par ce brouillage où l'intériorité psychique devient dangereuse à explorer. Il y a une montée dans le texte freudien, vers des assertions de plus en plus radicales sur la prégnance de la féminité maternelle originaire, et l'impossibilité de la bien définir – parallèles aux assertions non moins radicales sur la quasi homologie du sadisme et du masochisme dans la pulsion de mort – après le déploiement des théories bien connues sur le complexe d'Œdipe, les identifications et la dualité activité/passivité, sans oublier l'angoisse de castration et la théorie phallique. En 1915 l'hypothèse du retournement de l'activité (supposée masculine) en passivité (supposée féminine) s'accompagne d'un autre renversement (vers la personne propre) selon une réflexivité « moyenne réfléchie » où le sujet (dans ce texte Freud parle de *Subjekt* et pas seulement de *Ich*) est en même temps, par exemple, le regardant masculin et la regardée féminine. Sa « partie » masculine s'identifie à sa « partie » féminine *telle qu'il se la représente*, au cours d'échanges avec les représentations psychiques de l'objet qui instruisent le sens d'une *altérité interne* (Brusset, 2005), au-delà du leurre inhérent à la séparation de l'un originaire en deux signifiants voués à se signifier l'un l'autre. « Ce n'est pas le sexe de l'autre qui se représente dans la bisexualité, mais l'idée que l'on se fait du sexe de l'autre du point de vue de son propre sexe et de ce que ce propre sexe lit dans le regard que le sexe de l'autre porte sur lui » écrit Green (Green, 1975, p. 60-61). La partie de l'homme qui se sent femme connaît par ses éprouvés anatomiques ce qu'est un corps d'homme – il en va de même pour la partie de la femme qui se sent homme, informée par son expérience sensorielle. Bernard Chervet note que « la seule façon de connaître sensoriellement l'homosexualité érotique de l'autre sexe serait de devenir cet autre sexe » (B. Chervet, 2015, p. 760). La métaphore supplée à l'impossible. La bisexualité psychique apparaît comme une solution, elle empêche aussi d'interpréter en figeant « la différence *de* sexe » (Levy, 2018).

Lisons Freud, dans le détail des mots qu'il choisit, la pluralité des lignes de pensées qu'il met au travail, les méandres de ses changements de pied, des contradictions plus ou moins délibérément laissées en l'état, non pour y puiser ce qui va dans le sens qu'on souhaite, mais pour dégager les logiques profondes d'un questionnement corollaire de la différenciation/indifférenciation avec l'objet maternel – trop souvent réduite à l'urgence de la séparation alors qu'elle initie à la capacité de rencontre avec l'autre, ce qui a pu induire dans les théories contemporaines une focalisation sur le narcissisme au détriment du polymorphisme sexuel dont la bisexualité psychique est le premier organisateur. Est-ce la bisexualité constitutionnelle qui génère l'hystérie ou est-ce l'hystérie qui trouve son symptôme dans l'oscillation bisexuelle ? Le rapport singulier entre hystérie et bisexualité ne doit pas nous faire perdre de vue son universalité anthropologique.

Platon envisage Éros comme une tendance à la « consonance... sorte de conciliation » (*Le Banquet*, p. 713) des parties masculine et féminine. On peut avec Gilberte Gensel y entendre une *dissonance*, « une fêlure dans l'accord parfait » (Gensel, 2017, p. 138) qui maintient le désir en éveil et rend possible le rapport sexuel. Cette métaphore musicale suggère que l'interprétation gagne à être énoncée depuis un *lieu autre* que celui que le transfert lui attribue, par exemple la voix d'une mère ou d'un père. La dissonance de la parole de l'analyste introduit à du nouveau par-delà l'inquiétant. *On peut envisager le travail de la bisexualité psychique en séance* et son devenir multiple dans les associativités – dissociativités réciproques du patient et de l'analyste *sur le modèle du travail du rêve*. Jusqu'à la découverte freudienne de représentations « inconnues » au-delà des « représentations but » (Freud, 1900a, p. 449) qui les recouvraient – par exemple une angoisse non spécifique survenant à la place des représentations incestueuses.

## **I. 2. Sexe et genre dans la correspondance avec Fliess. « je = elle »**

Freud à Fliess : tu es « l'unique autre, l'alter » (1887-1904, p. 97) ; il évoque une « simultanéité temporelle de leurs états » (*ibid.*, p. 383) puis un côté « peut-être féminin » de lui-même, et avoue « pour moi [...] la femme n'a jamais remplacé [...] le camarade » (*ibid.*, p. 564). Fliess est « l'interlocuteur privilégié » (Robert, 1996, p. 13), sans doute autant *Nebenmensch* – plutôt maternel – que père idéal de l'identification primaire. L'« unique autre » serait ici la mère avec laquelle il y a à la fois tendance

symbiotique et différenciation, comme dans la bisexualité où le masculin et le féminin ne cessent de se confondre pour se distinguer. On peut y voir avec Granoff (1976) de l'amitié, ce qui n'exonère pas d'admettre que la bisexualité, dans la correspondance Freud/Fliess, mène au fameux « j'ai réussi là où le paranoïaque échoue » – c'est peut-être cela l'amitié. Fliess paranoïaque ? Les « périodes » et les « substances » masculines et féminines, le fondement biologique de la bisexualité, la bilatéralité (partie gauche féminine chez l'homme et masculine chez la femme) traduisent l'intuition d'un miroir intérieur doublement inversé gauche/droite et mâle/femelle : il y a là un peu de folie. Mais qui permet à Freud de penser librement : « je m'habitue [...] à concevoir chaque acte sexuel comme un processus entre quatre individus » (*ibid.*, p. 462). Cette *logique du quatre*, comme dit Sollers (1994) doit-elle faire imaginer quatre sexes ou plutôt quatre genres ? Pourquoi pas plus : la partie de l'homme qui se sent une femme n'est pas exactement une femme, il nous manque là un mot, de même pour la partie de la femme qui se sent homme dans ce « processus entre quatre individus ».

« Je vais donc essayer d'introduire l'idée qu'il y a une substance masculine à 23 jours dont la déliaison est ressentie dans les deux sexes comme plaisir, et une substance [féminine] à 28 jours dont la déliaison est ressentie comme déplaisir » (*ibid.*, p. 268). Cette valorisation du masculin amène Freud à dire que la libido est masculine – ce sur quoi il se rétractera. Doit-on parler d'homosexualité latente entre Freud et Fliess ? Cela peut éclairer certains mouvements psychiques mais tire la psycho-sexualité vers la psychologie comme lorsque, à propos des logiques relationnelles entre personnes, on parle d'homosexualité féminine entre hommes ou d'homosexualité masculine entre femmes. La bisexualité psychique concerne-t-elle la sexualité inconsciente ou les positionnements de genre dans les identifications ? C'est l'un des enjeux des discussions contemporaines plus d'un siècle après. L'« excédent de déliaison masculine » produit du plaisir tandis qu'à « l'être purement féminin » se voit attribué le déplaisir. On n'en reste heureusement pas là : il se peut que « les deux déliaisons soient parallèles », en fonction de la présence des deux substances féminines et masculines chez les hommes et les femmes, sans compter « plusieurs de chaque sorte » (*ibid.*, p. 270) d'où une possible « métamorphose chez la même personne ». « L'époque préhistorique, avant l'âge d'un an et demi, devient de plus en plus significative [...] on serait en présence du reste d'un culte sexuel très ancien [...] (Moloch, Astarté) [...] dont le rite se perpétue en

secret » (*ibid.*, p. 288-289) : derrière la sexualité infantile perverse polymorphe, Freud entrevoit des figures séductrices grandioses, une sorte de religion des imagos, dont la sexualité humaine ne serait que le « reste » – propos auquel fait écho celui de Laplanche (2003) sur le « sexual » comme « résidu », chez l'adulte, de la sexualité polymorphe infantile.

Le 3 octobre 1897, Freud rapporte le souvenir d'un voyage la nuit en train avec sa mère où il lui a « été donné de la voir *nudam* » (*ibid.*, p. 339), puis un rêve où il prend de l'argent à la mère d'un médecin, transcription d'un souvenir où une bonne l'aurait poussé à voler pour elle alors que selon la mère de Sigmund la voleuse fut cette bonne d'enfant : « L'interprétation exacte est : je = elle » (15 octobre, *ibid.*, p. 343), la femme spoliée équivalent à sa mère et lui à la voleuse, et, plus en profondeur, à sa mère : *Je = elle*, elle vue nue la nuit dans le train, objet d'un désir indistinct d'une identification subjectivante : Sigmund s'approprie *son* désir personnel, non pas malgré mais grâce à l'échange complexe (il se souvient que la bonne le pousse à voler pour elle, mais sa mère l'innocente). Cette interprétation de 1897 anticipe le propos « Le sein est un morceau du moi, je suis le sein » (Freud, 1938b, p. 287), souvent présenté comme une découverte métapsychologique tardive alors qu'elle est là dès le début. On comprend l'effroi induit par « je = elle », et comment en dérive l'idée selon laquelle la féminité est ce qui est refusé dans le refoulement. Freud est plus proche qu'on ne le croit des hypothèses contemporaines sur l'importance de la relation primaire à la mère, étayante mais aussi initiatrice sexuelle précoce et interlocutrice subjectivante. Ce « je = elle » éclaire la problématique de ma patiente Catherine (voir infra II.2), en apparence cabrée contre les hommes ressentis comme agressifs, plus profondément en lutte contre une homosexualité rendue impossible par l'empreinte trop captatrice d'une imago maternelle excitante.

Quelques semaines plus tard vient le propos sur la « masturbation [...] unique grande habitude, l'“addiction originaire” » (*op. cit.*, p. 365, 22/12/1897), celle du petit garçon, étendue à la masturbation clitoridienne de la petite fille, confusion, je crois, à l'origine de la réduction de la sexualité des petites filles à celle des garçons, alors qu'il est plutôt question ici d'assujettissement incoercible à la pulsion (qui n'est ni spécifiquement masculine ou féminine). Cette « addiction originaire », par son souhait de circuit court vers le plaisir mais aussi vers l'objet (*matrem nudam*) dans le saut « je = elle », réunit l'échec du désir œdipien de l'enfant et l'identification primaire à la mère que je conçois comme

une rencontre avec une altérité et pas seulement comme une capture par le même. Le *sexuel maternel primaire* imprègne en particulier la relation anale (« tu n'as pas encore *fini*, tu dois *faire* encore plus [...] mots d'action [...] copro-érotiques » ; *ibid.*, p. 366). Conclusion : la bisexualité est responsable de la tendance au refoulement (04/01/1898). On doit néanmoins rendre compte d'un autre mouvement, qui va de l'addiction auto-érotique à un fantasme de « concordance [...] ininterrompue » (*ibid.*, p. 383) avec Fliess, jusqu'à la formule « si l'onanisme se réduisait à l'homosexualité et si cette dernière, c'est-à-dire l'homosexualité masculine (dans les deux sexes) était le mode de désirance sexuée ? » (*ibid.*, p. 483, 17/10/1899). Propos prémonitoire de la façon dont on parle aujourd'hui d'homosexualité féminine entre hommes ou d'homosexualité masculine entre femmes. Nous y sommes, oui mais en son état de crudité originelle : une homosexualité viriliste résumant toute libido chez la femme comme chez l'homme, conception sexiste dont Freud voit bien la dimension défensive : « Je ne sais encore absolument pas quoi faire avec le +++ féminin » (*ibid.*, p. 485) « Salut au père qui [...] a trouvé le moyen d'endiguer la puissance du sexe féminin » (*ibid.*, p. 499). Ceci inaugure tout un courant de pensée : l'homo-érotisme selon Bergeret (1999), la sexualité à écrire *hommo*sexualité selon Lacan (1973), jusqu'aux élaborations plus nuancées sur la différence entre identification primaire et homosexualité primaire, dans lesquelles le féminin trouve sa place (Kestemberg, 1984).

### **1. 3. Hétérosexualité et homosexualité. Série et oscillation**

Souvent « bisexualité » chez Freud semble être une litote pour parler d'homosexualité : pour l'essentiel les homosexuels seraient des bisexuels, et les bisexuels des « normaux », au sens d'une libre disposition de la libido avant même que la bisexualité ne l'organise. Une autre logique de pensée réclame son dû : le complexe d'Œdipe produit des identifications masculines et féminines, des désirs vers des objets masculins et féminins, selon des degrés variables où une orientation domine. La solution hétérosexuelle est la plus conforme aux visées de la différence anatomique des sexes (la reproduction de l'espèce humaine) et aux normes sociales, mais Freud, en un propos très « moderne », considère qu'elle ne va pas plus de soi que l'homosexualité. Le croisement des identifications masculines et féminines avec les choix d'objets masculins et féminins génère un espace plus vaste que ne le pense Judith

Butler lorsqu'elle écrit : « Le problème que me posent les vues de Freud sur la bisexualité, c'est qu'il s'agit en fait d'hétérosexualité. La part féminine veut un objet masculin et la part masculine veut un objet féminin » (Butler, 2005, p 26). L'anatomie est, et n'est pas, le destin. On ne va pas substituer une contemporaine euphémisation de l'hétérosexualité (les bisexuels sont au fond des homosexuels, et comme les hétérosexuels portent en eux de la bisexualité, ils sont possiblement des homosexuels) à l'euphémisation psychanalytique de l'homosexualité ramenée à une modalité de la bisexualité, ou à une bisexualité mal *psychisée*. Prenons au sérieux les relations structurelles entre homosexualité et paranoïa selon Freud : le noyau narcissique de persécution par l'autre, double ou semblable, se maintient tel quel même lorsque le sujet agit ses désirs homosexuels.

Un complexe d'Œdipe déformé, mal organisé (mes patients Marie et Stéphane) autorise l'analyse, mais que se passe-t-il lorsqu'il ne s'est pas organisé (cas de Bob) (voir infra II.1) ? Le conflit entre hétéro et homo-sexualités n'est pas liquidé, mais on ne sait pas s'il produit un clivage ou si celui-ci trouve une représentation dans ce conflit que ma patiente Catherine *croit* avoir, si ce n'est complètement surmonté, du moins dédramatisé – alors que l'adolescent Alexandre (voir infra II.3), lui, montre sans fard la déroute de son moi, lorsqu'il choit dans la reviviscence d'un moment infantile incestueux : catastrophe d'un non accès à la position sexuée masculine, retour à l'état du bébé, garçon *et* fille, agrippé à la mère en une unité duelle (Abraham, Torok, 1978) instable entre symbiose incestuelle et différenciation. Alexandre s'en sort du côté du narcissisme sans passer par l'expérimentation homosexuelle, sans doute parce que le travail analytique lui permet d'intégrer que c'eût été l'exact équivalent de la survaleur érotique d'un inceste rêvé réalisé. Ne doit-on pas supposer que la hantise de leur possible homosexualité latente, par nos patients, traduit la rémanence de vœux incestueux œdipiens hétérosexuels, travestis en désirs, que l'on s'interdit, pour des personnes du même sexe ?

Les « aberrations » dont traite le premier des *Trois Essais sur la théorie sexuelle* mènent à une glorification de l'amour génital entre l'homme et la femme, épousant au plus près les éprouvés complexes « pré-génitaux » pour les faire siens dans la rencontre avec « la personne dont émane l'attraction » (Freud, 1905a, p. 38), l'objet *désirable* plutôt que *du* désir ou *cause du* désir. À cette page intervient la « fable platonicienne » « de la séparation de l'être humain en deux moitiés – homme et femme – qui aspirent à s'unir à nouveau dans l'amour ». Intérêt profond pour la « séparation de



l'être humain en deux moitiés », deux sexes, mais aussi lors de la naissance avec la mère et plus généralement entre soi et autrui, sujet et objet (objet autre sujet). On voit Freud questionné par les « invertis *absolus* » (*ibid.*, p. 39), comprendre mieux les « invertis *amphigènes* » pour lesquels l'« objet sexuel peut aussi bien appartenir au même sexe qu'à l'autre » et les « invertis *occasionnels* », en fait des hétérosexuels à tendance homosexuelle secondaire acceptée tant qu'elle ne risque pas de contrarier la tendance principale. Cette phénoménologie prend une valeur plus métapsychologique dans la « constitution d'une série [de] tous les degrés intermédiaires » (*ibid.*, p. 41) – la *série* propose un véritable concept, qui accompagne toute la pensée freudienne sur la bisexualité, avec son « oscillation périodique » entre objet hétéro ou homo-sexuel, le souvenir d'une orientation précoce dans l'enfance ou révélée seulement avec la puberté. L'*oscillation* constitue pour la série un système des intermittences, ou des hésitations, du cœur, de la « préférence ». Freud ne semble pas bien savoir s'il parle d'hétérosexuels parfois homosexuels, parce que psychiquement bisexuels, ou d'homosexuels : la notion de bisexualité génère un embarras que la « série » cherche à contourner. « L'héritage de Freud [...] est singulièrement double » (Chodorow, 2003, p. 43) note Nancy J. Chodorow : d'un côté le polymorphisme, la bisexualité, le questionnement du choix d'un seul genre d'objet comme n'allant pas de soi, de l'autre une valorisation de la solution œdipienne hétérosexuelle. Selon elle « l'hétérosexualité comme l'homosexualité sont des formations de compromis » (*ibid.*, p. 43), chacun construit son « mélange personnel » (*ibid.*, p. 49) dès lors que « les pôles binaires de l'« hétérosexualité » et de l'« homosexualité » ne rendent pas compte de la spécificité du désir et des fantasmes sexuels d'un seul individu ».

« Il était tentant de transférer cette conception au domaine psychique » (Freud, 1905a, p. 46) écrit Freud à propos de la « disposition bisexuelle originelle » biologique de l'œuf puis du fœtus. Ce transfert – fondateur – du biologique au psychique initie une chaîne sans fin de transferts, déplacements et condensations, *dans les « séries complémentaires » du champ bisexuel, jusqu'aux transferts à l'œuvre dans la séance*. Un patient rapporte un rêve où je l'accueille en lui expliquant qu'une jeune femme va désormais me remplacer. Il a perdu son père et garde de lui un souvenir prédominant où celui-ci se tient froid et silencieux face à lui. Ses souhaits d'être écouté de façon aimante, de s'affirmer en homme vis-à-vis du père-analyste en le féminisant, sont interprétés. Séance suivante : « Vous êtes « à moi » pas comme personne réelle, mais pour parler ».

#### I. 4. Bisexualité, sexualité infantile, homoérotisme et sexuel maternel primaire

N'est-ce pas le propre de tout fantasme d'instituer son auteur en position démiurgique de pouvoir y occuper *toutes* les places, en *désavouant subtilement* que la féminité de l'homme n'est sans doute pas ressentie comme la féminité d'une femme, et de même pour la masculinité de la femme ? C'est ce que révèle, dans l'écoute du psychanalyste, le sentiment d'être l'objet d'une capture narcissique « en double » (C. et S. Botella, 2001) et de devoir conjurer une indifférenciation à laquelle il est en train de céder – et tant mieux, puisqu'il en tire connaissance du processus à l'œuvre chez l'analysant, où celui-ci, croyant séduire, est en fait prisonnier d'images archaïques. Jusqu'à ce qu'il assimile l'impossibilité d'occuper les places de la féminité grandiose de l'imgo maternelle ou de la masculinité grandiose du père originaire, quel que soit son sexe anatomique ou de genre identitaire.

« Chez les hommes, la virilité psychique la plus complète est compatible avec l'inversion » (Freud, 1905a, p. 47) autrement dit le caractère résultant de l'accumulation des traces de deuils d'objets (Freud, 1923a) peut camper sur une position se tenant elle-même pour masculine alors que l'économie libidinale du moi est vécue comme féminisante – et inversement, ajoutera-t-on, on observe des dysharmonies entre une vie sexuelle masculine active et un caractère évitant l'engagement véritable dans le lien. Ce type de clivage entre désengagement psychique et relation en apparence maintenue a été pensé par Green (1993a) comme une confusion entre désirer et être désiré, où le narcissisme recouvre l'Œdipe. C'est l'une des destinées, me semble-t-il, du jeu sans fin entre caractère et vie sexuelle introduit par cette « disposition bisexuelle [qui] dote l'individu aussi bien de centres cérébraux masculins et féminins que d'organes sexuels somatiques des deux sexes » (Freud, 1905a, p. 48) : la *disposition*, avant tout choix d'objet, toute orientation, où désirer et être désiré sont indifférents, concorde avec ce qui sera défini ultérieurement (1914c) comme « réservoir » de libido narcissique – réédition de la situation originaire où le moi du bébé s'entremêle à celui de la mère tout en s'en séparant en un érotisme primitif. Freud ajoute qu'il existe sans doute plusieurs « centres » cérébraux masculins et féminins (plusieurs identifications tant masculines que féminines dans une formulation plus métapsychologique). On retrouve le motif de la série, « compromis [...] entre deux motions dont l'une recherche instamment l'homme et l'autre la femme » (*op. cit.*, p. 50) au sein

de l'amour hétérosexuel où chaque partenaire trouve dans l'autre et l'homme et la femme, non moins que dans ce type d'amour homosexuel où le *sujet* s'identifie, dit Freud, au parent du sexe opposé et se prend lui-même comme *objet* de désir. Freud parle de « distinction conceptuelle rigoureuse [...] selon que l'inversion concerne le caractère sexuel de l'*objet* ou celui du *sujet* » : tous les cas de figure sont envisageables dans la dialectique sujet/objet, au point que « l'intérêt exclusif de l'homme pour la femme est aussi un problème qui requiert une explication » (*ibid.*, p. 51, ajout de 1915). La « liberté de disposer indifféremment d'objets masculins ou féminins » – la bisexualité – anticipe ici la théorisation du sujet entre « avoir » et « être » le père (Freud, 1921). La *disposition* suppose une marge d'hésitation, de mouvement, en contradiction avec l'idéologie identitaire contemporaine qui veut que chacun ait *son* genre et en accord avec cette même idéologie lorsqu'elle valorise la pluralité. Il y a variance des façons de *se sentir* femme, ou homme, dans le fantasme (*op. cit.*, p. 49), autour d'un noyau *homoérotique* (*ibid.*, p. 52-53) et de son lieu anatomique imaginé : le tissu « interstitiel » de la « glande pubertaire » (Freud, 1905a, ajout de 1920, comme la reprise de la notion d'homoérotisme à Ferenczi) préalable à la détermination mâle ou femelle et à leur possible transformation l'un dans l'autre. Cet interstice – métaphore anatomique, concept qui se cherche – *différencie en même temps le sujet de l'objet et le masculin du féminin*. C'est l'espace de la pulsion comme telle : « Nous sommes ainsi mis en demeure de lâcher dans nos pensées les liens entre pulsion et objet. Il est probable que la pulsion sexuelle est d'abord indépendante de son objet [...] Le genre et la valeur de l'objet sexuel sont relégués à l'arrière-plan. Ce qui est essentiel et constant dans la pulsion est autre chose » (*op. cit.*, p. 54 et 56).

« Les différentes voies qu'emprunte la libido sont, dès le début, reliées les unes aux autres à la manière de vases communicants, et il faut prendre en compte le phénomène du courant collatéral » (*ibid.*, p. 50 ajout de 1920) : la série articule la libre disposition polymorphe avec la bisexualité, tandis que la détermination anatomique impose à tout sujet un savoir primaire « je suis né(e) garçon/ou fille », à partir de quoi se déploient identifications et orientations. Dans le cas du transsexualisme le sujet est convaincu que son être véritable est autre que celui de sa réalité anatomique, sans l'halluciner différente mais souhaitant la changer tandis que l'autodétermination transgenre n'implique pas nécessairement la transformation corporelle. À cet égard la notion de « choix » d'objet pose problème, puisqu'elle laisse supposer que le moi pourrait

décider plus ou moins consciemment de réorienter sa préférence sexuelle (ce que Freud dit de la « jeune homosexuelle », 1920a), or celle-ci relève le plus souvent d'une évidence vécue.

L'enchevêtrement des tendances appelle une remise en ordre qui ne tarde pas à venir : « Le but sexuel se présente en effet sous une double forme, *active* et *passive* » (*ibid.*, p. 68). Voilà mis en place le système circulaire où masculinité/féminité renvoie à activité/passivité et inversement. Cela a été dit, redit, et contredit, et ceci dès les *Trois Essais* dans un ajout de 1915 : « La pulsion est toujours active même quand elle s'est fixé un but passif » (*op.cit.*, p. 165) de sorte que les « notions [...] [de] “masculin” et de “féminin” » sont « les plus confuses ». Le but étant la satisfaction, il est toujours actif même si la situation où se trouve le sujet comme personne est passivante. Est-ce si sûr ? N'y aurait-il pas une nuance de qualité marquée par un abandon au fait de subir, qualifiant non seulement le sujet (le moi) mais l'orgasme lui-même, à moins que le moi et la jouissance se réunissent dans le collapsus d'une même déroute ? C'est ce que Freud perçoit chez les hystériques comme rebroussement du plaisir en déplaisir lorsque le fantasme impose, à force de harcèlement, une sorte de viol intérieur. Freud rajoutera le complément logique : le masochisme est primaire, et, dès lors, « le sadisme originaire [...] est identique au masochisme » (Freud, 1924b, p. 292). Activité et passivité, à un certain moment, ne se distinguent plus. La bisexualité psychique, système érotique organisateur, est dépassée par une pulsionnalité sauvage où Éros et Thanatos tendent à se désintriquer et où le but est alors en effet « passif » aussi bien chez l'homme que chez la femme dans un « narcissisme polyérotique » (Denis, 2013b) qui laisse facilement la place à des solutions purement addictives.

Le jeu des identifications et des choix d'objet de l'enfant capable de passions amoureuses identiques à celles de l'adulte mais tenu par la modalité auto-érotique de sa sexualité, la concomitance infantile du narcissisme et de l'objectal, qui perdure jusque dans la génitalité, relativisent la conception d'une norme supposée répressive. L'hétérosexualité dépourvue de trace de bisexualité psychique et l'idéal libertaire d'un polymorphisme rejetant la génitalité apparaissent comme les variations extrêmes d'une série tournant autour du *sexuel maternel primaire*, formule que l'on peut ici suggérer à la suite de l'« érotique maternelle » (Parat, 2006), du « maternel sauvage » (Abensour, 2011) et de Green : « L'élément féminin d'origine maternelle [...] doit être *accepté et intégré dans les deux sexes* » en un inévitable vécu de « passivation originaire » (Green, 1973, p. 225).

Il y a une divergence entre l'excitabilité anarchiste infantile et la quête psychique des traces mnésiques de la relation maternelle primaire – qui laisse les *Trois Essais* dans l'inachèvement tandis que la théorie de la bisexualité laisse espérer une ré-union entre le masculin et le féminin, qui représente aussi, me semble-t-il, le souhait, plus inconscient, d'une concordance retrouvée entre le sujet et le sein. Le désir d'« origine centrale » (Freud, 1905a, p. 34) se confond avec le sentiment d'être un sujet, la « prédisposition » à la bisexualité et au « polymorphiquement pervers » avec une poussée pré-subjectale (Green, 1995 ; Cahn 2016) où « d'autres personnes figurent dès le début en tant qu'objet » (Freud, 1905a, p. 119). La mère se trouve ici en position d'objet mais aussi d'interlocutrice, de *Nebenmensch* qui transmet une capacité à symboliser et à contenir les pulsions – elle nourrit, soigne, éduque, apprend à parler, interdit, et, qui plus est, suscite les premières motions sexuelles. Le petit enfant peut en tirer une jouissance passive, et, dans certains cas, « orificielle » (André 1995, p. 110), susceptible de générer le fantasme d'un objet qui pénètre, oralement et analement, et, pour la petite fille, vaginalement. Ce qui pose la question d'une éventuelle différence dès le début entre la fille et le garçon dans les éprouvés érotiques et l'image inconsciente du corps, et, au-delà, d'une qualité spécifique des orgasmes respectivement masculins et féminins. La dimension « psychique » de la bisexualité désigne *l'expérience dans l'amour, de la qualité de l'orgasme de l'autre* qui ne se réduit pas à des sensations plus ou moins actives ou passives n'en donnant qu'une approximation.

L'émergence génitale pubertaire réveillant la sexualité infantile, l'adolescent est parasité par des fantasmes bisexuels qui lui font craindre de devenir fou (E. et M. Laufer, 1989). L'issue fréquente consiste en une déssexualisation paradoxale. Un adolescent pour modérer sa violence pulsionnelle phallique ressent une douceur féminine de son pénis en se masturbant, une adolescente joue la carte de l'amitié masculine pour contre-investir la force de ses désirs. Ces renversements dans le contraire traduisent la crainte qu'ont les adolescents d'attaquer, et de détruire, leurs objets internes œdipiens tant masculins que féminins – ce à quoi répond un genre volontairement unisexe neutralisé, ou une allure hypersexuelle tout aussi symptomatique. Si « le plaisir préliminaire en arrive à être trop grand et sa part de tension trop faible » (Freud, 1905a, p. 150), le processus qui mène au « but sexuel normal » « se raccourcit » et échoue, occurrence possible à tout âge mais caractéristique d'une névrose actuelle adolescente réglée par le mécanisme de la satisfaction par l'hallucination – ou *de*

l'hallucination – qui ne saurait disparaître complètement puisque l'être humain, dit Freud, cherche sa vie durant non pas l'objet maternel mais les traces mnésiques issues de son empreinte.

Aucune forme ne saurait organiser l'hallucination puisque l'éblouissement par la luminosité de l'image précède la réduction à des contours. Si la qualité nouvelle supérieure du plaisir génital procède de la puissance de cet éblouissement fixé sur l'objet, il n'est guère surprenant que Freud se réfère ici à une « théorie chimique » (*ibid.*, p. 155) des métamorphoses : « Il a été possible [...] de transformer un mâle en femelle et, inversement, une femelle en mâle » par des opérations portant sur le « tissu interstitiel » d'une « glande pubertaire [...] hermaphrodite » présente dès la conception de l'embryon. Dans l'hallucinatoire tout peut se produire – ce à quoi semble faire écho au niveau du réel biologique, la disposition générative de l'interstice hermaphrodite. « La disposition normale est hermaphrodite », « une », ou « des » substances chimiques circulent dans l'organisme : le concept de libido en mesure les « transpositions ». Pourtant la « différenciation de l'homme et de la femme » (*ibid.*, p. 160) reste selon Freud une « séparation tranchée » : à la fois un principe qui tend à substituer la castration à la différence, et un processus jamais achevé parce que « l'activité autoérotique des zones érogènes est la même pour les deux sexes » (*ibid.*, p. 161). Un savoir primaire du sexe anatomique de naissance supporte des échafaudages variés, articulateur de la différence. « La libido [...] [est] de nature masculine » (*ibid.*) – théorie régulièrement reprise et tout autant régulièrement réfutée (voir. infra « La névrose phallogénique ») : de nombreuses petites filles « sont » phallogéniques ? Mais elles savent qu'elles « sont » des filles et pas des garçons. Et il y a toutes celles qui ressentent des sensations vaginales ou s'en approchent. La (re) découverte de l'objet à la puberté répète la perte des objets partiels infantiles, merveilleux, survenue lorsque l'enfant conçoit « la représentation totale de la personne » (*ibid.*, p. 165), ce que les désirs adolescents réactualisent sur un mode autant mélancolique qu'exalté : l'objet génital, magnifié, entre en coalescence avec le sein, objet originaire qui englobait les objets partiels, dans la croyance adolescente en une complémentarité sans faille des sexes. L'analyste saura-t-il (elle) prévenir la menace dépressive lorsque le transfert est aimanté par une « bisexualité pré-génitale » régressive avec l'objet maternel (Schaeffer, 2002) ?

La bisexualité au « plus haut degré de complication » de la « névrose installée depuis longtemps », peut devenir une affaire de « signification » (Freud, 1908b, p. 155) plus que de désir : « Le

malade utilise ce moyen commode qui consiste, pendant l'analyse de l'une des significations sexuelles, à s'échapper continuellement, par ses associations, dans le domaine de la signification contraire, comme s'il se garait sur une voie adjacente. » Un de mes patients passait, soudainement, à des thèmes homosexuels, lorsque sa pensée associative le rapprochait de ses désirs infantiles qu'il ressentait comme dangereux, pour sa sœur et pour sa mère. La bifurcation, sous couvert de bisexualité, est en ce cas antisexuelle. L'un des deux registres *se gare*, comme dit Freud, *sur une voie adjacente*, à moins que, non-dit en séance, il reste dans les « rêves diurnes [...] pudiquement mis à l'abri [...] parmi les biens les plus intimes » (*ibid.*, p. 150).

Freud se démarque de toute définition (à laquelle il reproche d'être « téléologique ») de la génitalité adulte comme *naturelle*. Il n'y a pas de « dessein unique [...] toute une série de tendances à but dans les processus naturels marchent le plus souvent les unes à côté des autres sans se supprimer les unes les autres », de sorte que la nature « nous apparaît comme ce que nous appellerions, chez l'homme, inconséquent [...] on ne sait jamais, dans chaque cas particulier, si l'on est tombé sur une "harmonie" ou une "dysharmonie" » (Freud, 1912f, p. 161). À chacun de trouver ce qui pour lui peut faire un temps harmonie, en n'oubliant jamais qu'il demeure, parce qu'humain, dans l'« inconséquent ».

## I. 5. Dialectique

« Pulsions et destin des pulsions »  
 précise la dialectique dans les couples d'opposés :  
 « Le renversement dans le contraire  
 Le retournement sur la personne propre  
 Le refoulement  
 La sublimation »  
 (FREUD, 1915C, P. 172).

Le premier destin « se résout en deux processus distincts, le retournement d'une pulsion, de l'activité vers la passivité, et le renversement quant au contenu », par exemple le sadisme se mue en masochisme par le truchement d'un auto-sadisme, ce qui coïncide avec le second destin, le retournement sur la personne propre : dans le sadisme devenu masochisme le moi se regarde lui-même passivé (et féminisé dans le fantasme du président Schreber). Une fois que ce moi s'est activement positionné comme

« objet » (*ibid.*, p. 173) passif, il lui faut trouver un autre qui assumera la pulsion complémentaire à « but actif » : un sadique pour le masochiste ; un voyeur pour l'exhibitionniste, etc. Les choses n'en restent pas là, « le moi passif se remettant, en fantaisie, à sa place antérieure qui est maintenant cédée au sujet (*subjekt*) étranger », redevient sadique mais seulement « en fantaisie » en même temps qu'il garde sa posture masochiste. À ce stade, passivité et activité, « féminité » et « masculinité » s'entremêlent en une bisexualité psychique où le moi, à force de passages d'une position à l'autre, ne sait plus quelle est son appétence principale, et même s'il en existe une. La sidération de l'homme aux loups face à la scène primitive correspond à une « permutation du sujet et de l'objet » (Freud, 1918b, p. 33) – être regardé au lieu de regarder, s'agiter, s'éveiller soudainement. Le verbe actif conjugué dans sa forme pronominale, « *se faire voir* ou *se faire avoir* devient [...] un but pulsionnel » (Assoun, 2005, p. 29). Chambardement de ce qu'on pourrait appeler *pulsion-personnage*. L'attitude (*Einstellung*, terme récurrent chez Freud) se cabre (*Strauben*) contre la menace de castration ou y consent dans la *Kastrationlust* (plaisir, ou jouissance, « de » la castration). Dans le fétichisme les contraires tendent à se fondre sans s'équivaloir : l'enfant sait que la femme est châtrée « et » ne le sait pas, « ce pénis n'est plus celui qu'il était avant » (Freud, 1927e, p. 135) : « doublement noué à des contraires » le déni représente la castration autant qu'il la réfute.

On sort ici de la dialectique qui avait produit une intersubjectivité interne si on peut dire, au sein du moi : « Il existe aussi une satisfaction masochiste plus directe » (Freud, 1915c, p. 173) peut-être « un masochisme originel qui ne serait pas né du sadisme » (ce qui sera plus nettement affirmé en 1924). Freud maintient l'approche dialectique mais avec une variante : dans « l'auto-tourment [...] Le verbe actif se transforme, non en passif, mais en verbe moyen réfléchi » (*ibid.*). *Ce verbe moyen réfléchi* – notion subtile insuffisamment commentée – correspond à une subjectivation (Penot, 2001).

La dialectique du retournement détermine un degré de complexité au-delà de l'addition de ses composantes : « Peut aussi se constituer, rétroactivement, le but sadique d'infliger des douleurs dont, tandis qu'on les provoque chez d'autres, on jouit soi-même masochiquement » (Freud, 1915c, p. 174). Ce que par facilité de langage on nomme sado-masochisme s'infléchit en pur sadisme ou en jouissance d'un masochisme originel sans but – les recherches contemporaines sur le genre butent sur la même déficience des mots lorsqu'elles recourent aux termes de neutre, trans ou *queer*,



qui traquent au-delà de la bisexualité un irréprésentable. Freud, s'il évoque les pouvoirs de la symbolique du langage, en perçoit aussi l'ambiguïté et parfois la confusion. Dans « Leçons d'introduction à la psychanalyse » (1916-1917a), des symboles masculins représentent le féminin et inversement selon le contexte : le chapeau habituellement masculin est susceptible de prendre une signification féminine, l'animal sauvage représente l'être humain (générique) excité. Certains symboles « signifient un organe génital en général, peu importe qu'il soit masculin ou féminin » (*ibid.*, p. 162) : cette formule introduit à un *au-delà du principe bisexuel*.

## 1. 6. Un bonheur polymorphe infantile

« Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans » (1908a), voilà un texte où le mot bisexualité apparaît peu mais où il n'est question que de cela ! L'enfant croit-il vraiment en l'existence d'un seul sexe ? On y trouve, à côté de passages où la théorie psychanalytique adhère à cette croyance, d'autres où Freud s'en démarque et regrette de ne pas avoir suffisamment aidé Hans à la dépasser. Hans demande à sa mère « Maman, est-ce que tu as aussi un fait-wiwi ? » (*ibid.*, p. 6), elle répond « bien entendu », Hans poursuit, se référant au sein, « du fait-wiwi il sort du lait » puis « Un chien et un cheval ont un fait-wiwi ; une table et un fauteuil n'en ont pas » (*ibid.*, p. 8) : le pénis est pensé à partir du sein, la différence castré/non castré est précédée par une réflexion sur la spécificité du vivant, note Freud admiratif de l'enfant. C'est lui qui énonce la théorie phallique, autant ou plus que Hans : « Pourquoi ces jeunes chercheurs ne constatent-ils pas ce qu'ils voient effectivement à savoir qu'aucun fait-wiwi n'est là ? » (*ibid.*, p. 10). Il aurait pu dire : le petit garçon voit chez la petite fille un pénis absenté dans le trait vulvaire pouvant évoquer une coupure, mais il voit aussi une chair attirante, un mystère du dedans à explorer – le *sectus* est aussi un sexe autre avec sa consistance, vulve et vagin pas seulement le clitoris, qui, d'ailleurs n'est pas un pénis miniature. Hans demande à sa mère si elle a un sexe, pas si elle a un pénis, même s'il est vrai qu'il penche spontanément à lui attribuer un sexe identique au sien, par transitivity narcissique. Freud fait dire au père de Hans, à propos du sexe de la petite sœur, « quand il poussera, il n'aura pas le même air le tien » (*ibid.*, p. 54) ce qui anticipe la conclusion où il s'imagine éducateur : « J'aurais confirmé ses sentiments pulsionnels, en lui parlant de l'existence du vagin et du coït » (*ibid.*, p. 127). Ni Hans ni Freud ne croient à la vérité de la conception phallique, qui s'impose, néanmoins, dans l'angoisse

phobique. Pour Lebovici (1980), les « chevaux qui tombent à la renverse » (Freud, 1908a, p. 39) représentent la mère dans le coït à laquelle Hans s'identifie en un mouvement de subjectivation dans et par une passivation féminine (celle qu'il ressent, pas forcément celle de la mère) anale jouissive (l'importance des *lumpfs*<sup>1</sup>), transférentiellement adressée à Freud : « [...] le professeur le saura. Crois-tu qu'il le saura ? » (*ibid.*, p. 41). La confrontation au danger de la castration préserve la fonction sexuelle, « Hans ne semble pas comporter la disposition au développement de perversions ou de leur négatif » (*ibid.*, p. 96), il « est homosexuel comme tous les enfants peuvent l'être », « indifféremment tendre avec les garçons et avec les filles » (*ibid.*, p. 97).

### I. 7. La névrose phallogénique

L'accent mis sur le masculin pourrait bien recouvrir des mythologies antiques jusqu'aux représentations contemporaines, le fantasme d'une prévalence féminine. Après avoir été transformé en femme puis être redevenu homme, Tirésias disait que la volupté de la femme était bien plus grande (Ovide, 1966, p. 97-98). Et Hermaphrodite, qui a l'allure d'un enfant-femme, est né du viol d'un jeune homme par la libidineuse naïade Salmacis (*ibid.*, p. 199-121).

« Le rêveur, un homme, se voit femme enceinte étendu dans un lit. Cet état devient pour lui très pénible » (Freud, 1914e, p. 329), il arrache une baguette en bois laquelle « se fend en deux dans le sens de la longueur ». Plutôt qu'y voir une subincision du pénis, une encoche vulvaire, et l'accès à la bisexualité psychique, Freud interprète : le patient imagine deux pénis pour s'extraire de la « position féminine ». Ces interprétations sont complémentaires, n'en reste pas moins une part de déni. Le patient joue avec l'ambiguïté des symboles, Freud s'identifie à l'angoisse de castration du rêveur. L'inquiétant n'est pas dissipé. Dans ce texte peu cité de Freud, intitulé « Présentation de la "grande performance" dans le rêve », un pénis porté au carré devient un phallus incastrable qui recouvre – et refoule – le féminin (la baguette fendue). Il n'est pas impossible que le rêveur souhaite à la fois représenter le féminin et l'enfouir sous la multiplication par deux du masculin : étendu sur le divan il découvre l'impossibilité de stabiliser en un point équilibré l'oscillation entre identification masculine et féminine. Une connivence semble tirer l'interprétation d'un côté plus que

1. « La forme lumpfi sonne comme un mot doux » (*ibid.*, p. 59).

de l'autre, épargnant au patient de se sentir passivé. N'est-il pas privé de l'appropriation de sa féminité psychique complémentaire de sa masculinité ?

Dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, l'« énigmatique » (Freud, 1910c, p. 103) nomme ce qui « ne trouve jamais de fin », « se sublimant dès le début » (*ibid.*, p. 105) : trouble profond de la pensée à cerner la différence entre le masculin et le féminin. Passivité de Léonard ? D'un point de vue pulsionnel, sucer est assimilable à téter activement, « prendre dans la bouche le membre de l'homme pour le téter » (*ibid.*, p. 111), quoiqu'il s'agisse aussi de *jouer le rôle féminin* – ce qui suppose un acteur, et l'auteur d'un scénario, positions actives. L'analyse ramène au nourrisson qui cherche une emprise orale-sadique sur le sein tandis que la mère s'applique à le lui imposer, fondu-enchaîné où circulent « masculin » et « féminin », activité et passivité. Cette « réminiscence [est] également significative pour les deux sexes » (*ibid.*, p. 112), il y a une communauté des filles et des garçons dans le rapport premier, uniment passif et actif, à l'objet lui-même sujet s'offrant activement passif. La situation inclut le tiers paternel dans le cas de Léonard sur un mode lacunaire : « il eut le temps d'éprouver l'absence de son père » (*ibid.*, p. 117) de sorte qu'il créa une « divinité maternelle à tête de vautour [...] [dont le] corps caractérisé comme féminin par les seins, portait aussi un membre masculin en état d'érection » (*ibid.*, p. 119) : cette divinité est tronquée parce que lui manque la zone génitale féminine – on pourrait aussi bien dire qu'il s'agit d'un homme avec des seins – la bisexualisation psychique, chez Léonard, est incomplète. C'est seulement à partir de là que se constitue la théorie selon laquelle le sexe féminin serait cicatrice de la castration d'un sexe masculin. Freud est ici particulièrement clair, la théorie phallique est construite par la névrose au-delà d'une phase où la femme avait « sa pleine valeur » proprement féminine. L'antisémitisme projette de la même façon sur les juifs l'angoisse de castration : l'enfant « réinterprète maintenant sa conception de l'organe génital féminin : il tremblera désormais pour sa masculinité, mais en même temps, il méprisera les malheureuses créatures sur lesquelles, d'après lui, s'est déjà effectuée la cruelle punition » oubliant le « temps où pour lui la femme avait encore sa pleine valeur » (*ibid.*, p. 121) [pleine valeur : *Vollwertig*, avec la même racine *Voll* plein/pleine que dans l'expression « pleine fonction bisexuelle » *volle bisexuelle Funktion* (Freud, 1920a, p. 239)]. Freud rapproche alors misogynie et antisémitisme : « C'est ici aussi qu'il faut chercher une racine de cette haine du juif [...] la circoncision est inconsciemment assimilée [...] à la

castration. » Le refus du féminin engendre le racisme dans le prolongement du sexisme. Il s'agit ici de la *valeur* de « la femme », de la spécificité de « l'organe génital féminin » : le primat du phallus est dans ce texte analysé comme un symptôme. Selon Jacqueline Godfrind, le « creux vagin/utérus » est à l'origine d'une « symbolique » aussi universelle que celle du phallus (Godfrind, 2001, p. 44 et 47) mais cette pleine valeur de la femme serait à penser comme « “trou féminin” [...] associé à l'irreprésenté ou l'irreprésentable ancré au plus profond d'elle-même » (*ibid.*, p. 51).

Joan Rivière questionne l'équation selon laquelle une féminité trop apparente recouvrirait une logique phallique : « Qu'est-ce que la nature essentielle d'une féminité pleinement épanouie ? Qu'est-ce que *das ewig Weibliche* {l'éternel féminin} ? La conception de la féminité en tant que masque derrière lequel l'homme soupçonne quelque danger dissimulé éclaire déjà cette énigme. L'état de féminité hétérosexuelle, pleinement épanouie, comme Hélène Deutsch et Ernest Jones l'ont dit, est fondé sur le stade de succion orale » (Rivière, 1929, p. 212), capacité de gratification réunissant le sein, le pénis et l'enfant dans une *réceptivité* pour laquelle les termes d'activité et de passivité sont inadéquats. La sexualité féminine serait animée par « la demande sadique originelle exigeant que l'objet [...] soit immédiatement accordé » (*ibid.*, p. 211). L'envie du pénis empêcherait l'expression de la féminité comme attente de don et capacité à donner. La parade féminine n'est qu'une fragile solution à un conflit entre désirs divergents : « L'analyse nous a appris que tout ce qui apparaît en tant que traits de caractère homosexuel ou hétérosexuel, ou sous la forme de manifestations sexuelles, n'est rien d'autre que la résultante d'une interaction des conflits et ne témoigne pas forcément d'une tendance innée ou fondamentale. La différence entre les développements homosexuel et hétérosexuel est déterminée par le degré variable de l'angoisse, et par ses effets exercés sur le développement lui-même » (*ibid.*, p. 198). Nancy J. Chodorow prolonge en 2003 cette hypothèse dans sa conception de la singularité de l'économie libidinale de chaque individu : il faudrait écrire « les sexualités » préférentiellement à hétéro/homo/bi/sexualités. Or la postérité n'a retenu de la contribution de Rivière que cela même qu'elle tient pour un symptôme : « Les femmes qui aspirent à une certaine masculinité peuvent revêtir le masque de la féminité pour éloigner l'angoisse et éviter la vengeance qu'elles redoutent de la part de l'homme. » Il s'agit d'une patiente qui réussit dans un domaine accaparé par les hommes. Angoissée avant et après ses conférences, elle se livre compulsivement à des comportements aguicheurs.

Pas de névrose actuelle, vie amoureuse heureuse, pas d'hystérie non plus. Cette femme redoutait des représailles à la suite de ses prouesses intellectuelles qu'elle ressentait équivalentes à la possession d'un phallus volé au père, « la féminité pouvait donc être assumée et portée comme un masque » (*ibid.*, p. 202) dans une mascarade dissimulant ce qu'elle vivait comme une masculinité. Lacan dans son commentaire généralise : cette femme fait semblant d'être châtrée, elle sacrifie sa féminité, la logique du paraître féminin est phallique. Pour Judith Butler cette mascarade entrave les possibilités bisexuelles (Butler, 2009, p. 42). Joan Rivière se montre plus nuancée : « Le lecteur peut se demander quelle distinction je fais entre la féminité vraie et la mascarade. En fait, je ne prétends pas qu'une telle différence existe. Que la féminité soit fondamentale ou superficielle elle est toujours la même chose » (*op. cit.*, p. 203).

### **I. 8. Destin de la bisexualité psychique chez Jacques Lacan**

« En tant qu'il est viril, un homme est toujours plus ou moins sa propre métaphore » (Séminaire du 21 Janvier 1975, R. S. I). En contraste la femme aurait toujours « quelque chose d'« égaré » » (*ibid.*). On peut envisager une autre perspective : les analysantes contemporaines, plutôt moins égarées que leurs hommes, mettent un point d'honneur particulier à élaborer qu'elles (n')en sont (que) la métaphore, de leur féminité – qui ne se réduit pas à une (inconnaissable) jouissance Autre (que phallique) ni à un « pousse à la femme » où le sujet serait débordé de l'intérieur par une orientation féminine du plaisir. Au début de son œuvre, Lacan suppose une impossible symbiose avec l'objet : si on désigne « dans le malaise du sevrage humain la source du désir de mort, on reconnaîtra dans le masochisme primaire le moment dialectique où le sujet assume par ses premiers actes de jeu la reproduction de ce malaise même, et, par là, le sublime et le surmonte » (Lacan, 1938, p. 40). La pulsion de mort dérive-t-elle d'un sevrage effectué dans de mauvaises conditions, ou représente-t-elle la séparation avec le sexuel maternel primaire ? L'enfant expulsé de sa place par un puîné se perd lui-même autant qu'il perd l'objet : « Le dédoublement ainsi ébauché dans le sujet, c'est l'identification au frère qui lui permet de s'achever : elle fournit l'image qui fixe l'un des pôles du masochisme primaire. Ainsi la non-violence du suicide primordial engendre la violence du meurtre imaginaire du frère [...] L'objet que choisit l'agressivité dans les primitifs jeux

de la mort est, en effet, hochet ou déchet, biologiquement indifférent. Le sujet [...] ne fait que consommer ainsi la perte de l'objet maternel » – cette formule éclaire mon hypothèse d'une *pulsion* de mort liée à l'inceste : le sujet se sent empêché d'être tandis que l'objet échappe absolument. On voit à partir de là comment, et peut-être pourquoi, Lacan est devenu lacanien dans une radicalisation de sa théorie d'un moi entravé par la configuration œdipienne, en une série de formules contradictoires : « le primat de l'acte sexuel [...] s'articule de deux formules. La première : il n'y a pas d'acte sexuel sous-entend : qui fasse le poids à affirmer dans le sujet la certitude de ce qu'il soit d'un sexe. La seconde : il n'y a que l'acte sexuel implique : dont la pensée ait lieu de se défendre pour ce que le sujet s'y refend [...] La bisexualité biologique est à laisser au leg de Fliess. Elle n'a rien à faire avec ce dont il s'agit : l'incommensurabilité de l'objet *a* à l'unité qu'implique la conjonction d'êtres du sexe opposé dans l'exigence subjective de son acte » (Lacan, 1966-67, p. 325). *L'incommensurable* désigne chez Freud (1931b) l'objet maternel primaire, ici l'illusion d'une assurance concernant l'identité sexuée, là où il n'y aurait qu'une structure de perte du sujet. « Freud n'a pas su éviter à impliquer [...] le maintien [...] de la *sex ratio* (moitié-moitié) » là où n'existerait que « la signifiante qu'il découvrirait à l'organe » (Lacan, 1973, p. 462) « qui d'être [...] "à l'actif" du mâle fait à celui-ci, dans le lit de la copulation, décerner l'actif du verbe » (*ibid.*, p. 456). Cette théorie phallogcentrique sexualise le langage comme actif et masculin : « Ἐτερος [...] érige l'homme dans son statut qui est celui de l'hommosexuel » (*ibid.*, p. 467) – ce dernier mot est écrit avec deux m – dans le prolongement de la lettre du 17/10/1899 de Freud : « Et si [...] l'homosexualité masculine (dans les deux sexes) était le mode de désirance sexuée. » Conclusion : « Disons hétérosexuel, par définition, ce qui aime les femmes, quel que soit son sexe propre ». Une lesbienne serait donc un « hétérosexuel », dont on vient de voir que Lacan l'écrit hommosexuel. La répudiation de la bisexualité génère une *théorie bisexuelle affolée* parce que la phobie d'une « voracité réciproque du couple mère enfant » au gré de la « passivation-activation du sujet » (Lacan, 1955, p. 348) interdit à Lacan de reconnaître l'identification primaire « Je suis le sein » comme subjectivante.

## I. 9. Simulacre, grammaire, genre

Schreber « soumis à la copulation » l'est-il à un homme ou à l'aimantation par une féminité pulsionnelle qui envahit les

moindres recoins de sa chair ? Ce n'est pas qu'il désire se transformer en femme, « il s'agissait bien plutôt d'un "il faut" fondé dans l'ordre du monde » (Freud, 1911c, p. 238), du paradigme d'une surféminité (fantasmée par un homme) lorsqu'« il a le sentiment que déjà sont passées dans son corps des masses de "nerfs féminins" » (*ibid.*, p. 239), l'émasculatation n'étant qu'« un moyen pour atteindre cette fin ». « "Laissé en plan" [...] voué à la putréfaction », Schreber exhibe le masochisme trophique d'une identité proclamée de genre féminin. On peut se demander s'il ne s'agit pas surtout d'être identifié, dans son « commerce direct avec Dieu » (*ibid.*, p. 235), comme ayant un sexe différent du sien, en toute connaissance de l'« erreur », car là réside l'intérêt : être interpellé(e) comme « Miss » ou « Elle », à la troisième personne, insulté(e) avec des mots plus disqualifiants que féminisants qui fécalisent aussi bien le masculin que le féminin, à la limite de l'incorrection langagière par déformation ou néologisme – jeu avec le trouble subjectal : je, il/elle fait ceci ou cela, « on » parle de « lui/elle », tout se brouille, un sujet négativé trace sa voie sous les dehors d'une chute en dehors de l'intersubjectivité : « On me trouve parfois avec une quelconque parure féminine (rubans, colliers faux et autres), le torse à demi dénudé, debout devant le miroir » (*ibid.*, p. 242). Les colliers sont *faux*, le torse qu'à *demi* dénudé, on est dans un simulacre ni masculin ni féminin, qui n'est pas non plus un simple ludisme de la bisexualité psychique mais son outrepassement transgenre. Freud considère que Schreber parle de la « coïncidence de la béatitude et de la volupté [...] sans faire référence à la différence des sexes » (*ibid.*, p. 251) et note une différence entre « liberté sexuelle masculine » et « sentiment sexuel féminin » (*ibid.*, p. 254) : « Il se sentait être la femme de Dieu. » *Sentiment, être* se situeraient du côté identitaire « genré » ? L'« empreinte plus ou moins féminine, à sa peau en particulier [...] là où chez la femme sont les seins » (*ibid.*, p. 255), le désir de « donner le dessin d'un derrière féminin à mon corps », relèvent plus d'une économie libidinale compliquée que d'une identité. C'est un homme qui a le « pressentiment assez net de la jouissance sexuée féminine » quoiqu'il ne puisse que la supposer avec une approximation en forme d'asymptote. Ruse de la masculinité qui imagine la féminité pour entretenir une « relation privilégiée à Dieu » (*ibid.*, p. 257), où l'on retrouve l'amour œdipien d'un garçon pour son père. C'est tout le génie de Freud que de ne pas s'en laisser imposer par le délire et de toujours considérer l'oscillation du masculin au féminin et inversement dans ses configurations les plus distordues. « La paranoïa décompose,

de même que l'hystérie condense » (*ibid.*, p. 272) – *de même que* : une même variabilité bisexuelle mais des solutions divergentes. Schreber ne trouve pas de mots assez dégradants pour traduire l'analité primaire *borderline* qui le déborde (Green, 1993b). C'est comme s'il fanfaronnait : je ne suis pas un homme, pas une femme non plus, mais une merde. Une *jouissance à se laisser assigner à une place d'objet partiel anal par le sexuel maternel primaire* s'incarne dans du féminin, du masculin, du neutre, du queer, dans n'importe quelle fluctuation de l'« identité ». Subsidiairement : jusqu'à quel point cette « machine désirante », pour parler comme Deleuze, s'émancipe-t-elle de la logique œdipienne de la honte ?

Le genre est-il une proposition grammaticale ? La proposition : je l'aime lui l'homme / je ne l'aime pas / je le hais / il me hait donc j'ai le droit de ne plus l'aimer et même de le haïr / il me persécute (Freud, 1911c, p. 285) va dans ce sens tout en le nuancant par l'économie libidinale : « Le délire de la jalousie contredit le sujet, le délire de persécution le verbe, l'érotomanie l'objet. Mais une quatrième sorte de contradiction est encore possible [...] la récusation globale [...] Je n'aime absolument pas et personne [...] je n'aime que moi » (*ibid.*, p. 287).

## **I. 10. Narcissisme, bisexualité originare. « Le sein est un morceau du moi, je suis le sein »**

« L'être humain a deux objets sexuels originels : lui-même et la femme qui lui donne des soins » (Freud, 1914c, p. 231) – voilà peut-être le premier chapitre d'un « Quatre essais sur la théorie sexuelle » ! *C'est là la première bi/sexualité* : entre soi et la mère et entre les deux types de désir “narcissique” et “objectal”. Selon René Roussillon : « Le bébé “perçoit” par moments dès le départ une forme de “mère” [...] probable qu'il y ait aussi des moments de confusion [...] il reconnaît “sa” mère et la différencie très tôt » (Roussillon, 2008, p. 119) et mime ses expressions « en double ». Un hiatus demeure : la « référence à la sexualité maternelle possède et ne possède pas de correspondance dans la sexualité infantile » (*ibid.*, p. 132).

Dans l'équation « le sein est un morceau du moi, je suis le sein » (Freud, 1938b, p. 287), un moi natif s'étend en colonisant l'objet : « le sein » est une de ses parties – tandis que dans je = elle le moi est menacé de disparaître dans le féminin pur. Dans ces deux mouvements la mère représente une modalité du sexuel autre que celle de l'enfant : c'est en ce sens que l'on peut dire que *la bisexualité se joue entre le moi émergent et le sein érotique de*



*la mère* (Parat, 2006). Un accès dé-terrifié du patient à l'érotisme maternel dans le transfert devient possible à condition que l'analyste, femme ou homme, ait dépassé ses propres fixations imagiques : il/elle ouvre l'analysant(e) à la connaissance du féminin (Bokanowski, 1997, p. 61) avec des interprétations pénétrantes sans être effractives. Julia Kristeva nomme « reliance » (Kristeva, 2011) la capacité maternelle à aider l'enfant à supporter son désir ambivalent envers elle sans destructivité. On peut se représenter, comme je l'ai argumenté (2011b), la sollicitude et la sensibilité du *Nebenmensch* freudien comme fondements de la fonction analytique. La rencontre avec le féminin dans l'analyste se réverbère en bisexualité psychique du patient – une patiente : « La mère adore son enfant qu'il soit garçon ou fille, elle est bisexuelle. » La difficulté des hommes à intégrer leur féminité amène l'analyste à favoriser leur transfert paternel pour déplacer le centre de gravité de leur bisexualité psychique du pôle féminin vers le pôle masculin.

### I. I. Femmes homosexuelles et garçons battus

« Quand elle [la psychanalyse] tente de les ramener à autre chose, la masculinité se volatilise à ses yeux en activité, la féminité en passivité, et cela est trop peu » (Freud, 1920a, p. 262). *Trop peu* : insuffisant à cerner « l'essence de ce que l'on nomme [...] "masculin" et "féminin" ». Dès que l'on parle en termes de catégories essentialistes et plus seulement de faits observables, les mots « masculin » et « féminin » semblent frappés de déperdition de sens.

Freud suppose pour la paranoïa féminine un persécuteur du même sexe, comme pour la paranoïa masculine. Le rejet, mais aussi bien l'acceptation, d'un souhait homosexuel, recouvrerait une specularité angoissante. Le drame du face-à-face spéculaire avec le semblable est-il plus radical chez la femme que chez l'homme, en conséquence de la structure très serrée de la relation originaire fille/mère ? Entre fille et mère, entre femmes, c'est ou tout ou rien : l'« autre » veut me prendre *ma* place, m'expulser de ma propre existence, je dois donc faire disparaître *son* image.

Dans l'article de 1915, « La vieille dame maternelle à cheveux blancs » (Freud, 1915f, p. 213), apparaît comme salvatrice, mais l'anamnèse la démasque comme « le persécuteur originaire, l'instance à l'influence de laquelle on veut se soustraire ». Le tintement d'une pendulette entendu dans la garçonnière de son amant, qui convainc la patiente qu'elle a été filmée pour être livrée à un chantage est interprété comme « une sensation de battement ou

de frapement sur le clitoris [...] qu'elle projeta après-coup au dehors » (*ibid.*, p. 217). Ce qu'il faut absolument soustraire à l'inquisition maternelle. Projection au sens habituel d'un dépôt à l'extérieur, et aussi d'un retournement : un clitoris est battu/on bat un clitoris : la pulsion agence ce déplacement, lequel transforme le rythme autoérotique en dualité activité/passivité, battre/être battu(e) – le clitoris, la jeune femme. La sensation de battement n'est ni spécifiquement masculine ni spécifiquement féminine, Freud la dit phallique par métaphore de l'exigence impérieuse, de la poussée poussante. « Le rêve disait : "on frappe", et elle se réveillait [...] » Dans ce *on* insiste une « inertie », que l'on ne saurait à proprement parler penser comme le sujet de la pulsion, puisqu'elle reste anonyme. Il faudrait que la jeune femme se représente désirer être battue par la vieille dame, mais c'est ce qui doit faire l'objet du refoulement. On trouve ici la structure dégagée par Freud dans « Un enfant est battu » (Freud, 1919a). Ma patiente Catherine a été piégée par la *crudité d'un fantasme non fantasmable* orienté vers sa mère, lui interdisant le libre exercice de sa bisexualité psychique, là où la patiente de Freud « s'est libérée de l'allégeance homosexuelle vis-à-vis de la mère ». Catherine se sentait menacée par l'homme, par la femme, par une « instance à l'influence de laquelle on veut se soustraire » (*op.cit.*, 1915f, p. 213) et où elle ne se reconnaissait pas (voir *infra* II.2).

La phase du fantasme « *je suis battue par le père* [...] la plus importante de toutes [...] n'a jamais eu une existence réelle [...] construction de l'analyse » (Freud, 1919e, p. 225). Catherine présente une problématique parallèle dans la relation à sa mère, alors qu'elle évoque volontiers des fantaisies où elle est abusée par son père, comme tant d'analysantes d'aujourd'hui que les évolutions de la psychologie collective autorisent à incorporer les ruptures hystériques du refoulement dans un discours socialisé pour le meilleur et pour le pire – maniement conscient plus aisé de la logique interprétative mais fixation plus forte aux séductions traumatiques (par exemple le cas de Marie, voir *infra* II.1).

Freud hésite : « On n'ose pas [...] l'appeler un fantasme "sadique" » car « vers l'origine tous les caractères avec lesquels nous sommes accoutumés à bâtir nos distinctions ont tendance à s'estomper [...] pas à coup sûr sexuel, pas même sadique, mais pourtant la matière d'où doivent sortir l'un et l'autre » (*ibid.*, p. 227). *Vers l'origine toutes les distinctions s'estompent il n'y a qu'une matière indifférenciée*, un « trait primaire de perversion » (*ibid.*, p. 221), le polymorphisme de la sexualité infantile, sans « primat », génital, ou pré-génital phallique, seulement une combinatoire où la

différence entre genres semble l'emporter sur la différence entre sexes : la petite fille qui se représente des garçons battus rompt « facilement » (*ibid.*, p. 231) avec son « rôle féminin » et laisse libre cours à son « complexe de virilité », sans que cela « s'explique [...] par une quelconque concurrence des sexes ». Elle peut néanmoins aussi être vue comme un « enfant [...] devenu masochiste » (*ibid.*, p. 229). Les genres changent plus vite que les identités sexuées ? « Un enfant est battu/on bat un enfant » repose sur Je/Tu/Il/Nous/Eux/On : qui ici est vraiment le sujet, l'objet ? D'abord, qui est le/la battu(e) : ni un garçon ni une fille mais le sujet œdipien dans la relation au père. Qui bat ? Structurellement le père, phénoménologiquement les maîtres à l'école ; un « on », quiconque, peut se tenir à cette place, et même pas : l'enfant *est* battu par la puissance de sa propre pulsionnalité auto-érotique.

Le *tourniquet* activité/passivité se délaye en un schème d'action inhibé : « Qui était l'enfant battu ? L'auteur du fantasme lui-même ou un autre enfant ? Était-ce toujours le même enfant ou était-il indifférent que ce fût souvent un autre ? Qui était-ce qui battait l'enfant ? [...] réponse timide : je n'en sais pas plus ; un enfant est battu » (*ibid.*, p. 221). La pauvreté de la réponse est à la mesure de la misère auto-érotique où renâcle à se reconnaître le sujet, ce qui objecte à faire porter l'interprétation là où « quelque chose [...] d'une manière remarquable, demeure impossible à déterminer, comme si la chose était indifférente » (*ibid.*, p. 224). A-t-on suffisamment souligné l'idée ici d'une indifférence relative à la caractérisation de l'identité des sujets impliqués, corollaire d'un intérêt pour l'origine « d'où doivent sortir » (*ibid.*, p. 227) sujet et objet ? On retient généralement l'incidence de la bisexualité psychique qui acquiesce à toutes les métamorphoses : « Les filles changent de sexe entre la seconde et la troisième phase [du développement] en se fantasmant en garçons » (*ibid.*, p. 236), tandis que des hommes « adoptent régulièrement des rôles de femmes autrement dit leur masochisme coïncide avec une position féminine » (*ibid.*, p. 237). Les filles *changent de sexe en fantasmant*, des hommes « dans leurs fantasmes masochistes comme dans les mises en scène qui en permettent la réalisation » *adoptent une position psychique* qu'ils supposent féminine, sans changer de sexe, ou, plus exactement, ici, de genre.

La jeune homosexuelle de 1920 orientée hétérosexuellement dans son enfance, dépitée par son père, se réoriente vers les femmes. « Un jour il arriva – ce qui dans ces circonstances devait d'ailleurs finir par arriver – que le père rencontra sa fille dans la rue accompagnée de cette fameuse dame dont il connaissait

l'existence. Il dépassa les deux femmes en leur lançant un regard de colère qui ne présageait rien de bon. Immédiatement, la jeune fille se dégagea et se précipita par-dessus le mur dans la tranchée toute proche du chemin de fer urbain » (*ibid.*, p. 236), ne comprenant que trop bien la « profonde amertume » qu'elle suscitait en lui. Le père, contesté dans sa désirabilité comme homme, aurait pu se jeter ainsi dans le vide, mais c'est la fille qui le fait. Entre masculinité du père et féminité de la fille, pas d'échange organisateur d'une relation, soit que l'Œdipe infantile ait été trop marquant, soit que le père ne sache pas admettre sa propre bisexualité psychique, l'homosexualité féminine représentant pour lui une castration totale : plus d'homme, que des femmes. Freud avance l'expression « restaurer sa pleine fonction bisexuelle » [*Volle bisexuelle Funktion*] (*ibid.*, p. 239). En quoi consiste une *pleine fonction bisexuelle* ? Même racine *Voll* (plein/pleine) que dans « pleine valeur de la femme » (Freud, 1910c, p. 121). Freud semble rapprocher la plénitude du féminin – les seins, le vagin qui accueille le pénis, l'utérus qui porte l'enfant – d'une autre plénitude, celle de la « fonction » bisexuelle. « Sa chasteté génitale, s'il est permis de s'exprimer ainsi, était restée indemne » (Freud, 1920a, p. 241) : c'est donc qu'il existe une génitalité homosexuelle ? La dame désirée avait quelque chose qui pouvait lui faire penser à son frère aîné ce qui unifiait les satisfactions homosexuelle et hétérosexuelle. La « pleine fonction bisexuelle » s'accomplit en ce cas psychiquement dans un amour homosexuel. La qualification de la bisexualité comme « pleine », puis dans un texte ultérieur l'évocation d'un « parallélisme parfait » entre tendances masculine et féminine (Freud, 1931b, p. 10) montrent la prégnance d'un idéal.

## I. 12. Le sexe, le genre, et le féminin

Le constat psychanalytique de la variabilité des positions psychiques dans le désir n'implique ni condamnation ni apologie alors que la notion de genre – entendue ici au sens que lui donnent les *genders studies*, au-delà des travaux précurseurs de R. Stoller et C. Chiland – valorise cette variabilité contre des normes jugées répressives, ce qui génère un paradoxe : certains courants au sein de la pensée du genre, par exemple *queer*, cherchent dans les pratiques les plus inédites de la sexualité des néo-identités singulières en dissidence avec les identités classiques. L'important serait d'inventer des gestes tant narcissiques qu'intersubjectifs susceptibles de procurer *le sentiment d'être unique en son genre*. Le genre vise surtout la représentation, pour soi-même et pour autrui, là

où la pulsion selon la psychanalyse vise le plaisir et l'objet. J'ai essayé de montrer dans *L'Actuel Malaise dans la culture* (2011a) puis dans quelques articles (en particulier 2017) que le partage entre le licite et l'illicite avait plus changé dans la forme que sur le fond : la répression sociale porte sur des attitudes jadis tolérées et autorise au contraire des sexualités autrefois réprouvées. Le refoulement semble avoir disparu au bénéfice d'un clivage entre les bons et les mauvais usages du sexuel, les bons et les mauvais positionnements relationnels. L'intérêt pour le genre est symptomatique d'une déssexualisation du sexuel supposé libéré. On allait à la découverte des plaisirs, on revendique désormais la transgression comme légitime, de sorte que la perversion à force d'être partout, n'est nulle part. La culture contemporaine puise dans le polymorphisme sexuel d'origine infantile pour fabriquer des nouveaux idéaux, une esthétique spectaculaire et des discours sur le multiple et l'altérité – ce que Paul Denis théorise comme un « narcissisme polyérotique » (2013b). Le sexe bascule dans le genre, le refoulement accomplit son œuvre en silence : le maître mot est *identité*, mais *il n'y a pas d'identités, il n'y a que des sentiments d'identité*, c'est ce que Freud découvre lorsqu'il conclut que les essences du féminin et du masculin échappent.

Dans la conception transgenre la décision est déterminante : par un acte de pensée et de langage le soi pourrait s'engendrer comme individu autonome auteur de ses normes. Les fantasmes pluri-sexuels pourraient être agis sans dommages veut croire l'individu contemporain peu réceptif à l'interprétation de ses *actings*. P.-H. Castel estime qu'on a ici affaire à « une théorie cachée dans un mot, qui conçoit le sexe (ou le genre) comme une limite qu'on peut franchir dans un sens ou dans l'autre » (Castel, 2015, p. 64) – une nouvelle théorie sexuelle en phase avec l'idéologie de l'époque.

Judith Butler suppose une mélancolie corollaire du potentiel homosexuel et rêve d'une société androgyne où l'anatomie sexuelle n'aurait rien à voir avec qui l'on est vraiment, ni avec qui et comment on fait l'amour (Rubin, Butler, 2001). L'exclusion de l'homosexualité, qui précéderait celle de l'inceste, déterminerait un sentiment mélancolique de perte (Butler, 1990) : une séparation entre hétérosexualité et homosexualité est substituée à la bisexualité. La seule façon de recouvrer ce qui a été perdu résiderait dans une visée paradoxale : le genre contre le sexe voire sans le sexe, et à l'inverse le sexe non assujéti au genre. Et si l'énoncé, qui « performe » librement le sexe selon Butler, incarnait littéralement la perte dont il s'agit selon elle, demande avec justesse

Laurence Kahn (Kahn, 2017, p. 48) : si tel est le cas il s'agirait d'une incorporation mélancolique dans un devenir fiction, simulacre, apparence, à jamais endeuillé.

Ce ne sont pas les stéréotypes de genre qui font qu'à l'infini tout(e) un(e) chacun(e), qu'elle que soit sa sexualité, croit ou veut voir partout des traits « féminins » ou « masculins », souvent dans la plus grande confusion – mais un besoin proprement *érotique* de l'*esprit*, incidemment las de sa compulsion et imaginant un lieu en rupture avec les clichés de genre consubstantiels à la recherche sexuelle subjective. Si l'analyste sait entendre, sous les chatolements de la féminité, une exigence incomblable, la douleur d'exister, l'enfant solitaire, ses préconceptions changent. Côté féminité : ce que Freud tient pour une masculinité de la petite fille auto-érotique devient l'illustration d'une féminité en herbe ; le bonheur d'être pénétrée correspond à une passivité active mais pas à une castration ; prendre l'ascendant dans une séduction n'abolit pas la féminité, d'éventuels désirs lesbiens non plus. Côté masculinité : la sexualisation s'initie dans un hermaphrodisme psychique avec père et mère, entre conquête objectale et passivation ; parallèlement à l'identification au père une identification plus inconsciente aux bienfaits maternels génère une assise complémentaire ; la jubilation phallique proprement masculine n'est nullement contradictoire avec des mouvements féminins, parfois empruntés aux femmes, mais qui, mêlés aux auto-érotismes, sont transformés en une féminité spécifique aux hommes ; la rivalité corollaire des souhaits homosexuels ne génère pas forcément une paranoïa.

### I. 13. L'Œdipe et le sexuel maternel primaire

L'édification du moi-surmoi « réunit en lui, selon un enchaînement qui reste à élucider, des influences venant du ça aussi bien que du monde extérieur, et qui en quelque sorte est un modèle idéal pour ce que vise toute tendance du moi, à savoir la réconciliation de ses multiples allégeances » (Freud, 1924b, p. 285). La cure analytique restitue un héroïsme surmoïque modeste, partagé avec beaucoup d'autres, loin des mégalomanies comme des nihilismes. Un tel processus – du ça basculé dans le surmoi – répond à la prégnance du maternel primaire et offre une perspective toujours actuelle à une modernité fatiguée d'elle-même (illustrations cliniques en II.1).

Le petit garçon « voudrait et devenir et être comme lui, venir à sa place en tous points [...] il fait du père son idéal [...] ce

comportement n'a rien à voir avec une position passive ou féminine envers le père et envers l'homme en général, il est bien plutôt masculin par excellence » (Freud, 1921c, p. 42). Quelle est donc cette *place* ? Sur le mode d'une dénégation elle ne serait *pas* féminine mais masculine par excellence, il faut ici comprendre : *masculine parce que féminine*. L'amour féminin (il faut supposer que l'enfant s'identifie alors à la mère) pour le père lui permet de bien percevoir et d'introjecter les qualités masculines de celui-ci et donc de renforcer sa propre partie masculine, par ailleurs ne pas avoir peur de se sentir féminin envers le père représente une épreuve virilisante. La « position féminine » envers le père « se concilie très bien avec le complexe d'Œdipe qu'il aide à préparer » (*ibid.*, p. 43). Puis vient le passage souvent commenté « simultanément... peut-être antérieurement » le garçon « a commencé un véritable investissement d'objet de sa mère » de sorte que « les deux liaisons [...] subsistent un temps côte à côte sans s'influencer ni se perturber réciproquement ». Comme on peut voir la disposition bisexuelle s'ordonne maintenant selon une double vectorisation où masculin = père = pôle subjectal identificatoire et où féminin = mère = pôle objectal. Mais le père est aussi un objet (et la mère fournit bien sûr elle aussi un modèle identificatoire subjectivant) de sorte que l'identification primaire est aussi une homosexualité primaire : « Il est facile d'énoncer en une formule la différence entre une telle identification au père et un choix d'objet portant sur le père. Dans le premier cas le père est ce qu'on voudrait être, dans le second ce qu'on voudrait avoir. Ce qui fait donc la différence, c'est que la liaison s'attaque au sujet ou à l'objet du moi. C'est pourquoi la première de ces liaisons est possible préalablement à tout choix d'objet sexuel. » Le lien spécifique au « sujet du moi », à un autre sujet, comme sujet autre, selon ma lecture de ce texte, dans le prolongement de R. Cahn (2016), introduit l'enfant au sens de sa propre singularité psychique. Désirer *être* (comme) le père, la mère, ou les deux, implique l'ensemble de la situation œdipienne ainsi qu'une filiation sur plusieurs générations, ce qui est plus qu'une « identité. »

### *Le Moi et le Ça*

« Lorsque le complexe d'Œdipe tombe en ruines, l'investissement d'objet de la mère doit être abandonné [Freud parle ici du garçon, mais le propos vaut aussi pour la fille]. À sa place peuvent venir deux sortes de choses, soit une identification avec la mère, soit un renforcement de l'identification au père [l'identification

primaire posée en 1920] [...] l'issue de la situation œdipienne dans une identification au père ou à la mère paraît donc chez les deux sexes dépendre de la force relative des deux prédispositions sexuées [la première théorie de la bisexualité n'est aucunement effacée par les avancées métapsychologiques ultérieures]. C'est là une des façons qu'a la bisexualité de s'immiscer dans les destins du complexe d'Œdipe [les restes de la sexualité polymorphe infantile s'y glissent à l'unisson, occasionnant des remugles contraires au primat de la génitalité, jusqu'à ces « états autarciques dans leurs produits "substitutifs" » dont Freud parle dans ses phrases ultimes écrites en 1938b, p. 288] [...] le complexe d'Œdipe dans sa forme plus complète, lequel est double positif et négatif, dépendant de la bisexualité originelle de l'enfant, c'est-à-dire que le garçon n'a pas seulement une position ambivalente envers le père et un choix d'objet tendre pour la mère mais qu'il se comporte aussi simultanément comme une fille [bisexualité et Œdipe sont corollaires : aux deux courants libidinaux répondent deux géniteurs de sexe différent et quatre identifications, masculine et féminine du garçon et masculine et féminine de la fille, chacune avec sa spécificité] [...] C'est cette intervention de la bisexualité qui rend si difficile de percer à jour les rapports des choix d'objet et identifications primitifs et encore plus difficile de les décrire de façon saisissable [voilà le passage sans doute le plus important, l'indétermination introduite par la déconstruction freudienne des catégories sexuées manifestes n'est pas niée par la métapsychologie des identifications, au contraire elle la munit de son substrat, un réel insaisissable toujours à symboliser, et toujours se renouvelant]. Il se pourrait aussi que l'ambivalence constatée dans le rapport aux parents soit à référer complètement à la bisexualité et ne soit pas, comme je l'ai présenté auparavant, développée à partir de l'identification, par la position de rivalité [le premier des *Trois Essais* et les lettres à Fliess résistent à la théorie œdipienne ? C'est plutôt, ici, que la fonction organisatrice du complexe recouvre la folie désorganisatrice des désirs incestueux] » (Freud, 1923b, p. 276 et 277).

*Les identifications relient le régime d'une énergie librement déplaçable à l'organisation topique et dynamique de l'Œdipe.* « Lors de la disparition du complexe d'Œdipe, les quatre tendances qu'il comporte s'assembleront de telle sorte qu'il en découle une identification au père et une identification à la mère, l'identification au père maintiendra l'objet-mère du complexe positif et simultanément remplacera l'objet-père du complexe inversé ; une chose analogue vaudra pour l'identification à la mère. Dans l'empreinte plus ou moins forte des deux identifications se reflètera l'inégalité des



deux prédispositions sexuées » (*ibid.*, p. 277). *L'axiome des quatre tendances de l'Œdipe fonde un nouveau concept* : « un précipité dans le moi, lequel consiste en l'instauration de ces deux identifications susceptibles d'être accordée l'une à l'autre de quelque façon ». Ce *précipité dans le moi* fait écho à la façon dont, en voulant être comme le père, l'enfant rencontre *un sujet pour son moi* (*Subjekt das Ich*, 1920a), mouvement psychique que l'on peut penser en termes d'identification subjectivante. En 1923, il s'agit désormais d'une *identification primaire bisexuée*. Actualité de Freud : une lecture méthodique atteste chez lui l'existence d'énoncés en phase avec les mouvements de pensée contemporains. Certes ils sont enchevêtrés à l'idéologie de son époque mais même en ce cas ils gardent une valeur heuristique. Ainsi la théorie phallique correspond à une vérité localisée mais qui ne doit pas être promue en dogme. Cette tension interne à la pensée freudienne s'accorde aux inquiétudes de la psychologie collective du XXI<sup>e</sup> siècle. *L'idéal* que représente l'équilibre, ou le compromis, comme on voudra, entre féminité et masculinité, relève sans doute d'une illusion toujours renaissante, mais, surtout, *trahit la tension érotique mortifère qu'il recouvre*, et c'est le plus saisissant du propos de 1923 – si évocateur des dysphories des économies libidinales d'aujourd'hui. Dans la satisfaction le ça « se débarrasse des porteurs saturés des tensions érotiques [...] d'où l'analogie de l'état succédant à la pleine satisfaction avec le mourir » (*ibid.*, p. 287), tandis que « le travail de sublimation [du moi] a pour conséquence dans le surmoi une démixtion pulsionnelle et une libération des pulsions d'agression [...] son destin fait pendant à celui des protistes qui périssent de par les produits de décomposition qu'ils ont eux-mêmes fabriqués » (*ibid.*, p. 300). Ce propos suggère plus une pulsionnalité anarchiste qu'une bisexualité bien psychisée, *un Œdipe distordu plus qu'organisateur*. La pulsionnalité incestueuse entre en coalescence avec la pulsion de mort et génère un irréprésentable que le thème bisexuel occulte dans un type de fonctionnement que l'on pourrait qualifier d'« œdipien anti-œdipien<sup>2</sup> » : la signification d'ensemble est œdipienne, mais se voit fragilisée, et même attaquée, par des éléments sexuels infantiles intriqués à une régression mortifère. L'impact quantitatif désorganisateur des pulsions tant génitales que pré-génitales au sein de l'objectalité accentue la régrédience aux états antérieurs – trouble adolescent actif chez l'adulte.

---

2. Notion distincte de l'antœdipien (Racamier) et de l'anti-Œdipe (Deleuze).

## I. 14. L' « incommensurable », l'inceste et la mort

« De la sexualité féminine » (1931b) et « La féminité » (1933a [1932]) constituent une prise en compte décisive du sexuel maternel primaire. Freud met en regard les développements de la fille et du garçon – c'est parfois pareil, ça diverge ici et là – jusqu'à dégager une spécificité (« incommensurable ») de la relation archaïque à la mère. Il existerait entre filles et mères une relation où le père et la masculinité comptent peu, ou pas du tout. « Là où existait une liaison au père particulièrement intense, il y avait eu auparavant, selon le témoignage de l'analyse, une phase de liaison exclusive à la mère, de même intensité et de même caractère passionné » (Freud, 1931b, p. 9). C'est avec la mère que l'on apprend à aimer sur le mode objectal, mais cette « liaison exclusive » comporte en même temps une dimension narcissique-symbiotique. Elle se prolongerait jusqu'à la cinquième année, parfois toute la vie : « Pénétrer dans la période antérieure, précœdipienne, de la fille cause un effet de surprise comme, dans un autre domaine, la mise à découvert de la culture mino-mycénienne derrière la culture grecque. » L'après-coup dévoile un objet-Absence, l'éclipse d'un astre dont on ne percevrait que les bords illuminés : « Tout dans le domaine de cette première liaison à la mère m'est apparu difficile à saisir analytiquement, blanchi par les ans, pareil à une ombre, à peine susceptible d'être rendu à la vie, comme si cela avait succombé à un refoulement particulièrement inexorable. » Freud avoue avoir « abandonné tout espoir d'un parallélisme parfait entre les développements masculin et féminin ». L'idéal bisexuel de symétrie est mis à mal par la liaison homosexuelle précoce de la petite fille à la mère ? La psychanalyse contemporaine soutiendra qu'il existe une liaison psychique homosexuelle féminine parallèle du petit garçon à la mère. La métaphore, que je propose, d'une éclipse presque totale où les bords de l'astre restent dessinés autour de sa masse centrale obscure fait écho à la façon dont Freud évoque un fantôme « blanchi par les ans » « à peine susceptible d'être rendu à la vie ». Regarder sans filtre une éclipse du soleil est susceptible d'aveugler, il est recommandé de se protéger les yeux. On croyait l'objet primaire disparu, il est toujours là, vieilli : l'inconvenance du désir incestueux n'en est que plus grande. Je fais l'hypothèse suivante : *un désir incestueux irreprésentable est recouvert par les représentations bisexuelles*, parce que l'excès du fantasme d'inceste ne peut trouver comme inscription qu'une *abstraction sans contenu*. Lorsque Freud évoque l'inconnaissable de la sexuation (« ce qui fait la masculinité ou la féminité est un caractère inconnu que l'anatomie

ne peut saisir » [Freud, 1933a, p. 197]) il cherche, je crois, en direction de cette abstraction sans contenu dont la mort – abolition de la sexualité – fournit une figure, le fantôme « blanchi par les ans, pareil à une ombre, à peine susceptible d'être rendu à la vie » : l'oxymore *pulsion* de mort représente l'objet « à peine susceptible d'être rendu à la vie », mourant/ressuscitant, *à peine encore un objet* – cette évanescence appelle en réponse des représentations bisexuelles teintées de nostalgie. À cet égard l'écoute analytique, sise dans l'intervalle masculin/féminin sous la clef de voûte imaginée de leur réunion, relève, plus en profondeur, d'un au-delà du principe de plaisir, position psychique que le psychanalyste tend spontanément à refuser.

L'amour enfantin, « démesuré », est structurellement « incapable d'une pleine satisfaction » (*op. cit.*, 1931b, p. 16), « sans but », « il est condamné à déboucher sur la déception ». Il se convertit (*Wendung*) au père en une difficile ré-orientation. « Si grande est l'avidité de la libido infantine » (*ibid.*, p. 19) *qui toujours accuse l'objet de ne pas assez donner*. L'attachement à la mère, en sombrant, génère un mélange inextricable de haine et d'amour qui éclabousse tous les amours ultérieurs – ce que l'oscillation du désir entre objet féminin et objet masculin euphémise en un conflit moins dramatique. L'intensité de ce premier amour « peut à vrai dire être nommé incommensurable » (*ibid.*, p. 28) : *incommensurable* en effet, la masse de l'objet primaire éclipsé dont le sujet fantasme les contours, devenue *énigme* (le mot revient plusieurs fois dans la contribution de 1933 à propos de la féminité) – structure encadrante résultant de l'hallucination négative de la mère (Green, 1993a) sur son versant non symbolisable (la *chose*, Freud, 1895b). L'incommensurable n'a pas de mesure – on pense à « l'analyse sans fin », infinie. C'est à l'aune de l'incommensurable que se mesurent l'efficacité de la cure analytique mais aussi les réactions thérapeutiques négatives : une force entraîne, ou s'oppose, captive de l'objet primaire encrypté que l'idéal de bisexualité psychique parvient mal à contenir : « La psychanalyse nous enseigne à nous en sortir avec une libido unique qui, il est vrai, connaît des buts, donc des modes de satisfaction, actifs et passifs. C'est dans cette opposition, et avant tout l'existence de tendances libidinales à buts passifs, qu'est inclus le reste du problème » (*op. cit.*, 1931b, p. 25). *Le reste du problème*, l'« inassimilable (la chose) » (Freud, 1895b, p. 671), l'« incommensurable » (*op. cit.*, 1931), la prégnance passivante de l'objet sexuel maternel primaire, la pulsion de mort. La déception de la fille envers sa mère est référée à un « retrait du sein » en corrélation avec le concept de

« refusement oral » (Freud, 1933a, p. 206). Ceci rend compte d'un certain type de frein au processus analytique – Catherine refusa de renoncer à sa rancune, jusqu'à sa surprise à s'entendre me parler de ses conduites anorectiques en croquant bruyamment des bonbons.

Freud livre les formulations les plus nettes sur la bisexualité psychique en même temps qu'il est confronté au « roc » biologique et à une résistance biface, envie du pénis chez la femme et refus de la passivité chez l'homme : l'écart entre l'idéal bisexuel et la castration est plus clair que jamais – un troisième terme, la pulsion de mort, est appelé à la rescousse pour l'élucider : « Il est connu qu'il y a eu à toutes les époques et qu'il y a encore des êtres qui peuvent prendre comme objets sexuels des personnes du même sexe comme de l'autre sexe, sans que l'une des deux orientations porte préjudice à l'autre. Nous nommons ces gens des bisexuels, nous prenons acte de leur existence sans beaucoup nous étonner. Mais nous avons appris que tous les êtres sont en ce sens bisexuels, et répartissent leur libido, d'une manière qui soit manifeste soit latente, sur des objets des deux sexes » (Freud, 1937c, p. 259) quoique « le cas [...] le plus fréquent » soit « un état de conflit excluant toute conciliation » en particulier parce qu'« il n'y a pas de plus grand danger pour la fonction hétérosexuelle d'un homme que sa perturbation par l'homosexualité latente ». L'angoisse de castration suffit-elle à rendre compte de la contradiction entre disposition bisexuelle et crainte de l'homosexualité ? Elle « ne peut être ramenée à autre chose qu'à l'intervention d'une part d'agression libre » (*ibid.*, p. 260), à un antagonisme avec « l'autre » à l'état pur, jusqu'à « défaire tous ces alliages et dissocier les unes des autres les particules originaires des éléments » (*ibid.*, p. 261). Dans la réaction thérapeutique négative s'exprime « la pulsion de mort » (*ibid.*, p. 262) – selon mon hypothèse, une incestualité sauvage désorganisatrice, recouverte par la thématique bisexuelle organisatrice. Freud doute de l'efficacité d'interventions visant à faire céder la protestation virile et l'envie du pénis, et suggère, ouvrant aux perspectives contemporaines, de penser la cure à partir de « la possibilité que la "fixation originaires" à la mère ne soit pas surmontée » (*ibid.*, p. 231).

On peut entendre une « homosexualité masculine entre fille et père » chez une analysante ne présentant pas de virilisme, une « homosexualité féminine entre fils et mère » chez un patient bien en peine de détecter en lui-même quelque souhait homosexuel que ce soit, une hétérosexualité œdipienne psychique très marquée chez un jeune homosexuel – en ce dernier cas la défense contre un fantasme de réalisation possible des vœux incestueux,

pour évidente qu'elle soit, n'abolit pas l'énigme de l'émergence précoce de pulsions irrépressibles dirigées vers l'homme : les logiques psychiques ne correspondent pas toujours à la chair de l'expérience. Une fois le désir basculé, avec la puberté, en un certain régime, discerner une causalité psychologique procure le sens d'une histoire mais ne modifie pas pour autant l'économie libidinale, quoique puisse advenir la représentation, et même le souhait, de relations amoureuses autres. Interpréter favorise un « éventail élargi des identifications » (Costantino, 2015, p. 673), là où une expérience homosexuelle féminine a été un « remède face à la menace d'un effondrement mélancolique » (*ibid.*, p. 665). « Le transfert homosexuel féminin risque, plus facilement qu'aucun autre, d'être méconnu, parce que l'analyse peut n'y voir que la tendresse d'un très jeune enfant pour sa mère » écrit Gilbert Diatkine (Diatkine, 2015, p. 677).

La labilité de la bisexualité psychique affaiblit l'interprétation : l'analyste hésite entre se taire, interpréter les revirements entre homosexualité et bisexualité ou chercher un lieu autre d'où intervenir – à la série sexuelle correspond le sériel des interprétations. Série sexuelle : le harcèlement mutuel dans un couple sert de rempart contre ce qui est perçu comme un risque d'échange excessif entre masculinité et féminité ; une patiente évoque la rencontre de son couple hétérosexuel avec un autre couple, et la reconnaissance mutuelle de leur féminité entre les deux femmes ; un patient n'ayant connu que des hommes découvre l'hétérosexualité dans le désarroi : « C'est tout de même autre chose mais ça continue à m'exciter plus avec les hommes » ; un bisexuel heureux avec sa compagne séduit régulièrement des hommes hétérosexuels et jubile de les dominer : plaisir satisfaisant d'un côté, jouissance de la transgression ailleurs, sa seconde vie ne semble rien soustraire à la qualité de la première. Ces bisexualités relèvent d'un Œdipe où aucune solution, hétérosexuelle ou homosexuelle, ne s'impose, de sorte que l'analyste abandonne les représentations-but bisexuées.

Selon Thierry Bokanowski (Bokanowski, 1997, p. 117) la cure peut se voir entravée lorsque ce sont surtout les formes prégénitales de la bisexualité qui se développent du fait des conflits avec les objets primaires. On peut penser aux vœux de Dora envers Mme K, que Freud qualifie de gynécophiles autant qu'homosexuels (Freud, 1905b, p. 90) sur fond d'effacement d'une mère déprimée. L'homosexualité agie en marge du transfert peut empêcher l'élaboration de l'homosexualité psychique œdipienne (Denis, 1984) ; des patient(e)s redoutent que l'analyse, en les ramenant vers l'hétérosexualité, les confronte à leur immense appétit objectal œdipien

bisexuel. *La symétrie bisexuelle est l'effet imaginaire d'un triangle originare pas systématiquement structuré, où l'incestualité attaque le moi et ses représentations identificatoires : la bisexualité est à la fois une disposition originare qui participe de cette sauvagerie pulsionnelle parce qu'elle affole les orientations et ce qui la refoule par sa dimension classificatoire rassurante.* L'incestualité dont il s'agit s'exprime dans cette fascination narcissique pré-génitale dont parle Racamier (1995) mais ne s'y réduit pas : elle relève foncièrement de l'Œdipe au sens freudien, dont l'excès génère des décrochages narcissiques mortifères, les désirs œdipiens régressent en excitabilité pré-génitale. La bisexualité, parce qu'elle réunit les deux logiques des identifications œdipienne et narcissique, dit Catherine Chabert (Chabert, 2015, p. 88), comporte une tendance à se dissiper dans la confusion psychotique : son analyse amène à traiter les mouvements d'indifférenciation avec l'objet primaire. Selon Bernard Chervet (B. Chervet, 2018), la régressivité extinctive des pulsions livre à une passivation bisexuelle face à la scène primitive : un autoérotisme essentiellement psychique dissimule alors les souhaits œdipiens au dépend de la sexualité d'objet. La bisexualité psychique favorise la tendance régressive de l'Œdipe vers l'originare, mais constitue aussi un cran d'arrêt à ce mouvement parce qu'elle articule un dualisme signifiant : c'est la paradoxalité de l'Œdipe précoce infantile, que l'analyse découvre et construit après-coup.

## II. LA BISEXUALITÉ, L'INCESTE ET LA MORT EN SÉANCE

### II. I. Œdipes déformés

Trois fragments de cure pour illustrer quelques modalités d'intervention du psychanalyste confronté à l'irreprésentable des objets incestueux primaires, et argumenter l'hypothèse selon laquelle les régressions sont désorganisatrices *en fonction du coefficient de déséquilibre de la bisexualité* comme telle, pas seulement d'une déficience des identifications œdipiennes croisées dont parle Freud. L'envahissement de la génitalité par le polymorphisme pervers, facilité par la faiblesse de l'organisation œdipienne, vaut ici par lui-même, l'érotisation mettant en échec la symbolisation. L'analysant, cherchant dans la séance la fonction « encadrante » de la mère intériorisée (Green, 1993a), y expérimente des moments de crise entre désir de symbiose et sentiment d'abandon (Schaeffer,

2002). Le triangle œdipien est submergé par une menace de recouvrement de l'un des pôles de l'oscillation bisexuelle par l'autre. J'ai évoqué « L'Œdipe déformé des patients d'aujourd'hui » (Richard, 2012), j'ajoute maintenant à la lumière de ces cas cliniques : distordu, et même, tordu – on pourrait dire : un Œdipe en état limite. Les resurgissements d'un Œdipe boiteux enfoui sous les symptomatologies narcissiques éclairent une situation où la pré-génitalité amorce la série œdipienne : en se laissant utiliser comme objet au sens winnicottien l'analyste permet à l'analysant d'y progresser. L'issue surmoïque d'une bonne intériorisation des objets parentaux déssexualisés et d'un renoncement à la passion pour la mère excluant le père aussi bien qu'à l'amour pour le père rejetant la mère, compromise, reste souhaitée malgré le sentiment qu'il y a en cette matière beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Ce patient, Stéphane, homme encore jeune, revendique une bisexualité ou plutôt une poly-sexualité. D'un côté des relations « classiques » avec des femmes, de l'autre des relations « libertines » avec des femmes et des hommes. Il isole prudemment les deux espaces mais le clivage n'est pas vraiment constitué. Engagé dans l'analyse, il renonce à sa seconde vie pour conforter une vie de couple, il envisage une paternité, lui qui a eu un père catastrophique. Les rencontres furtives, homosexuelles et masochistes, correspondaient à un besoin de se sentir exister sensoriellement dans des états proches de la dépersonnalisation. Un souvenir d'adolescence en atteste. Stéphane erre, seul, exalté, la nuit, dans les rues de Paris, la perception des immeubles et des éclairages est portée au carré ; épuisé, il s'approche d'une zone d'effondrement interne, c'est alors que lui vient l'idée d'une possible rencontre homosexuelle. La préférence pour sa relation hétérosexuelle avec sa compagne ne va pas de soi. Il joue à des jeux érotiques sur internet avec des inconnus – toujours en prenant la précaution de ne pas dévoiler son visage. Mais une fois, une impulsion l'amène à se montrer entièrement. Pris d'angoisse panique, il se ressaisit lorsque je lui dis qu'il s'agissait donc d'être entièrement lui-même. Il me répond que son visage, il le savait, ne correspondait pas à l'image féminisée qu'il s'évertuait à donner de lui dans les exhibitions, il était soulagé d'avoir levé cette méprise.

Séance suivante. Ça ne va plus avec sa compagne, ils n'arrivent plus à faire l'amour, et il y a ce projet d'enfant, il se sent aussi disqualifié que son père qui déserta le foyer en laissant femme et enfants sans le sou. Il croyait avoir dépassé cette blessure ainsi que ses fantasmes homosexuels, et voilà que tout revient, à quoi sert cette analyse, malgré les avancées dans sa vie professionnelle et sa

capacité nouvelle à vivre en couple ? *Il va alors agir en parole dans le transfert, puis symboliser, en séance, ses vœux homosexuels dirigés vers le père*, de façon très crue sans jamais me mettre mal à l'aise, tant il est dépourvu de perversion psychique. Il commence par la description d'une sexualité « de surface » qu'il imagine avec un homme croisé sur son lieu de travail, continue par l'évocation de l'actuelle difficulté à pénétrer sa compagne, poursuit sur son « connard » de père, revient à l'amant imaginé : « Je serais allongé sur le dos totalement offert il pourrait me pénétrer analement, quel bonheur. » Un peu sidéré, je pense : il est là allongé sur le divan, je suis derrière lui, le transfert se métamorphose en invitation. Je choisis de dire :

« Dans votre désir, vous faites de votre père absent défaillant un homme présent et puissant.

– Je sens bien qu'il y a de cela, je voulais que *vous* me le disiez.

– Comme si c'était donc moi ce partenaire, dans nos échanges de parole.

– C'est apaisant de savoir cela. Maintenant j'imagine que je suis au dessus, je fais le mouvement, je joue le rôle de la femme.

– Ne le surjouez-vous pas pour réprimer vos pulsions phalliques agressives et protéger votre partenaire imaginé ?

– Ça expliquerait peut-être mes difficultés sexuelles avec ma compagne. Mon vieux père je le déteste moins tout d'un coup. Je le protège, comme vous dites de mon partenaire imaginé. *Vous* seriez là, tel un vieux père dans son rocking-chair.

– Rocking-chair ?

– Rock'n'roll, la chair, hériter des vieilles baskets d'un mort ce serait comme un doudou. »

Il se retourne et me regarde. Je dis :

« Je suis là vivant dans mon rocking-chair, dans mes vieilles baskets.

– Oui nous sommes tous les deux vivants. »

La fois suivante Stéphane revient apaisé, ses relations sexuelles ont repris, sa compagne, surprise, s'interroge : que s'est-il passé ?

Un agir de parole dans le transfert a noué un vœu homosexuel où Stéphane se sent femme à un mouvement dirigé vers le père *pour* l'instituer comme autre *sujet* – c'est ce qui n'aboutit pas dans le cas de Bob que je rapporte un peu plus loin. S'il fallait à Stéphane aller au-delà de l'ordinaire oscillation de la bisexualité *psychique*, l'acte a néanmoins été retenu dans l'espace contenant de la séance, en un agir second symbolique, sorte de psychodrame où, sous couvert du rôle de femme qu'il joue, il m'impose de subir passivement des propos érotiques qui me pénètrent – possession érotique d'un père *mis à mort* dont il hérite un « doudou », une tendresse parentale.



Je m'interdis l'interprétation de contre-attaque phallique « vous vous offrez à moi comme à un père aimé » et me situe de façon si ce n'est féminine du moins parentale, *en intégrant*, comme le dit Michèle Van Lysebeth-Ledent, *la fonction paternelle dans la bisexualité psychique* (Van Lysebeth-Ledent, 1999, p. 58), en une « réceptivité active » (*ibid.*, p. 61) qui réunit rêverie accueillante maternelle et interprétation pénétrante paternelle : « En position maternelle, le travail analytique fait essentiellement office de contenant et aide ainsi l'analysant à développer ses propres activités de contention. Tandis qu'en position paternelle le travail interprétatif est davantage vécu comme un contenu pénétrant et parfois même effractant, que l'analysant doit accepter de recevoir en lui pour s'en trouver fécondé. » Avec Stéphane ces deux modalités s'articulent dans ce que l'on pourrait appeler une *génitalité psychique de l'acte analytique* (ce que je lui dis de sa relation à son père), correspondant à ce que j'ai évoqué (Richard, 2015) comme « point de croisement élevé » entre les associativités du patient et de l'analyste en séance. Lysebeth-Ledent propose un *sériel* des types d'interprétation en fonction de la *série* féminin/masculin : « Du simple murmure d'accompagnement où le langage se fait musique plutôt que parole, aux interprétations proprement dites [...] en passant par la répétition en miroir des propos du patient » (*ibid.*, p. 63) – et recommande d'utiliser les *deux* positions, pour exorciser la collusion maternelle et l'agressivité paternelle, la séduction subliminale duelle ou l'abus à trop insister dans une lancée interprétative. « Ancré dans sa position paternelle, l'analyste reste plus imperturbable et garde, plus facilement, la tête froide [...] son point de vue est plus panoramique » (*ibid.*, p. 68) : je crois que c'est ce qui, parallèlement à l'évitement d'une interprétation trop directe de sa féminité, a soutenu mon impavidité lorsque Stéphane jouait bisexuellement dans le transfert, pour, finalement, s'approprier son moi-enfant bisexué aimé par ses deux parents. Les introjections de transfert se sont substituées aux aventures homosexuelles, dont il saisit la dimension de quête « en double » de ce qui avait un statut psychique incertain.

Christian David valorise un « régénérateur [...] travail de bisexualisation pour le patient » (David, 1975, p. 701) à condition que le psychanalyste soit capable de créer à l'intérieur de lui-même une « réplique » (*ibid.*, p. 702) de l'autre sexe, « second foyer de son écoute », sans doute en phase avec la bisexualité du patient, mais peut-être avec trop de plaisir. Le souhait de pratiquer l'analyse, souvent issu d'un besoin de réparer l'objet, ne vient-il pas aussi satisfaire psychiquement chez l'analyste une « pleine fonction bisexuelle »

(*Volle bisexuelle Funktion*, Freud, 1920a, p. 239) ? Il s'agit, me semble-t-il, d'*auto-érotisme* psychique plus que de bisexualité psychique : l'écoute construit une infinité de combinaisons à partir du duo masculin/féminin, et risque alors de susciter une déréalisation si elle se focalise sur la scène primitive du patient en écho de celle du psychanalyste, là où il faudrait plutôt aider l'analysant à renoncer à la facture hallucinatoire de ses objets infantiles. Les représentations bisexuelles participent-elles d'une illusion ou d'une utile créativité ? Des références à l'art cinématographique me viennent à l'esprit, pour répondre : des deux, à ne pas prendre l'image comme totalité pleine. Dans *La Vénus à la fourrure* de Polanski (2013) un fondu-enchaîné des séquences cadre des cassures inattendues, l'héroïne supposée dominatrice tombe sous l'influence de son auteur, et rompt : on ne la lui fait pas, son interlocuteur est un manipulateur, et la caméra fuit. Dans *L'Empire des sens* d'Oshima (1976) les protagonistes outrepassent la séparation originaire des sexes : lors d'un ultime coït la femme châtre l'homme pour magnifier son pénis qu'elle emmène. Faut-il considérer l'amour ou la solitude absolue de l'un(e) avec l'autre dans cette étreinte où la rage physique dénote une incestualité des âmes ? Les regards, perdus, divergent, l'union la plus intense comporte la désunion absolue, et seule la mort peut interrompre l'obsession qui en résulte, de faire hallucinatoirement coïncider les personnes réelles et les objets internes incestueux. La régrédience topique ouvre à une réouverture possible des orientations sexuelles, la moindre inflexion de l'interprétation influence dans un sens ou dans un autre, en particulier des jeunes adultes venus consulter pour liquider les restes d'un remugle pulsionnel et identificatoire adolescent.

Marie, 30 ans : « J'ai enfin l'impression de tenir quelque chose depuis votre remarque la dernière fois sur un vide intérieur. J'ai pensé à la dépression chronique de ma mère allongée dans le noir les week-ends, elle qui parle avec légèreté de sexualité. J'ai aussi pensé à mon père fatigué quand il monte un escalier, je ne supporte pas. Et j'ai rêvé de vous : je viens à ma séance, en route avec mon compagnon je vois au travers d'une vitre floutée une femme attirante qui a des gros seins refaits, je suis troublée, mon ami va vers elle, je me sens abandonnée, suis-je "bi" ?

– « Refaits » ?

– Je me laisse « refaire », avoir par ces seins qui cachent du vide, peut-être cette grossesse que j'ai en tête et qui ne vient pas. »

Dans cette séquence je ne me suis pas laissé guider par le repérage des multiples places où le transfert me localisait, il me semblait plus important de trouver dans l'interstice d'un mot un accès à

autre chose que le roman de ses expériences amoureuses dont Marie me livrait régulièrement le feuilleton. Dès le début elle pensait plus vite que moi : « Je n'en ai aucun souvenir mais ça a eu lieu, avec cet homme âgé de la famille, ma mère me l'a dit. Seule image : le bord de ma culotte de petite fille. C'est l'origine de ma précocité intellectuelle et sexuelle, je me comporte comme un garçon, je drague, je peux être violente à imposer mon désir. Étrangement j'ai la hantise du jour où cet homme va mourir, une partie de moi disparaîtra aussi, que je voudrais garder. Je sais, je parle trop vite et avec trop d'aisance de tout cela, devez-vous penser.

– Votre voix là devient plus grave, s'enroue.

– Comme celle d'un garçon qui mue ? Quand j'arrive je vous serre la main très fort, vous tenez bon, ma violence s'atténue, je suis masculine sauf au lit tout à fait une nana. Suis-je désinvolte avec le sexe ? Je fais peur aux hommes, du coup pour arriver avec eux à mes fins, je me fais plus douce.

– Votre violence s'atténue quand vous me serrez la main.

– Ici je suis en paix, comme quand on médite au cimetière près d'une tombe ; j'ai rêvé que je « pensais comme un garçon », je n'avais plus mes papiers d'identité donc « la preuve de rien », je pleure, ce chagrin est depuis si longtemps en moi, il faut que je fasse sans ces papiers, je me déshabille devant un homme séduisant, apparaît une petite fille avec de grands yeux étranges, sûrement moi lors de cette histoire traumatique, je me dis « ne mélangeons pas tout » et me rhabille, je renonce à quelque chose, peut-être au rapport privilégié avec mon père qui a tout fait pour ne jamais me décevoir, ce que je reporte probablement sur vous.

– Ces yeux « étranges » ?

– J'interprète mais il reste des énigmes, c'est le chagrin qui compte, je crois qu'il y a aussi un passage où je me sens coupable de m'en sortir en abandonnant des filles violées ; j'ai la clef, j'ouvre la porte, mes yeux étranges sont « écarquillés » sur une scène sexuelle qui suscite en moi un trouble sadique et j'aime cette excitation même si elle n'efface pas mes larmes. »

Long silence :

« À quoi pensez-vous ?

– Au personnage du film *Danish girl*, un des premiers transsexuels, je comprends son drame, il voulait être opéré pour éprouver qu'il/elle avait un vagin. »

Intervenir sur le mouvement transférentiel où elle se déshabille devant un homme séduisant aurait été inutile puisqu'elle se ravise (« “ne mélangeons pas tout” ») l'ayant interprété elle-même dans le rêve ; l'oscillation des représentations bisexuelles se serait stabilisée,

empêchant l'advenue de la série inquiétante initiée par le soulèvement de l'étrange, où s'épousent le chagrin, l'excitation et une confusion concernant la différence des sexes et des générations, en une condensation laissant en suspens l'irreprésentable d'une sauvagerie incestueuse pré-génitale. Il ne s'agissait pas d'interpréter les contenus d'un « matériel » post-traumatique, mais de mettre cet irreprésentable, dont l'affect est l'indice, au service du processus.

« C'est amusant de jouer ce que l'on n'est pas, l'ultrasexuelle, avec plaisir mais dans le sentiment vertigineux d'aller trop loin. En fait j'adore que ma mère m'offre pour mon anniversaire un gâteau avec des bougies. M'imaginez-vous capable d'être une mère, moi qui suis la proie d'accès de violence ? Vous n'attendez rien de moi, mais justement c'est un défi que de parvenir à me faire attendre par vous, si je ne venais plus par exemple, mais je serai triste en ce cas, et voilà, j'ai besoin de ma mère au téléphone qui déverse sans fin ses confidences de femme oubliant qu'elle est ma mère c'est insupportable, je la soutiens connaissant ses tendances suicidaires.

– Vous avez besoin de lui parler elle a besoin de vous parler et vous aimeriez que je participe à ce système.

– J'ai pu vérifier que je n'y parvenais pas. »

J'interviens avec une prudence à la mesure de sa précipitation à se livrer à l'auto-analyse de ses positions psychiques bisexuelles et incestueuses, prêtant le flanc à mes éventuelles projections pour vérifier qu'elles ne viennent pas et, alors, faire un pas de plus. Il fallait que je sois là, en prenant plaisir à l'écouter, mais pas trop, dès lors que mes interventions s'adressent à son intelligence post-traumatique. Marie témoigne de l'énigme d'un vide intérieur, d'un regard étrange, d'une amnésie portant sur une sexualité incestueuse pré-génitale dont réchappe le souvenir fragmentaire du bord de sa culotte de petite fille – gravité d'un événement opaque qui imprègne le développement ultérieur et mobilise les capacités auto-érotiques à suturer les plaies d'une féminité émergente en construisant un *système dysbarmonique d'identifications bisexuées où le féminin et le masculin entrent en collision selon les lignes déformantes des clivages post-traumatiques* – le trauma ayant morcelé l'unité bisexuée du moi dès lors qu'intrusion et pénétration n'y sont pas distinguables. Marie se tient du côté féminin avec des affleurements hystériques bien subjectivés, corrélativement à un sentiment de vide et à une sympathie pour le transsexuel qui veut avoir un vagin (*Danish girl*).

Il fallut commencer par une période de face à face parce que le visage est le lieu, par ses si subtiles variations, du jeu bisexuel, et, plus profondément, le miroir insu des remugles incestuels inconscients. Le visage n'est-il pas par excellence ce dont on se

demande d'emblée s'il est celui d'un homme ou d'une femme avant de savoir de qui il s'agit ?

L'autoprésentation consciente de Marie, sa *théorie traumatique bisexuelle d'elle-même* – que l'on retrouve dans le cas de Catherine – correspondait à un *affolement de la bisexualité induit par le trauma infantile autant qu'il le voile*, et lui permettrait de se décoller de l'identification à l'agresseur. Celle-ci commençait à laisser place à une parole associative, moins excitée par une abstraction sans contenu – ce qui s'était passé, ou pas, dans la scène sexuelle supposée de l'enfance, jusqu'à quel point. Une autre scène sort de l'amnésie infantile : elle cherchait, en se plaçant sous l'angle adéquat entre deux miroirs, à voir ce qu'on ne perçoit habituellement pas de soi-même.

Un travail analytique en face à face avait permis à Bob de s'approprier l'histoire d'une vie intérieure infantile grâce à laquelle il s'était construit malgré la psychose de sa mère, qui l'avait élevé seul, à la suite du divorce des parents. À partir de ses nombreux souvenirs, de ses rêves – qui témoignaient d'un fonctionnement plutôt névrotique – en liaison avec les éléments de sa vie actuelle homosexuelle et créative – il est un artiste reconnu – j'avais pu lui proposer des constructions, qu'il recevait positivement, sur la façon qu'il avait eu de sauver son sentiment d'exister face aux tentatives maternelles de lui imposer une symbiose (manifeste dans des projections et des interversions pronominales de genre), en s'octroyant une personnalité singulière dotée de systèmes défensifs complexes. Mais il restait fermé aux interprétations portant sur l'absence du père : il entendait, mais refusait. Il se voulait ailleurs que dans la masculinité ou la féminité, se proclamait *queer*, se travestissant parfois en miroir ironique de la symbiose qu'avait échoué à lui imposer sa mère. Mais l'homosexualité primaire féminine avec la mère ne recouvrait-elle pas son besoin homosexuel masculin d'un père ? Il semblait en relation bisexuelle avec lui-même dans son espace psychique intérieur mais aussi dans ses mises en scène, à la fois drôles et mélancoliques. Bob s'en prend à son père et proclame que dorénavant il refusera d'être identifié comme homme. Il me révèle un épisode antérieur de vie où il s'était secrètement prostitué avec un sentiment d'être ailleurs, décalé, libre de jouer, distancié, ceci ou cela, créant « un double de lui-même à l'intérieur de lui-même mais différent » dit-il. Nostalgique de cette modalité sexuelle et subjective il voudrait, en proie à une érotisation polymorphe débordante, la basculer dans une extériorité scandaleuse, en contradiction, du moins me semble-t-il, avec son parti pris de l'intériorité, que je ne confondais pas avec la

perversion psychique qui s'y mêlait. Chez Stéphane l'interprétation de l'homosexualité dirigée vers le père était efficace, Bob n'en voulait rien savoir. Il me remercie, avec un grand sourire, de lui avoir permis de connaître qui il était et d'où il venait, pas comme un père de substitution, précise-t-il, mais comme un interlocuteur qu'il reviendra peut-être, plus tard, consulter. Cette interruption est un acting qui me tient phobiquement à distance, mais une porte restait entrouverte.

Winnicott dans « Clivage des éléments masculins et féminins chez l'homme et chez la femme » (Winnicott, 1966) parle de la « bisexualité des analyses » (*ibid.*, p. 301) plutôt que de celle des patients, d'« éléments » masculins et féminins, de sa sensibilité à « l'élément non masculin » (il n'écrit pas : féminin) de l'un de ses analysants ; peut-être avais-je avec Bob négligé quelque chose de cet ordre. On connaît la suite : « Je lui dit "Je suis en train d'écouter une fille. Je sais parfaitement que vous êtes un homme, mais c'est une fille que j'écoute, et c'est à une fille que je parle. Je dis à cette fille : "vous parlez de l'envie du pénis". » Winnicott utilise « fille » préférentiellement à « femme » tout en déclarant « Je sais parfaitement que vous être un homme », il contourne une possible jouissance « schrébérienne » à être castré, en parlant la langue du genre. Si le patient va mieux est-ce parce que lui est épargné la confrontation à la *Kastrationlust* dont parle Freud, ou est-ce parce qu'il est heureux, comme il l'affirme, que l'« élément féminin » soit reconnu ? Une folie identitaire peut cacher une folie plus pulsionnelle : Winnicott intervient dans un sens qui renforce le refoulement de celle-ci : un environnement fou a falsifié le sentiment d'identité sexuée. La bisexualité psychique est admise par l'alliance de bon sens des deux hommes, le patient est bien sûr un homme. Winnicott a tout de même l'audace de parler à partir de ce qu'il suppose être la folie de la mère du patient qui le désirait fille : « S'il y a quelqu'un de fou, c'est moi » (*ibid.*, p. 303). Quelle phrase de ce type aurais-je pu adresser à Bob dans la première partie du traitement où j'interprétais en détail les traces mnésiques de son enfance ? Quelque chose comme « *Mais la fille à laquelle je m'adressais, elle, ne veut pas que l'homme soit libéré* » (*ibid.*, p. 304) ? Peut-être. Mais Bob, comme je l'ai dit, avait conçu un système autrement plus compliqué que fille/homme.

Et si la question psychosexuelle, omniprésente chez Stéphane, Marie et Bob, empêchait de concevoir qu'au-delà d'être plutôt masculin(e) ou féminin(e), ils, elles, sont avant tout « fils de » ou « fille de » ? Un « fils de » un tel ou une telle, « petit-fils de », peut vivre une sexualité psychique et/ou agie hétérosexuelle,

homosexuelle, bisexuelle, nulle, autre, il reste ce fils et ce petit-fils dans la généalogie. On se souvient des débats autour de la parentalité homosexuelle : ne risquait-elle pas d'affaiblir l'adossement à des lignées clairement établies ? Bob se désinscrit d'une parentalité père absent/mère folle pour exister dans un auto-engendrement psychique : sa revendication portait plus, au fond, sur la filiation que sur l'identité de genre, celle-ci exprimant celle-là. La prévalence manifeste de la bisexualité empêche de suffisamment tenir compte de l'historicité généalogique, sise en surplomb des psychés individuelles. Stéphane et Marie se considèrent comme « fils de » et « fille de ». Bob souffre à cet égard d'un coefficient d'incertitude, malgré son savoir sur son sexe anatomique, tant la mère manipula grammaticalement et syntaxiquement la nomination dans un contexte où un travail de bisexualisation psychique interne – qui pouvait faire penser à une « névrotisation » – suppléait à l'absence paternelle. En analyse, on est régulièrement *surpris* par l'ouverture d'une clairière, puis d'un panorama, où le paysage converge vers un *horizon* au-delà des expériences vécues actuelles, promesse d'un futur enraciné dans un passé « incommensurable » (Freud, *op. cit.*, 1931) comme dit Freud de l'objet maternel primaire, « blanchi par les ans, pareil à une ombre, à peine susceptible d'être rendu à la vie ». Une fois cet horizon en vue, *un soulagement se fait jour* : la dépendance sexuelle et objectale diminue, l'objet c'est désormais le monde entier, qui recèle, méconnue, interdite par l'ordre respecté de la filiation, la sauvagerie incestuelle, à bon droit irréprésentée. Seule issue selon Freud : un « précipité dans le moi » (Freud, 1923b, p. 277) transforme l'introjection des objets parentaux incestueux déssexualisés en surmoi qui contient, dans tous les sens du mot, la dualité masculin/féminin (Freud, 1924c, p. 294) au-delà de l'archaïque, où le moi ne sait pas ce qui est de lui ou de l'objet. Beaucoup d'appelés, peu d'élus, ou, plutôt, nombre d'*approximations* : Stéphane et Marie cheminent en cette direction, tandis que Bob, par un pas de côté, emprunte une autre route, l'imgo maternelle ayant empêché la triangulation œdipienne, quoique la dénégation « je vous remercie mais pas comme un père de substitution » laisse imaginer un destin alternatif.

## II. 2. Catherine

### II. 2. a. Vue d'ensemble

Green distingue les bisexualités œdipiennes et pré-œdipiennes : « Cette différenciation, rien mieux que le contre-transfert ne la

montre » (Green, 1975, p. 66), « l'analyste se sent lui-même pris dans une relation où les rapports en miroir ne sont pas ici internalisés par le patient mais se situent en fonction d'une surface réfléchissante placée en dehors de lui. L'analyste éprouve alors la confusion que masque la sexualisation » (*ibid.*, p. 67). J'ai souvent eu l'impression d'être pour Catherine une surface réfléchissante plus qu'un objet de transfert. Cette patiente évoque une vie amoureuse peu satisfaisante, met en cause une promiscuité incestueuse avec ses parents, elle invite à penser une dissociation entre pré-génitalité et génitalité, et le chemin qui mène de l'une à l'autre. Je discernais une composante narcissique plus primaire : son eczéma, ses conduites anorectiques, ses mouvements dépressifs et ses cauchemars, dénonçaient la prévalence érotique comme une « rouerie de l'autoconservation » (Denis, 2018, le plaisir à la tétée chez l'enfant servant à garantir sa survie) – et c'est bien de survie qu'il s'agissait, tant au début du traitement le plaisir de vivre et l'estime de soi faisaient défaut. Très tôt Catherine s'était sentie mal aimée par une mère qui pourvoyait mal à ses besoins en particulier alimentaires, d'où une anorexie de l'adolescence ; très tôt, aussi, elle avait conçu que cette mère, au fond, était une enfant perdue face à ses tâches d'adulte. *L'Hilflosigkeit* était des deux côtés, obligeant l'analyste à tenir compte d'une attente de bonne réponse après-coup à l'enfant *et* de réparation de la mère, tout en étant attentif à une subjectivation douloureuse : « Pourrait-on comprendre un des aspects du féminin comme le *potentiel élaboratif du lieu de rencontre entre le noyau dépressif de la mère et la réponse d'aliénation de l'enfant* ? » (Godfrind, 2001, p. 61). À la fin d'une longue analyse Catherine fit preuve de tendresse envers sa mère, elle avait transformé les angoisses dépressives ravageantes en la tristesse souriante si particulière d'une intériorité difficilement conquise. La détresse infantile d'avoir été mal nourrie, soumise à des soins médicaux brutaux, se mélangeait à l'excitation d'avoir subi outre mesure la proximité de la nudité de sa mère. Un transfert de base positif s'était d'emblée établi, qui m'a fait m'interroger sur ce qu'il recouvrait de crainte dans le prolongement de la capture par le sexuel maternel primaire, déplacée sur un homme en position de sollicitude parentale, tiercéisante par rapport à la dualité primitive – ce qui suscitait chez moi une perte des repères contre-transférentiels habituellement sollicités par un transfert paternel ou maternel. Une sorte d'accoutumance régressive à un lien incestueux sans désir facilitait en séance un dépôt projectif de ses états corporels et mentaux les plus malades. J'ai constaté quelque chose du même ordre avec des analysantes dépitées par



une première analyse avec des analystes femmes qui s'étaient refusées à se laisser ainsi utiliser. Elles trouvaient dans mon accueil qui se voulait être celui d'une masculinité généreuse, la possibilité d'accomplir un vœu dirigé vers l'imgo maternelle archaïque. La factualité du corps d'homme de l'analyste interdisait la collusion à l'identique des auto-érotismes psychiques prégénitaux fille/mère. Leurré par un transfert apparemment dirigé vers le « bon » père ou le frère aidant, je pouvais incarner l'objet homosexuel primaire maternel. Un patient homme avec une analyste femme invente avec bonheur une interlocution où l'amour prohibe l'inceste, dans ce même registre, plus clair encore.

Pendant longtemps, la quête de sa féminité et le questionnement de la masculinité de ses amants, la tentation de l'homosexualité féminine ou d'un repli narcissique indépendant, occultèrent la transaction primitive entre sa corporéité propre et les incorporats du sexuel maternel primaire (« incommensurable » dit Freud) dont j'écopais. Pour s'en libérer, elle les installait en moi, quitte à afficher un déficit de féminité là où la mère affichait une hyperféminité, puis construisit une féminité seconde différente. Le transfert idéalisant déssexualisait un peu à peu avec la mère (les souvenirs de la nudité de celle-ci dans la salle de bains, les contacts, l'eczéma réactionnel, le jeu avec une « robe léopard » moulante commune). Mais l'emprise aliénante ne venait-elle pas alors se fixer dans une adhésivité au cadre, une addiction aux interprétations, une analyse interminable ?

Je commencerai par rendre compte des phases ultimes de la cure, où fut analysé ce collage tenace, à partir d'un *dégoût à me sentir pris dans une confusion entre les sensations régressives* qu'évoquait la patiente, ce qu'elles traduisaient de la prégnance d'un objet incestueux maternel internalisé, *et mes propres éprouvés* – cette capacité réflexive était susceptible d'empêcher que les projections de Catherine se solidifient en identifications projectives. Après quoi un lien fondé sur la tendresse se substitua à un usage pervers du sexuel. Avec Ferenczi on pourrait dire que le dévouement maternel de l'analyste restituait un amour primaire qui avait fait défaut. Mais un homme n'a-t-il pas la force ici nécessaire ? L'objet de l'utilisation de l'objet au sens winnicottien a-t-il un sexe ? Pour déjouer les identifications projectives, je me tenais en retrait (comme le suggère D. Hirsch, 2018) ; je compris ensuite qu'il fallait persévérer dans le travail interprétatif, parce que l'incestuel narcissique masquait l'incestueux œdipien d'une *hystérie bisexuelle massive*, ce dont témoignait une nuance de mon contre-transfert : je trouvais que ses accusations visaient de façon disproportionnée un

père, certes tyrannique, et minoraient la responsabilité d'une mère auteure principale des traumatismes. Je n'en disais rien, pensant que ma condition masculine faussait mon jugement, grâce à quoi j'ai perçu le désir incestueux, inconscient, pour le père. Lorsqu'elle alléguait le machisme de celui-ci ou de tel ou tel amant, j'entendais le fantasme de soumission à une femme – qui affleurerait ici et là dans un rêve ou une rêverie diurne – mais je minorais le fantasme hétérosexuel. « Être du côté de l'un ou de l'autre » évite « de les voir [...] ensemble lorsque [...] la solitude [...] bascule dans la détresse » (Chabert, 2015, p. 91). Décidément, il faut se défier dans l'écoute de l'alternative féminin ou masculin tout autant que d'un enfermement symbiotique.

## *II. 2. b. La dernière partie de la cure*

« Je suis au bord du plaisir avec mon amant mais je fuis vers un surcroît d'activité dans la relation sexuelle, une image dégradée de la femme s'impose à mon esprit, puis des images de sexes de femmes, puis le souvenir de celui de ma mère jadis dans la salle de bains. Peut-être enfant ai-je joui lors des contacts, et maintenant suis-je condamnée à évacuer toute représentation érotique personnelle. Pouvez-vous comprendre ce besoin de me concentrer sur des abstractions, de me resserrer sur du vide comme jadis dans l'anorexie, pour trouver le point où se déclenche le plaisir ? Je repense à la séance récente où j'ai parlé des vomissements accompagnés de diarrhées. » Ce jour-là j'avais été surpris par mes propres éprouvés régressifs, ce qui est compréhensible, ainsi que par une culpabilité, elle moins compréhensible : il me fallut admettre que je m'identifiais au plaisir coupable d'une mère qui ne sait pas dire non à une connivence prégénitale avec son enfant, se laisse entraîner et entraîne dans des jouissances partielles sises à la frontière des fonctions vitales et de l'émergence du sexuel. Le dégoût était l'équivalent d'un *non* que la mère de Catherine n'avait pas signifié. Je pensais aussi que depuis le commencement, il y avait eu à chaque séance un « moment » où je me « ressaisissais », presque physiquement, en un sursaut révolté contre une érotisation narcissique entremêlée à des symptômes somatiques. Catherine m'amenait là où ses parents n'avaient pas su se tenir. La culpabilité inconsciente des patients – représentée par l'interdit de relations amoureuses entre les protagonistes de la cure – se déplace du côté de l'analyste parce qu'il est le garant du cadre.

L'absence alléguée de représentations érotiques, ou, plutôt, la contrainte drastique à les réprimer avant même qu'elles apparaissent, la concentration sur des abstractions, contre-investissent

chez Catherine des hantises incestueuses qui, paradoxalement, s'expriment crûment dans certains rêves, où elles côtoient des images effrayantes de corps morts. La représentation de l'absence de représentation constituait l'ultime protection contre une coalescence entre le plaisir sexuel dans la relation et l'accomplissement des vœux œdipiens infantiles, tandis que l'obsession de corps morts, démembrés et pourrissants, dressait un barrage complémentaire, associé à un fragment de son histoire : un frère mort né juste avant sa naissance, frère sans visage et sans corps, virtuelle version masculine d'elle-même : bébé entre les mains de sa mère, elle n'avait pu lui présenter le sexe de ce garçon disparu. Chez Catherine, *la bisexualité, l'inceste et la mort* s'épousent en des noces tenues au secret dans le pli d'une subjectivité en quête de sublimation.

Cauchemar : un homme sauvage, de ses bras coupés ne restent que des moignons pourrissants, vit dans les arbres.

« Mais comment fait-il pour survivre ainsi ?

– Peut-être vous arrive-t-il de vous demander comment *vous* parvenez à survivre.

– Je suis dans le rêve à côté de ce type très sale, ce sale type comme mon père avec ses magazines pornos, mais on dirait aussi un zombie, ce frère mort-né dont il n'existe aucune représentation, puis une scène où je monte sur un cheval de bois dans un manège pour enfants, je tourne, je tourne, jusqu'au vertige et la nausée. La veille j'avais vomi en même temps que j'avais la diarrhée, je me vidais des deux côtés jusqu'à un épuisement calmant, comme lorsque j'avais eu une "douleur exquise" disait le médecin à la suite d'une chute ».

C'est alors qu'avait commencé à m'envahir le dégoût dont j'ai parlé plus haut, induit par une perturbation hystéro-phobique entre fonctions vitales et sexualisation – là où la fonction maternelle (et parentale) n'aide pas, ne nomme pas, ne départage pas le nécessaire et l'illicite. Il me fallait contenir un magma imaginé d'humeurs, de nourriture, d'excréments, jusqu'à concevoir dans mes associations d'écoute des fluides placentaires. Je reste silencieux, paralysé par ce qui d'elle monte en moi. Sans doute était-ce l'attitude appropriée à la liquidation de la confusion mère/nourrisson dans un marais intestinal ni masculin ni féminin. Mon silence a une autre cause : je connaissais la fragilité du préconscient et du pare-excitation chez Catherine, et l'intérêt d'intervenir sur un détail, un mot saillant, plus que par des interprétations. Autre rêve : elle est nue dans un placard dont la porte s'ouvre, « on » peut la voir, une foule, des hommes des femmes on ne sait pas, son trouble la dérange. Je pouvais revenir sur l'épisode d'enfance où sa

mère l'avait surprise en train de se masturber et tout interrompu : l'éclairer à nouveau raviverait la meurtrissure. Je dis :

« Sortir du placard.

– Ah, oui, sortir du placard après avoir été “mise au placard”. J'ai pu vous parler de mes vomissements et diarrhées, voilà ce qui était au placard, comme les souvenirs de l'époque où, hospitalisée, je subissais des intromissions dans le sexe à la suite d'une infection, ma mère venait de temps en temps, je me souviens quand elle repartait.

– La porte du placard s'ouvre, votre mère est là, vous vous sentez possédée.

– Je me sens votre égale quand vous dites des choses comme ça, et vous suspecte moins d'être influencé par un point de vue sexiste, moi qui ai tout fait pour chasser mon père hors de moi. Il est dans le rêve : adolescente ma mère me poussait en sous-vêtements devant lui. »

Interprétant à partir de l'*absence* de la mère, je m'interdis le *lieu* où les parents outragent leur fille, et où le rêve, à moi adressé, voudrait me situer. La séance s'oriente vers un souvenir de vacances sans ses parents chez une grand-mère, elle était heureuse seule dans une vaste chambre, lisait, pensait, s'imaginait devenir un jour écrivaine. L'auto-érotisme n'était pas infesté par l'intrusion d'autrui.

L'analyse devient une façon de vivre : terminer signifierait admettre que l'on ne peut pas tout réhabiliter. Une métaphore montre la voie : elle a rêvé d'un coffre-fort où serait enfermée son enfance sacrifiée, mais aussi un trésor de fantasmes et de récits. « Il faudrait parvenir à l'ouvrir par l'analyse, mais quel est le chiffre, où est la clef ? À un moment donné j'ai tout rangé, ça m'arrangeait, il n'est pas sûr que je veuille y aller voir. Me prétendre sans représentations est plus commode, de même qu'écrire et publier mes nouvelles et mes articles ». Perplexité : j'entends une grande richesse psychique, mais elle souffre réellement du déficit dont elle se plaint, qui correspond à un manque des objets internes imaginaires et symboliques de l'auto-érotisme. Je me décide à lui dire :

« Oui, qui détient la clef du coffre ?

– Bien sûr, je me souviens de cette séance où vous m'aviez dit “votre mère a la clef de vos orgasmes”. »

L'associativité accomplit le parcours régrédient qui va de la proximité psychique avec le plaisir de l'amant jusqu'au phallus maternel, idéalisé à la mesure de l'amour maternel manquant.

Cercle vicieux : le préjudice subi légitime le ressentiment et l'immobilisme, la justesse reconnue et subjectivée des interprétations ne suffit pas au changement. Une *baine* va devoir être

entendue avant de céder, *la tendresse homosexuelle envers la mère* prenant alors le dessus corollairement à *l'engagement dans une vie de couple hétérosexuel*. La haine dont il s'agit, ravageante, est celle de Catherine, incommensurable à la possible haine de contre-transfert, tout au plus exaspération à se sentir insuffisamment aidant.

L'envie du pénis cachait un amour homosexuel pour le phallus imaginé de la mère, tout en signifiant une passion œdipienne pour ce père dont elle avait rêvé, au début de l'analyse, qu'elle lui laissait sur le pénis des traces de morsure. Une *sexualité pré-génitale symbiotique avec la mère et génitale avec le père* effrayait Catherine, et compliquait ses relations amoureuses – ainsi ses tentatives d'en réunir les courants dans des jeux où elle féminisait ses amants, jusqu'à la rencontre avec son compagnon, perçu comme un double masculin, solution plus simple.

J'avais renoncé depuis longtemps à quelque représentation que ce soit d'un but pour ce traitement, hormis le souci d'un mieux-être authentique pour elle, en écho de la découverte, séance après séance, d'un lieu psychique intime blessé, l'enfant, mais aussi le féminin, en elle. Cette disponibilité répond à une remise en cause indéfinie, la patiente ne s'arrêtant à aucune des positions conquises : l'hypothèse d'une psychose compensée fut contredite par les manifestations d'une créativité psychique bisexuée, puis celle d'un état limite – Catherine craignait que l'analyse l'intruse – et d'une grande hystérie – tant la question sexuelle et l'expressivité somatique sont importantes – furent relativisées. Elle se « névrotisait » tout en revenant par intermittence aux fonctionnements anciens (ruptures amoureuses violentes, cauchemars, somatisations et épisodes dépressifs). Ce qui était constant, c'était l'exigence subjective d'« être une femme », malgré, parfois *avec*, ce qui selon elle l'en empêchait : le conflit avec l'homme, la tentation homosexuelle, une revendication narcissique exacerbée, l'indifférence à tout projet de maternité. Je me trouvais chaque fois dans la disposition d'esprit d'accompagner la perspective nouvelle – une homosexualité acceptée, un narcissisme culturellement créatif – pour l'abandonner, décalé par rapport à ce qu'elle cherchait déjà de nouveau.

Ce jour-là j'interromps la séance au bout de trente minutes au lieu des quarante-cinq habituelles et ne m'en rend compte que plus tard : je n'avais pas, je crois, supporté son récit de séduction dominatrice de son compagnon pour lui faire sentir qu'il devrait la trouver plus précieuse, où elle avait employé l'expression « triomphe de mon narcissisme ». À un certain moment j'avais souligné un lapsus, « une » au lieu de « un ».

« Hier soir je regardais au théâtre la place vide à côté de moi, on dit “la place du mort” non ? Mon ami n’était pas venu.

– Tout à l’heure votre lapsus *une* : qui à cette place, une femme, un homme ?

– Les deux, ou, mieux, personne, une place double pour moi. »

Je tente :

« “La place du mort”, qui voulez-vous voir mort ? », je récolte l’invariable dénégation.

– Mes parents, rassurez-vous, j’ai trop besoin de vous, “gardien de mon âme”. »

Tout pouvait être analysé sauf l’alliance thérapeutique positive. Lui faisant remarquer à la séance suivante qu’un quart d’heure lui avait été soustrait, elle rapporte un rêve montrant que mon intervention a tout de même fait mouche « C’est la première fois que j’imagine un tel scénario, j’étais une adulte pédophile, l’enfant c’est peut-être mon compagnon si juvénile et androgyne. » Les vœux meurtriers envers l’imago bisexuée parentale et sa fixité écrasante (Denis, 2015) sont représentables à condition que son analyste – l’enfant dont elle abuse en rêve – soit le gardien de son âme. J’avais interrompu trop tôt, refusant d’être complice d’une sexualisation recouvrant des tendances dissociatives (Green, 1975, cité plus haut) : je voulais bien écouter sa bisexualité de plus en plus psychique, mais supportais mal les précipités narcissiques où celle-ci avortait. « Il va falloir endurer une fois de plus qu’elle fasse briller un double fictionnel au détriment de son conflit bisexuel douloureux » me disais-je. Il le fallait pourtant car cette répétition m’attribuait la « place du mort », ce qui réduisait sa hantise extrême, comme dans la phase centrale du fantasme de l’enfant battu selon Freud, d’être la proie du père, de la mère, et de l’analyste.

Avant le rêve où elle est *une* pédophile, un autre rêve où elle regarde *un* pédophile entreprendre un enfant. Elle associe sur la jalousie de son père lorsque sa mère se conduisait de façon agressive. Un ou une séducteur/séductrice, qui est le/la plus à incriminer et à aimer ? Destinataire de sa parole, je suis situé à toutes les places du fantasme *et* à aucune. Les avancées de la bisexualisation psychique œdipienne pourraient faire oublier un fond infantile ravagé. « Hospitalisée, je finissais par penser que ma mère ne reviendrait pas, pourtant elle venait toujours. Allez voir le film *Inside*, vous comprendrez ce que je ressens : en Amérique du Sud, une fille enferme son père, un ancien nazi, regarde derrière une glace sans tain sa détresse dans un capharnaüm de vieilles conserves, il sait qu’il va mourir seul, elle venge les morts mais alors elle aussi est prisonnière. » Dans une crypte, l’objet tortionnaire

torturé, survit « inside » le moi de Catherine : le frère mort-né, le père œdipien, la mère séductrice, et, surtout, son moi le plus intime, prisonnier d'une hallucination dissociative, que son discours bisexuel contre-investit : « Capharnaüm » est le mot qu'elle emploie pour évoquer le désordre chronique de son appartement. La bisexualité psychique déployait ses volutes baroques, ce fond devenait plus accessible : en enveloppant sa psyché d'une couche psychique supplémentaire, la bisexualisation générait *l'auto-érotisme manquant*. La patiente, regarde « inside » des objets détruits, et les revitalise en leur octroyant une figurabilité. Ce que je lui interprète en des mots imagés évocateurs de fonctionnements corporels (comme le recommande Piera Aulagnier, 1980) – dont je ne me souviens plus, tant ici la chose attaque la représentation (un nazi dans son chaos interne !) comme lorsque je suis saisi par un dégoût. Pour rendre sensible cette zone hors temps de la psyché de Catherine, j'ai pris le parti d'en parler d'emblée, laissant en perspective arrière anamnétique le commencement de la cure – n'est-ce pas ainsi que nous procédons chaque fois que nous recevons un patient ? Elle adhère à ma construction et amène, à ma grande surprise après tant d'années d'analyse, des souvenirs d'enfance inédits. Ce retour à un fonctionnement névrotique conforte l'hypothèse d'une incorporation d'un « crime » incestueux mortifère : la patiente subit, en miroir, le même sort que celui de l'imago parentale bisexuée fichée en elle de façon immuable, suscitant des bouffées régulières de haine impuissante.

« Ma mère revenait *toujours* mais il y avait *toujours* un moment où je n'en étais pas sûre, vous avez raison, je devrais m'éloigner plus encore des sensations si incisives de mon enfance.

– Incisives ?

– Ah, oui ! Ce rêve où le pénis de mon père porte *mes* traces de morsure, c'est moi qui suis incisive pas ma mère, et lui « mordu », amoureux. J'ai rêvé d'un patriarche qui m'a élue dans le clan comme son amante préférée, en forêt la nuit je n'ai plus peur, il faut faire rituellement un tour complet, un cercle tout rond, un O, je suis à plat ventre soumise sans sensation d'infériorité. »

Elle associe sur un souvenir d'enfance où on lui avait percé les oreilles pour qu'elle puisse porter des boucles, puis sur son vieux vélo de marque Lejeune sur lequel elle s'assied et qu'elle libère de son cadenas avec sa « petite clef ». Le coffre-fort, la crypte s'ouvrent, une sexualité féminine passive est enfin admise, étayée sur un « vieux jeune » : en fin de séance elle s'assied sur le divan de côté, cherche l'argent dans son sac, ce qui prend toujours un peu de temps, me tend les billets d'un geste démonstratif sans me

regarder : « Tenez. » Elle revient, le visage triste, je pense aux effondrements anciens. Elle formule « je roucoule », inquiet j'ai mal (ou bien) entendu, et croyant reprendre son propos je dis « coule ? » à quoi elle réagit « coule, croule : roucoule ! Tout va mieux avec mon ami, il me dit que je suis une mangeuse d'hommes, "incisive" disait-on. Je me souviens, mon père jouait le soir lorsque j'étais couchée à s'approcher de mes pieds avec un coupe-ongles, je craignais d'avoir mal, rusais et me plaignais du coup il arrêta gentiment, nous rions ensemble. Dans la douche, il me mettait un gant sur les yeux pour que le savon ne me pique pas. Ce sont de bons souvenirs, dire qu'il a fallu tout ce temps pour les retrouver... ». Moi, de mon côté, je ne peux m'empêcher de penser que Freud avait donc raison, les filles deviennent femmes en acceptant leur castration et en surmontant leur peur de la masculinité, fantasmée comme agressive, de leur père. En réminiscence d'une séance du début de l'analyse où il était question d'un dieu cruel, je dis « votre père n'est plus un dieu cruel ? ». Elle surenchérit par une réminiscence complémentaire (elle avait un jour repris l'histoire du génie dans sa bouteille des *Mille et une Nuits*) : « Mon père est un dieu cruel mais c'est un génie. » Le complexe paternel étant suffisamment élaboré, la symbiose primitive va pouvoir être traitée.

Au moment où je ressens en moi *son* dégoût pour les matières qui collent le bébé à la mère (placenta, fèces, aliments), elle s'engage, parallèlement à une vie de couple hétérosexuel stabilisée, dans une relation de paroles et de contacts corporels soignants avec sa mère malade, lui donnant ce que celle-ci ne lui avait pas donné. Cet été-là, elle avait trouvé la formule d'un partage : la journée elle s'occupait de sa mère et satisfaisait son besoin de fusion affective avec elle, tandis qu'en soirée elle se promenait avec son compagnon au bord de la mer puis faisait l'amour avec lui. L'aspect psychique de sa bisexualité, que cette analyse m'avait jusque-là amené à relativiser prend le dessus. Catherine se lance dans une enquête sur les femmes qui exercent des métiers d'homme, elle s'entretient avec des « chauffeuses » de bus, se reprend, le sens latent est si manifeste. L'attire leur mélange d'autorité « masculine » et de féminité sans détour. Dès le premier regard échangé ce sont des « séductrices » qui se reconnaissent mutuellement. La satisfaction homo-érotique qui s'ensuit apparaît comme une plus-value, dès lors que l'homosexualité y gagne à rester non agie. « J'ai construit une féminité que non seulement mes amants mais moi aussi tenons pour véritable. Je percevais l'homme en vous toutes ces années où je vous cantonnais dans le personnage d'un protecteur neutre. » Une terminaison de l'analyse devient envisageable.



### II. 2. c. *Du symptôme bisexuel à la créativité*

Une quinzaine d'années plus tôt Catherine était venue demander une cure analytique alors qu'elle souhaitait se débarrasser d'un eczéma handicapant rebelle à tous les traitements ainsi que pour surmonter des difficultés relationnelles intenses. Elle rapporte que lorsqu'elle était enfant, ses parents se promenaient souvent nus à la maison et se vantaient de leurs conquêtes sexuelles respectives. Un jour, alors qu'elle était déjà pubère, sa mère lui demanda de se présenter en sous-vêtements devant son père, elle en conserve le sentiment contrasté d'une désérotisation ayant lieu au moment même du trouble. Il y avait pire : une hospitalisation pour une infection urinaire avec des soins vécus comme des actes sadiques, le souvenir du sexe de sa mère dans la salle de bains, des frôlements et des contacts. La massivité des faits n'abolit pas le fantasme : elle lisait en cachette les magazines pornos de son père, inventant des rituels masturbatoires compliqués, et les catalogues de *La Redoute* de sa mère, surtout les pages sur les sous-vêtements de femmes, « *les deux m'excitaient autant l'un que l'autre* ». Ne parvenant pas à contenir la tension qui l'habite, elle sort danser en solitaire la nuit, ce qui apaise l'eczéma qu'elle impute à sa mère qui, selon le récit familial, souffrait d'une infection vaginale en cause dans le drame d'un frère mort-né juste avant sa naissance – *mais aussi à son père* aux mains baladeuses et aux propos ambigus. L'eczéma, « relation d'objet allergique » selon Pierre Marty (1958) dans le prolongement de Maurice Bouvet sur la distance à l'objet comme distance du moi à lui-même, constitue une formation défensive mise en échec par l'intensité pulsionnelle, jouissance du prurit et douleur.

Dès le premier entretien elle m'institue en allié indéfectible en dépit de ce que j'essayais de lui montrer de la crainte sous-jacente à l'occasion de nombreuses séances manquées. L'échec répétitif de ses relations avec les hommes active sa dépressivité primaire et l'oriente vers une liaison homosexuelle sur fond de sa relation infantile avec la mère (comme le cas d'homosexualité féminine transitoire en cours d'analyse dont parle Christian Delourmel, 2004). L'immobilité sexe contre sexe avec son amie fomentait des « vibrations » génératrices d'un plaisir qu'elle ne trouvait pas avec l'homme, mais la perspective d'explorer plus avant l'épouvantait, liée au souvenir du sexe de la mère dans la salle de bains. *Paradoxe* : persécutée lorsque son amie achète la même robe de tissu léopard que la sienne – que la mère lui empruntait – elle rompt, alors qu'elle parle du corps à corps avec elle comme permettant de se sentir enfin unifiée et apaisée, contredisant l'idéal platonicien d'un

genre féminin originaire dont il suffirait de rapprocher les parties séparées : la prise de conscience de la spécularité produit une délimitation. Catherine variait selon une ample série d'un genre indéfinissable (la déssexualisation dans la somatisation et l'excitation indifférenciée en processus primaires) à tous les genres sexués : femme qui aime l'homme, femme qui aime la femme, femme identifiée à un homme qui aime l'homme, femme identifiée à la partie féminine de l'homme ; l'identification à l'homme qui aime la femme, présente, est mal acceptée.

Elle fait le récit d'un rêve où elle rend visite à un génie prisonnier dans une bouteille, comme celui des *Mille et une Nuits*, il revit grâce à elle et reprend espoir mais elle a trop besoin de lui et peur de le perdre, survient un sentiment dépressif. Elle montre alors du doigt les moulures du plafond de la pièce où je la reçois et ajoute que ce « génie » est incrusté dans les frises et les moulures, qu'il habite les lieux. Je lui dis que ce rêve représente l'idée qu'elle se fait de notre relation, nous aurions mutuellement trop besoin l'un de l'autre, et en m'enfermant dans cette bouteille qu'elle ouvre et ferme à son gré, elle contrôle cet excès tout en se prémunissant contre mon absence. Elle réfléchit longuement, puis parle de sa peur d'être abandonnée, il n'y a qu'avec sa grand-mère paternelle qu'elle y échappe. Dans les séances suivantes, on peut entendre l'onde de choc, la lame de fond de l'apparition de la figure de ce « génie » magiquement incrusté dans les murs de mon bureau. Un génie serait bien sûr capable de la guérir de son eczéma et d'exaucer ses vœux les plus chers, mais c'est alors qu'un « dieu cruel » se substitue à lui : son père est un tyran, misogyne quoique aimant, qui veut la voir célibataire, n'admirant que lui !

Le mot « pourri » qu'elle emploie à propos de la peau eczéma-teuse, le ton écœuré et comme hypnotisé avec lequel il est proféré, la rupture dans le rythme de la parole qui le suit, mettent sur la voie : le pourri c'est son frère mort-né en elle mais pas vraiment intériorisé. Cette interprétation éveille son intérêt, elle rêve « un personnage qui pourrait être mon frère maintient physiquement avec fermeté, l'immobilisant complètement, un autre homme qui me fait penser à mon père, qui me désire et ne peut rien tenter ». Je me contente d'un « vous souhaitez que je sois ce frère qui vous sauvegarde », l'interprétation non énoncée « vous craignez et désirez que je sois ce père désirant » fera souterrainement son œuvre, tant il est vrai que *l'interprétation latente* est aussi efficace que celle qui est donnée. Ce minimalisme était sollicité par la forme du rêve qui prouve qu'elle a intégré que je représentais les deux parties clivées, le frère aidant et le père terrifiant, et choisi

de refouler, au sens littéral, celui-ci. Le désir du rêve consiste aussi à renforcer les refoulements salvateurs. « Si votre écoute devient distraite et lointaine, je tombe dans un gouffre – une tombe dans un gouffre – mon frère mort-né ? En tout cas il y a des zones mortes en train de se revitaliser. » Catherine cherchait à chaque séance un point de croisement avec ma pensée. Une fois ce point atteint, son discours était moins tendu. Il m'arriva à l'inverse d'avoir l'impression d'avoir « mal entendu », d'avoir pris un mot pour un autre, d'avoir raté le début d'une séquence de sorte que je ne savais plus si elle parlait de son père ou d'un amant, puis je reconnaissais que j'avais bien entendu, oui elle parlait de son père. De même, telle pensée difflue que je pouvais avoir anticipait un propos qu'elle allait tenir un peu après. Elle utilisait mes défaillances pour en faire une surface d'inscription de ses traces mnésiques. C'est comme incidemment que je me rends compte que son eczéma et sa dépression ont disparu, sans qu'elle en parle directement, comme s'il était avisé de n'y pas prêter, du moins en apparence, trop de considération – tandis que le questionnement bisexuel s'accroît et trouve une solution imprévue.

À la rupture avec son amie répond une jubilation à accumuler des aventures hétérosexuelles, défiant, dit-elle, la norme, qu'elle attribue à la psychanalyse, de vie de couple. J'en viens à penser que la réalité historique infantile de la proximité physique avec sa mère empêche une solution homosexuelle qui pourrait lui être bénéfique : c'est justement ce qu'elle refuse connaissant mieux que moi l'angoisse corrélative. Les représentations de l'analyste sur les buts d'une analyse sont toujours inappropriées.

Elle essaye un système assez compliqué où le genre semble supplanter le sexe. Fréquentant les clubs de musique techno à la mode et des lieux plus spécifiquement gays, elle observe avec envie les garçons qui imitent les filles, dansant d'une façon qu'elle trouve plus féminine que ce dont serait capable, selon elle, quelque femme que ce soit, alors qu'ils ont aussi le bénéfice d'être des garçons. Cette condensation du symptôme bisexuel croit pouvoir *concilier* en une *consonance* harmonieuse, pour reprendre les mots de Platon, la persistante envie du masculin, une identification hyperféminine qui ne passe pas par la mère mais par un artefact – une « féminité » de garçon renvoyant en miroir à la femme mieux qu'elle – et une identification viriliste à l'homme qui aime l'homme et exclue le féminin. Elle va devoir se mettre en quête d'autre chose, après une intervention où je lui rappelle ce qu'elle avait confié lors des premiers entretiens : adolescente elle s'imaginait avoir des relations sexuelles avec des femmes avec une agressivité qu'elle

supposait celle des garçons. Son jeu avec des genres pluriels et complexes camouflait un phallicisme pubertaire – identification à son « dieu cruel » – qu'elle acceptait mal : cette dissonance adolescente la ramenait aux souvenirs d'enfance où la féminité de sa mère lui semblait inégalable tandis qu'elle-même se voyait taxée par son entourage de « garçon manqué ». « Garçon » soulevait une excitation mais « manqué » révélait une essence négative qui aurait été depuis toujours la sienne.

Masculinité choquante, féminité hors de sa portée, variabilité des genres frustrante : reste la voie sublimatoire, qui étayera une sexualisation véritable.

Elle voit près de chez moi dans la vitrine d'un magasin une couverture, qu'elle acquiert aussitôt, dont le tissu lui semble de la qualité « indéfinissable par les seuls mots », qu'elle cherchait depuis longtemps. Une sensation à la fois douce et électrisante dont elle s'enrobe chez elle, synthétisait les impressions gratifiées par l'ours en peluche de son enfance et ses vêtements d'adulte. Libérée de la compulsion à arracher sa peau ressentie comme celle d'une autre, enveloppée confortablement dans ce qui unifie la sexuelle robe léopard avec un objet transitionnel apaisant, elle s'allonge sur son canapé et écrit pendant des heures des nouvelles, histoires d'amour mais aussi histoires drôles, avec humour sur les hommes, les femmes, et le féminisme. Elle en lit des extraits en séance, les poste sur internet, parvient à les faire publier, ses relations sociales s'étendent et elle acquiert une position aux antipodes de sa solitude désespérée antérieure. Craignant sans doute que j'en prenne ombrage, elle argumente que « le narcissisme » c'est très bien et que l'on peut s'épanouir pleinement comme femme sans enfants et avec plusieurs amants plutôt qu'en vie de couple, après un « mmm » de ma part qu'elle crut désapprobateur. Elle n'avait peut-être pas tout à fait tort : le narcissisme que les psychanalystes rencontrent le plus souvent comme un obstacle, ne peut-il, à condition qu'il mette la bisexualité psychique au service de la création (Duparc, 2008), contribuer à défaire l'assujettissement à des imagos devenus anachroniques ?

### II. 3. L'adolescent foudroyé

Au cours de la psychothérapie psychanalytique d'Alexandre, 16 ans, survient un trouble subjectal où l'angoisse de castration, indistincte d'une angoisse de néantisation, a pu être analysée comme une réplique d'une relation infantile sexuelle *et* symbiotique avec la mère, qui n'était jusqu'alors perceptible qu'indirectement dans

une sensation de vide, des dérobades face aux relations amoureuses et un recours au cannabis.

*Je ne vais pas coucher avec ma mère*, s'exclame-t-il, plus sur le mode d'un refus d'une situation duelle infantilisante que sur celui d'une horreur face à un souhait réel. « Je me vois dans vingt ans le type resté vivre avec sa grosse mère. » Il balbutie, rougit, baisse les yeux, je l'interroge du regard.

« Ma mère n'est pas grosse, pourquoi ai-je dit cela ? »

– Grosse quoi ? »

Silence. Gêne à avoir trahi un mouvement pulsionnel transgressif, une sexualité salace, universellement inadmissible, que les mœurs soient libres ou pas.

*T'as éjac mec*, lui glisse à l'oreille une fille séduisante assise sur ses genoux dans le métro, qui éclate de rire et prend ses copines présentes comme témoin de l'excitation non maîtrisée, puérile, du garçon. Il plonge, *foudroyé*, dans une honte profonde, regarde son pantalon pour vérifier si c'est vrai, un doute subsiste, il pense qu'il n'a pas éjaculé. Un peu plus tard en classe il cache son corps sous de gros pulls, il « sue comme un porc », panique, il faudra le retirer du lycée. Il vérifie son pantalon en permanence. La nuit il est convaincu qu'on le voit au travers des rideaux tirés, le jour dans la rue que tout le monde l'observe – sa mère, très inquiète, s'imagine qu'il est en train de devenir schizophrène.

Le point de départ, l'événement avec la fille dans le métro, n'a en fait été reconstruit qu'après-coup. Me défiant de la théorie sur sa schizophrénie, je m'attache à reconstituer patiemment, détail après détail, *un fil sexuel qui affleurerait dans les mots* d'Alexandre.

« Je transpire comme un gros porc, j'ai toujours l'impression d'être mouillé.

– Vous « mouillez ».

– Quoi, comme une fille ?

– À quoi cela vous fait-il penser ?

[Il rapporte ce qui s'est passé dans le métro, que j'ignorais jusqu'alors.]

– Cette fille dans le métro ?

– On dit d'elle au lycée qu'elle aurait été violée par son père, elle allume tous les garçons.

– Vous vous êtes senti violé dans votre intimité quand elle s'est moquée de vous avec ses copines [j'interviens sur son identification à une fille imaginée violée par son père, c'est-à-dire sur une bisexualité hystérisée, mais le trouble est plus archaïque].

– Ça me fait penser à ma mère qui me faisait « les gros yeux » lorsque j'étais petit, elle approchait son visage du mien, j'avais

l'impression d'être complètement envahi par elle, de disparaître, de mourir (il imite la mimique de sa mère et tend son visage vers le mien).

– Quand cette fille a dit « t'as éjac mec » vous vous êtes retrouvé comme un petit devant sa maman plus forte que lui, de la même façon cette fille vous réduit à un statut d'enfant alors que vous ressentiez un désir d'homme [j'interprète, mais en l'adoucissant, la déroute de son moi et le collapsus topique mortifère moi/ça qui s'ensuit].

– Je me suis toujours dit que je n'avais pas éjaculé, elle l'a dit pour me ridiculiser et moi je suis entré là-dedans, j'ai halluciné une éjaculation qui n'a pas eu lieu [opération mentale subtile où l'hallucination équivaut, dans le discours, à une représentation d'absence de représentation !] ».

Alexandre va mieux, ne délire plus. L'interprétation juste de la réalité historique contrecarre la prolifération imaginaire délirante parce qu'elle restitue une vérité plus simple, l'angoisse de castration et l'appréhension à avancer dans l'initiation amoureuse adolescente. On a toujours intérêt à intervenir à partir du terrain solide de la bisexualité psychique corrélative de l'angoisse de castration, même si on a affaire, comme c'est le cas ici, à la sauvagerie de la problématique incestueuse archaïque : l'excitation pour la « grosse mère » entraîne une résurgence de la relation spéculaire infantile. L'image du visage de la mère s'imprime sur celui de son rejeton. Il rejoue mimétiquement cela avec moi, manifestant une volonté d'être acteur autonome. L'approche du visage de sa mère vers le sien résume les incestes oral, narcissique et génital : Je = Elle, parce qu'Elle veut mon Je.

### III. LA BISEXUALITÉ PSYCHIQUE DANS LA CULTURE<sup>3</sup>

La culture inclut le thème de la bisexualité psychique comme un archétype atemporel, une essence psycho-philosophique. On pourrait en déduire que la psychanalyse ne devrait pas lui accorder trop de crédit. Mon point de vue sera plutôt le suivant : les productions de la culture utilisent des pans entiers de la psychanalyse puis passent sous silence cette importation, ce qui prouve

3. Je livre ici l'introduction d'une partie supprimée, pour que le lecteur puisse s'en faire une idée.

son succès mais aussi une banalisation. Ce destin résulte de ce que j'ai appelé « le surmoi pervers » (Richard, 2017) de la culture contemporaine. Que faire, comment répondre ? Est-il possible de persévérer dans notre spécificité tout en ouvrant un espace pour la psychanalyse dans la cité ?

Le plus probant est de prendre le problème là où il est le plus sensible – la littérature – alors qu'il appelle des polémiques trop idéologiques quand il s'agit de l'évolution des sexualités et des parentalités ou des débats médiatiques et politiques. Les grandes œuvres reflètent mieux la force d'un refoulement identique dans des époques très différentes – qui porte sur les vœux incestueux et l'ambivalence bisexuelle : c'est toujours le conflit entre des mouvements pulsionnels antagonistes, qui doit être effacé ou euphémisé.

Qu'il y ait un univers lesbien chez Proust recouvert par l'univers homosexuel masculin, devient aujourd'hui perceptible, mais pas forcément comme on s'y attendrait. Le propos de Sartre sur Genet et sur Flaubert hypostasie la bisexualité en une dialectique philosophique masculin/féminin tenue pour évidente, ce qui aveugle en pleine lumière. Aragon complexifie la donne en inventant un miroir aux reflets multiples, ironise sur le spéculaire et sur la bisexualité et suggère des addendas heuristiques à la pensée psychanalytique. Catherine Millet, plus contemporaine, propose dans sa trilogie presque parfaite, la résolution, par la cure analytique et la fermeté de son style, du grand écart entre un narcissisme polyérotique agi et la résolution du complexe d'Œdipe, sans inhibition et sans perversion, c'est l'éthique de la vérité subjective qui est à la manœuvre. L'élaboration culturelle de la sexualité, même quand elle est capable de réfléchir à sa propre action, produit des distorsions que seule la psychanalyse peut éclairer.

#### IV. POSTFACE

Une analysante : « Je trouve mon sexe évasif, j'ai du mal à y déterminer avec certitude le lieu de la montée vers le plaisir. » Et une autre : « Je me sens lisse, pleine d'un vide qui est aussi un silence proéminent. » Explorer la bisexualité psychique ne mène-t-il pas à l'énigme du féminin tant chez l'homme que chez la femme ? Comment maintenir une heureuse dissonance entre la tendance à la consonance et la puissance de la polyphonie ? En ces temps de théories approximatives et hâtives, il n'était pas inutile de prendre le temps de se laisser imprégner par la double

obéissance masculine et féminine de l'humain, en ne cédant ni au chantage répressif du nouveau refoulement moderne, ni aux bévues de la nostalgie.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Abensour L., L'ombre du maternel, *Revue française de psychanalyse*, t. LXXV, n°5, 2011.
- Abraham N., Torok M., L'Enfant majuscule et l'unité duelle, *L'Écorce et le Noyau*, Paris, Aubier-Flammarion, 1978.
- André J., *Aux origines féminines de la sexualité*, Paris, Puf, 1995.
- Assoun P.-L., *Masculin et Féminin*, Paris, Anthropos, 2005.
- Aulagnier P., Du langage pictural au langage de l'interprète, *Topique*, n° 26, 1980.
- Bergeret J. et coll., *L'Érotisme narcissique : Homosexualité et homo-érotisme*, Paris, Dunod, 1999.
- Bokanowski T., La bisexualité au travail dans la cure (à propos du « féminin » chez l'homme), in A. Fine, D. Le Beuf, A. Le Guen (Dir.), *Bisexualité*, Paris, Puf, « Monographies de la Revue française de psychanalyse », 1997.
- Botella C., Botella S., *La Figurabilité psychique*, Paris/Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 2001.
- Brusset B., *Psychanalyse du lien*, Paris, Puf, 2005.
- Butler J., *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 1990.
- Butler J., *Humain inhumain*, Paris, Éditions Amsterdam, 2005.
- Butler J., *Les Corps qui tombent*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009.
- Cahn R., *Le Sujet dans la psychanalyse aujourd'hui*, Paris, Puf, 2016.
- Castel P.-H., La Métamorphose impensable après-coup, *Penser/rêver*, n° 27, Éditions de l'Olivier, 2015.
- Chabert C., *La Jeune Fille et le Psychanalyste*, Paris, Dunod, 2015.
- Chervet B., L'homosexualité de l'autre sexe, ombilic du transfert, *Revue française de psychanalyse*, t. LXXIX, n° 3, 2015.
- Chervet B., Autoérotisme, bisexualité et éprouvés sensoriels, *Revue française de psychanalyse*, t. LXXXII, n° 3, 2018.
- Chodorow N.J., Les homosexualités comme formation de compromis : la complexité théorique et clinique d'une description et d'une compréhension des homosexualités, *Revue française de psychanalyse*, t. LXVII, n° 1, 2003.
- Costantino C., L'homosexualité féminine : un féminin en berne ou un féminin érigé faute de mieux ?, *Revue française de psychanalyse*, t. LXXIX, n° 3, 2015.



- David C., La bisexualité psychique. Eléments d'une réévaluation, *Revue française de psychanalyse*, t. XXXIX, n° 5-6, 1975.
- Delourmel C., A Transitory Homosexual Passion in the Course of an Analytic Treatment, *International Journal of Psycho-Analysis*, 85, n° 6, 2004.
- Denis P., Homosexualité agie et homosexualité psychique, *Cahiers du Centre Évelyne et Jean Kestemberg*, 1984.
- Denis P., *De l'exaltation*, Paris, Puf, 2013a.
- Denis P., Narcissisme polyérotique, *Le Carnet Psy*, n° 174, 2013b.
- Denis P., Argument, *Revue française de psychanalyse*, t. LXXXII, n° 3, 2018.
- Diatkine G., Homosexualité féminine et homosexualité primaire, *Revue française de psychanalyse*, t. LXXIX, n° 3, 2015.
- Duparc F., H. D & Freud : créativité artistique et psychanalytique, *Bulletin du Groupe lyonnais de psychanalyse*, n°63, 2008.
- Freud S. (1895 a), *Lettres à W. Fliess 1887-1904*, Édition complète, Paris, Puf, 1981.
- Freud S. (1895 b), Projet d'une psychologie, in *Lettres à W. Fliess 1887-1904*, Édition complète, Paris, Puf, 1981.
- Freud S. (1900 a), *L'Interprétation des rêves*, Paris, Puf, 1967.
- Freud S. (1905 a) *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987.
- Freud S. (1905 b) Dora, fragment d'une analyse d'hystérie, *Cinq Psychanalyses*, Paris, Puf, 1970.
- Freud S. (1908 a) Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans, *OCF.P*, IX, Paris, Puf, 1998.
- Freud S. (1908 b) Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité, *Névrose, Psychose et Perversion*, Paris, Puf, 1973.
- Freud S. (1910 c), *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, trad. fr. J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet, A. Rauzy, Paris, Gallimard, 1987 ; *OCF.P*, X, 1993 ; *GW*, VIII.
- Freud S. (1911 c) Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (Dementia paranoides) décrit sous forme autobiographique, *O.C.P X*, Paris, PuF, 1993.
- Freud S. (1912 f), Discussion sur l'onanisme, *Résultats, Idées, Problèmes*, I, trad. fr. J. Altounian, Paris, Puf, 1984 ; *OCF.P*, XI, 1998 ; *GW*, VIII.
- Freud S. (1914 c), « Pour introduire le narcissisme », *La Vie sexuelle*, trad. fr. J. Laplanche, Paris, Puf, 1969 ; *OCF.P*, XII, 2005 ; *GW*, X.
- Freud S. (1914 e), Présentation de la « grande performance » dans le rêve, trad. fr. A. Rauzy, *OCF.P*, XII, 2005 ; *GW*, Nachtragsband, 1987.

- Freud S. (1915 *c*), Pulsions et destin des pulsions, *Métapsychologie*, trad. fr. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1968 ; *OCF.P*, XIII, 1988 ; *GW*, X.
- Freud S. (1915 *f*), Communication d'un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie psychanalytique, *Névrose, psychose et perversion*, trad. fr. D. Guérineau, Paris, Puf, 1978 ; *OCF.P*, XIII, 1988 ; *GW*, X.
- Freud S. (1916-1917 *a* [1915-1917]), Conférences d'introduction à la psychanalyse, trad. fr. F. Cambon, Paris, Gallimard, 1999 ; *OCF.P*, XIV, 2000 ; *GW*, XI.
- Freud S. (1918 *b* [1914]), À partir de l'histoire d'une névrose infantile, *Cinq psychanalyses*, trad. fr. M. Bonaparte et R. M. Loewenstein, Paris, Puf, 1990 ; *OCF.P*, XIII, 1988 ; *GW*, XII.
- Freud S. (1919 *e*), « Un enfant est battu » : contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles, *Névrose, Psychose et Perversion*, trad. fr. D. Guérineau, Paris, Puf, 1973 ; *OCF.P*, XV, 1996 ; *GW*, XII.
- Freud S. (1920 *a*), De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine, *Névrose, Psychose et Perversion*, trad. fr. D. Guérineau, Paris, Puf, 1973 ; *OCF.P*, XV, 1996 ; *GW*, XII.
- Freud S. (1921 *c*), Psychologie collective et analyse du Moi, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1972 ; *OCF.P*, XVI, 1991 ; *GW*, XIII.
- Freud S. (1923 *b*), Le Moi et le Ça, *Essai de psychanalyse*, trad. fr. J. Laplanche, Paris, Payot, 1981 ; *OCF.P*, XVI, 1991 ; *GW*, XIII.
- Freud S. (1924 *b* [1923]), Névrose et psychose, *Névrose, Psychose et Perversion*, trad. fr. D. Guérineau, Paris, Puf, 1973 ; *OCF.P*, XVII, 1992 ; *GW*, XIII.
- Freud S. (1924 *c*), Le problème économique du masochisme, *Névrose, Psychose et Perversion*, trad. fr. D. Guérineau, Paris, Puf, 1973 ; *OCF.P*, XVI, 1991 ; *GW*, XIII.
- Freud S. (1927 *e*), Le fétichisme, *La Vie sexuelle*, trad. fr. D. Berger, Paris, Puf, 1969 ; *OCF.P*, XVIII, 1994 ; *GW*, XIV.
- Freud S. (1931 *b*), Sur la sexualité féminine, *La Vie sexuelle*, trad. fr. D. Berger, J. Laplanche, Paris, Puf, 1969 ; *OCF.P*, XIX, 1995 ; *GW*, XIV.
- Freud S. (1933 *a* [1932]), La féminité, « XXXIII<sup>e</sup> conférence », *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, trad. fr. M. R. Zeitlin, Paris, Gallimard, 1984 ; *OCF.P*, XIX, 1995 ; *GW*, XV.
- Freud S. (1937 *c*), L'analyse avec fin et l'analyse sans fin, *Résultats, Idées, Problèmes*, II, trad. fr. J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet et A. Rauzy, Paris, Puf, 1985 ; *GW*, XVI.

- Freud S. (1938 *b*) Résultats, idées, problèmes, *Résultats, Idées, Problèmes*, Paris, Puf, 1985.
- Gensel G., *Neuf Lettres sur la dissonance sexuelle*, Paris, Gallimard, 2017.
- Godfrind J., *Comment la féminité vient aux femmes*, Paris, Puf, 2001.
- Grannoff W., *La Pensée et le Féminin*, Paris, Éditions de Minuit, 1976.
- Green A., Le genre neutre, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 7, 1973.
- Green A., La sexualisation et son économie, *Propédeutique (la métapsychologie revisitée)*, Champ Vallon, « L'Or d'Atalante », 1995 [1975].
- Green A., *Le Travail du négatif*, Paris, Éditions de Minuit, 1993a.
- Green A., L'analité primaire, *Le Travail du négatif*, Paris, Éditions de Minuit, 1993b.
- Green A., *La Causalité psychique entre nature et culture*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1995.
- Hirsch D. (2018) La promesse de l'aube ou les pactes scellés de la bisexualité dans la cure analytique, in R. Perelberg et coll., *La Bisexualité en séance*, Londres, New Library of Psychoanalysis.
- Horney K., *La Psychologie de la femme*, Paris, Payot, 1969 [1922].
- Jones E., Le développement précoce de la sexualité féminine, *Théorie et Pratique de la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969 [1927].
- Kahn L., Quelle genre de nature ?, in J. André, *Quel genre de sexe ?*, Paris, Puf, 2017.
- Kestemberg E., « Astrid » ou homosexualité, identité, adolescence, *L'Adolescence à vif*, Paris, Puf, 1999 [1984].
- Kristeva J., La reliance, ou de l'érotisme maternel, *Revue française de psychanalyse*, t. LXXV, n° 5, 2011.
- Lacan J., Les complexes familiaux dans la formation de l'individu, *Autres écrits*, Éditions du Seuil, Paris, 2001 [1938].
- Lacan J., Variantes de la cure-type, *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966 [1955].
- Lacan J., la logique du fantasme, *Autres Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 2001 [1966-1967].
- Lacan J., L'Étourdit, *Autres écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 2001 [1973].
- Lacan J., Séminaire du 21 Janvier 1975, *R.S.I., Le Séminaire XXII*, 1975.
- Laplanche J., Le genre, le sexe, le sexual, *Sur la théorie de la séduction, Livres cahiers pour la psychanalyse*, Paris, In Press, 2003.
- Laufer E. et Laufer M., *Adolescence et Rupture du développement*, Paris, Puf, 1989.

- Lebovici S., L'expérience du psychanalyste chez l'enfant et chez l'adulte, *Revue française de psychanalyse*, t. XLIV, n°5-6, 1980.
- Levy J.-M., Argument, *Rapport Cplf 2019*, 2018.
- Marty P., La relation d'objet allergique, *Revue française de psychanalyse*, t. XXII, n° 1, 1958.
- Oshima N., *L'Empire des sens*, film, 1976.
- Ovide, *Les Métamorphoses*, Paris, Garnier, 1966.
- Parat H., *Sein de femme, Sein de mère*, Paris, Puf, 2006.
- Penot B., *La Passion du sujet freudien*, Toulouse, Érès, 2001.
- Platon, *Le Banquet, Œuvres complètes tome 1*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1950.
- Polanski R., *La Vénus à la fourrure*, film, 2013.
- Racamier P.-C., *L'Inceste et l'Incestuel*, Paris, Dunod, 2010 [1995].
- Richard F., *L'Actuel Malaise dans la culture*, Paris, Éditions de l'Olivier, « penser/rêver », 2011a.
- Richard F., *La Rencontre psychanalytique*, Paris, Dunod, 2011b.
- Richard F., L'Œdipe déformé des patients d'aujourd'hui, *Revue française de psychanalyse*, t. XXXIV, n° 5, 2012.
- Richard F., La pensée du psychanalyste dans la cure : le travail avec les états limites, in E. Emmanuelli, F. Nayrou (dir.), *La Pensée. Approche psychanalytique*, Paris, Puf, « Monographies et débats de psychanalyse », 2015.
- Richard F., Le Surmoi perverti, *Revue française de psychanalyse*, t. LXXXI, n° 2, 2017.
- Rivière J., La féminité en tant que mascarade, in *Féminité Mascarade*, Études réunies par M.-C. Hamon, Paris, Éditions du Seuil, 1994 [1929].
- Robert F., Introduction à S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess 1887-1904*, Paris, Puf, 1996.
- Roussillon R., *Le Jeu et l'Entre je(u)*, Paris, Puf, 2008.
- Rubin G., Butler J., *Marché aux sexes*, Paris, EPEL, 2001.
- Schaeffer J., Bisexualité et différence des sexes dans la cure, *Topique*, n° 78, 2002.
- Sollers Ph., « Femmes... » Le Secret, entretien avec Ruth Menahem, *Revue française de psychanalyse*, t. LVIII, n° 1, 1994.
- Van Lysebeth-Ledent M., Les positions masculine et féminine du contre-transfert, *Revue belge de psychanalyse*, n° 34, 1999.
- Winnicott D.W., Clivage des éléments masculins et féminins chez l'homme et chez la femme, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 1973, n° 7, 1966.

# Ombres et lumières de la bisexualité

JEAN-MICHEL LÉVY



# Sommaire

PREAMBULE .....	113
I. LA BISEXUALITE A L'EPREUVE DE L'INDIFFERENCE DES SEXES .....	116
1.1. <i>Nobody is perfect !</i> .....	116
1.2. Genre et bisexualité .....	117
1.3. <i>No body, it's perfect</i> .....	121
II. PSYCHANALYSE ET BISEXUALITE .....	125
2.1. Les origines .....	125
2.2. La castration, différence des sexes ou différence de sexe ? .....	128
2.3. Anatomie de la castration .....	130
2.4. Fantasmatisation de la bisexualité .....	134
2.5. Matthieu ou le désir de castration .....	135
2.6. La castration, un désir de femme ? .....	139
2.7. Bisexualité « oubliée » et fin d'analyse .....	141
III. LES IDENTIFICATIONS ET LE CONFLIT .....	145
3.1. Le conflit identificatoire : Léon, comme une fille....	146
3.2. Symbolisations de la bisexualité : la scène primitive	149
3.3. Orlanda, comme un garçon .....	152
IV. LE PSYCHANALYSTE A L'EPREUVE DE LA BISEXUALITE .....	155
4.1. Roc et bisexualité .....	155
4.2. L'esquive .....	158

112

V. LE PSYCHANALYSTE ET L'HOMOSEXUALITE.....	161
5.1. Homosexualités dans la cure.....	161
5.2. L'homosexualité et les psychanalystes.....	166
POSTAMBULE.....	169
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	170



## Ombres et lumières de la bisexualité

JEAN-MICHEL LÉVY

### PRÉAMBULE

Depuis quelques années déjà, un mouvement sociétal a œuvré pour une considération nouvelle de la bisexualité, en obtenant, dans certains pays, la mise sur un pied d'égalité, socialement, légalement, de l'hétérosexualité et de l'homosexualité. Ce courant favorise également la possibilité de vivre sa bisexualité dans un passage souple de l'une à l'autre de ses tendances, dans une alternance dont Freud s'étonnait que ce soit une chose si ardue pour les hommes. Dans notre société, cette reconnaissance, avec la dénonciation d'une stigmatisation et d'une répression injustes de l'homosexualité, relègue-t-elle pour autant la complexité de la bisexualité freudienne au rang d'une problématique obsolète ? Les critiques portées à la psychanalyse par certaines théories du genre reprochent à celle-ci d'être, en définitive, toujours au service d'une normativité de l'hétérosexualité. Il nous faut entendre ce risque de la normativité – qui est une vraie question pour la psychanalyse – comme le risque que convoque toute théorie surtout quand elle se veut trop unitaire, mais que l'on peut considérer comme un véritable paradoxe pour une « science » qui s'occupe de l'inconscient (quoi de moins normatif que celui-ci) et de l'inévitable conflictualité psychique.

Selon les théories du genre l'identité sexuelle serait trop déterminée et dominée par les stéréotypes sociaux du genre qu'il s'agit alors de déconstruire pour ouvrir ainsi à un libre arbitre, afin que chacun puisse *choisir* son identité sexuelle. Alors, entre le choix

conscient et le fait de nature, « né comme cela », que reste-t-il de la bisexualité psychique ?

Le 15 mars 1898<sup>1</sup>, Freud écrivait à Fliess que bien loin de la sous-estimer, il attendait de la bisexualité *toutes les autres lumières*. Il ne semble pas que cet espoir se soit jamais réalisé puisqu'il déplorait trente ans plus tard que « la doctrine de la bisexualité demeure encore dans une grande *obscurité*, et [que] nous ne pouvons en psychanalyse que ressentir comme une grave perturbation le fait qu'elle n'ait pas encore trouvé de connexion avec la doctrine des pulsions<sup>2</sup> ». Une difficulté théorique, métapsychologique, mais aussi pratique comme le montre le questionnement ultérieur de Freud sur la fin de l'analyse et sa possible butée sur le « roc » de la castration, c'est-à-dire sur le souhait inextinguible de pénis chez la femme et sur la protestation masculine chez l'homme, une butée qui sera finalement référée au roc biologique de la sexuation. Mais quand Freud use de cette interprétation ultime pour rendre compte de l'impasse, il en vient alors à laisser de côté, en esquivant ce qu'il avait lui-même mis en lumière, la bisexualité psychique.

Qu'est-ce qui fait que celle-ci en soit alors venue ici à se dérober, à retourner dans l'ombre ? Une bisexualité pourtant dégagée de celle de Fliess mais qui semble pourtant y faire parfois retour. Une bisexualité qui tout au long de l'œuvre de Freud apparaît comme une chose étrange (étrangère ?) qui ne s'intègre jamais *parfaitement* dans le corpus théorique, qui résiste à l'assimilation complète, qui l'excède toujours, peut-être comme un reflet de sa position dans la psyché. On sait qu'une difficulté théorique peut être alimentée par plusieurs sources, et combien le refoulement, inévitablement toujours présent dans la théorie, peut empêcher la pensée. La théorisation, comme toute secondarisation, œuvre toujours à un affadissement, dû à la résistance du moi, de la société, face à l'étrangeté, l'étrangèreté de la découverte, afin de pouvoir faciliter son assimilation. Je pense que ce sont les effets d'une telle réduction qui se font sentir dans ces embarras de la pratique évoqués par Freud, ainsi dans la question du rapport entre analyse infinie et bisexualité. Il nous faut reprendre la question.

Si la bisexualité humaine est d'abord un fait de nature, la bisexualité psychique, en revanche, se constitue au gré des identifications et des choix d'objet des deux sexes. L'identité sexuelle provient d'abord de la nomination du genre par l'autre. C'est la

1. Freud S. Lettre du 15 mars 1898, *Lettres à Wilhelm Fliess*, Paris, Puf, 2006, p. 386.

2. Freud S. (1930) Le malaise dans la culture, *OCEP*, XVIII, Paris, Puf, p. 293.

découverte perceptive de la différence des sexes qui, secondairement, rend nécessaire pour l'enfant un travail psychique afin de s'assurer de son identité ainsi confrontée à un nouveau paramètre. Alors, psychologiquement, est-on bien fille ou garçon, ou les deux ? La bisexualité est souvent entendue comme le symptôme du non renoncement à une complétude narcissique, « être deux, ne faire qu'un », elle serait la marque d'un déni de la différence des sexes, quand pourtant celle-ci est prise dans une première théorisation qui est davantage la reconnaissance d'une différence... *de* sexe que d'une véritable différence *des* sexes. Reconnaître que l'autre n'est pas castré mais différemment sexué peut ainsi échouer sur le roc de la théorie de la castration, qui maintient la croyance en l'existence d'un seul sexe et qui peut participer de la stase d'une analyse. Cette résistance de l'analysant, que sert-elle ? Et, du côté de l'analyste, qu'en est-il ? Sa théorie psychanalytique de la castration participe-t-elle aussi de la résistance à l'analyse, en lui offrant une rationalisation défensive, une « légalité », à ce qui relève davantage de l'intime de son contre-transfert ?

Je soutiendrai l'hypothèse que les apories freudiennes théorico-cliniques proviennent d'une esquivance qui facilite cette version de la castration qui est exclusive de la bisexualité. Une esquivance que l'on retrouvera aussi dans la question de la considération de l'homosexualité dans la formation des analystes.

J'interrogerai donc cette version de la castration exclusive de la bisexualité qui, même si elle s'avère efficacement symboligène, peut favoriser une idéalisation délétère de « la » différence fondée sur une binarité qui exclut et qui inévitablement hiérarchise : un ou zéro. Paradoxalement, la différence fondée sur cette seule marque peut ainsi aller dans le sens de ce qui est reproché à la bisexualité, la défense d'une unité qui se conforte en rejetant le différent. En effet cette reconnaissance de l'autre par la marque d'une différence hiérarchisante peut ainsi servir à la protection du moi idéal, y compris par le recours à la déconsidération, le mépris de l'autre, éventuellement grâce à l'exercice d'une domination sur lui ou même par sa destruction. Je pense donc qu'il convient de sortir de l'exclusive de la castration, de rouvrir l'interrogation sur le rapport entre bisexualité et différence des sexes et d'établir une connexion par la considération dynamique de leur opposition, au sein de la dualité « différence des sexes et bisexualité ». Nous pourrions ainsi envisager cette autre étape psychique nécessaire à une reconnaissance de la différence *des* sexes qui ouvre à une plus grande acceptation de l'autre comme différent. Et je pense que ce mouvement psychique passe par la reconnaissance de sa propre

bisexualité, en permettant ainsi d'assumer la complexité de ses identifications et de ses choix d'objets au lieu du maintien pérenne de leur refoulement. Je soulignerai pour la possibilité de ce mouvement dans la cure le rôle essentiel qu'y jouent les fantasmes et tout particulièrement celui de la scène primitive et ses réélaborations. Dans l'analyse ce mouvement ne saurait s'effectuer que si l'analyste est en mesure de repérer et non pas d'esquiver, éventuellement en connivence avec son analysant, les différents transferts qu'impose la bisexualité.

## I. LA BISEXUALITÉ À L'ÉPREUVE DE L'INDIFFÉRENCE DES SEXES

### I.1. *Nobody is perfect !*

On se souvient du film de Billy Wilder, *Certains l'aiment chaud*, où, au temps de la prohibition, deux musiciens qui cherchaient à fuir la pègre se travestissaient en femmes afin de pouvoir se faire engager dans une troupe féminine en partance pour la Floride, et où, ce faisant, *ils* allaient rencontrer l'expérience de la séduction masculine vis-à-vis d'*elles*. Ainsi le milliardaire Osgood allait-t-il s'éprendre de Daphné (Jack Lemon). Une relation s'engage ainsi entre eux, mais au moment où le riche prétendant effectue sa demande en mariage, Daphné cherche à s'y dérober en énumérant tous les défauts dont elle se prétend affectée en espérant que ceux-ci pourront constituer autant d'empêchements à leur union. Mais Osgood les réfute un à un et Daphné lui soumet alors un dernier argument pour qu'il renonce enfin à elle en lui révélant qu'*elle* est un homme. Ce à quoi son prétendant lui rétorque : « *Nobody is perfect !* »

Peu importe au milliardaire que l'objet de son amour ne soit pas du sexe qu'il affiche, peut-être le sait-il déjà, peut-être est-ce la bisexualité qui l'attire, peut-être est-ce l'un et l'autre qu'il désire. Retenons qu'au-delà de la problématique singulière de son désir il énonce une vérité à la portée générale, personne n'est parfait, ni la femme, ni l'homme, ni l'homme/femme (ou la femme/homme).

La perfection relève de l'illusion de la théorie phallique infantile. Une théorie moniste de la différence des sexes s'articulant avec la castration et qui s'est retrouvée prise pour la théorie analytique elle-même. À partir de là, pour la psychanalyse, pour Freud, les difficultés conceptuelles et pratiques vont se développer

et culminer dans le sentiment d'aporie que suscite le roc d'origine d'*Analyse finie et Analyse infinie*, un roc biologique sur lequel viendrait buter l'analyse et sa possible terminaison. Mais où est donc passée la bisexualité psychique dégagée par la psychanalyse ? Déjà, sept ans auparavant, dans le *Malaise dans la culture*, Freud se plaignait de demeurer dans le noir, dans le *Dark* : « La doctrine de la bisexualité demeure encore dans une grande obscurité, et nous ne pouvons en psychanalyse que ressentir comme une grave perturbation le fait qu'elle n'ait pas encore trouvé de connexion avec la doctrine des pulsions<sup>3</sup>. » Près de quatre-vingt-dix ans plus tard y voit-on plus clair ?

## 1.2. Genre et bisexualité

De nos jours, particulièrement sous l'influence des théories du genre dans notre culture, la bisexualité psychique semble bientôt devoir être reléguée au rang d'une vieillerie à dépasser : obsolète, elle ne servirait en fait qu'à maintenir la norme hétérosexuelle et préserver la domination masculine. Certains courants de pensée la ravalent ainsi à un choix, à une option parmi tant d'autres « possibles » de l'identité sexuelle, celui de se désigner comme bisexuel. Une confusion s'opère quant à ce qui détermine l'identité sexuelle, car en effet, la position sexuée et l'objet ne se distinguent plus. Pourtant on peut être bisexuel tout en définissant son identité comme homme ou comme femme, l'objet, lui, pouvant osciller, d'un sexe à l'autre.

Ainsi, même si bien sûr elle y participe, la bisexualité transcende la question de l'identité sexuelle et elle demeure présente quel que soit le sexe ou le genre assigné, assumé.

Les théories du genre visent une émancipation des stéréotypes de genre qui enferment l'individu dans une identité fixe. Il s'agit de déconstruire le genre, voire de le dissoudre pour, censément, ouvrir à une liberté totale concernant son identité sexuelle. La détermination identitaire subie est remise en question au profit d'une invention de soi, fluide et singulière. La singularisation ouvre la voie à l'idée d'une identité sexuelle variée, variable, une par humain, allant du neutre aux divers « trans... » ou « poly... », polysexuel, polygender, toute la polymorphie sexuelle pouvant être envisagée. Haro sur la binarité, sur les dichotomies homme/femme, masculin/féminin, hétéro/homo, c'est, sous l'auto-désignation, la voie

---

3. Freud S. (1930) *Le malaise dans la culture*, OCFP, XVIII, Paris, Puf, 1994, p. 293.

de l'autodétermination. Les attaques semblent porter sur le genre et ses stéréotypes (ceux-ci ne peuvent-ils évoluer, se modifier ?), mais elles concernent tout autant la sexuaction que la bisexualité psychique. En effet, ce mouvement qui vise à neutraliser le genre, masculin ou féminin, afin de « choisir » son identité sexuelle, attaque en même temps toute référence au corps et au fantasme.

La psychanalyse a montré la place prépondérante des fantasmes et des identifications à des adultes, toujours porteurs de la bisexualité, dans la constitution puis l'assomption de l'identité sexuelle. C'est-à-dire qu'elle a indiqué tout le flou et la singularité de la question pour tout homme et pour toute femme : la bisexualité (identifications et choix d'objet) est inhérente à tous les êtres humains et elle rencontre la difficulté d'un rapport complexe avec la physiologie, l'anatomie sexuée et le genre.

La bisexualité ne saurait disparaître dès lors qu'une position, une identité sexuelle, un choix d'objet sont marqués et assumés par une personne, que ce soit dans l'hétérosexualité ou dans l'homosexualité ou dans tous les « trans... » possibles, la question complexe du rapport à l'autre sexe, en dehors de soi et en soi, reste toujours de mise.

La bisexualité est un concept d'une grande complexité référentielle. En effet, ce concept recouvre des champs dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils ne s'harmonisent pas *naturellement*. On y rencontre toujours des problèmes de connexion. Entre le biologique, l'anatomique et le psychique, mais aussi en chacun de ces lieux peuvent s'opérer des oppositions, des contradictions, voire des apories. Au sein de la psychanalyse, qui a mis en évidence pour chacun des deux sexes la présence d'identifications de nature masculine et féminine, la connexion pose également problème puisque Freud, en 1930, ne peut que déplorer la grande obscurité de la doctrine de la bisexualité et regretter « qu'elle n'ait pas encore trouvé de connexion avec la doctrine des pulsions<sup>4</sup>. » Pulsions et « masculin et féminin », voilà donc une question ouverte.

Mais qu'est ce qui définit masculin et féminin, à quoi se réfèrent-ils ? Toujours dans le *Malaise dans la culture*, interrogeant le caractère du masculin et du féminin, Freud nous dit que l'anatomie peut le mettre en évidence, mais pas la psychologie<sup>5</sup>. Et puis il va se reprocher ensuite d'avoir fait coïncider « bien trop à la légère l'activité avec la masculinité, la passivité avec la féminité<sup>6</sup>... »

4. Freud S. (1930) Le malaise dans la culture, *op.cit.*, p. 293.

5. *Ibid.*, Note, p. 292.

6. *Ibid.*, p. 293.

Pulsionnellement, l'affaire est effectivement complexe, car si la pulsion est, par nature, toujours active, elle peut avoir un but passif, et pour les hommes et pour les femmes. Une libido dite masculine, quand justement il semble bien difficile de pouvoir sexuer ou genrer la pulsion... Mais une pulsion qui est néanmoins « activité » répondant à une passivité originaire, celle de l'enfant des deux sexes, une activité initiée par l'excitation que suscite l'implantation en lui du sexuel de l'adulte. À l'origine de la psyché, la passivité pour les deux sexes<sup>7</sup>.

Masculin et féminin relèvent d'un autre lieu que celui de la seule anatomie, ce qui, après Freud, fut particulièrement conceptualisé à partir des problématiques des troubles de l'identité sexuelle et qu'il convient de rajouter à la complexité bio-anatomico-psychique de la bisexualité : la question du genre. Depuis les travaux de Stoller, la théorie du genre, ou plus exactement les théories du genre ont connu une expansion massive à partir des travaux de philosophes et de sociologues, non sans rapport avec la « cause homosexuelle ». L'audience de ces théories s'est de plus en plus élargie, la question du genre devenant référentielle dans les débats actuels de société où les tenants de l'exclusivité du fonctionnement marital hétérosexuel viennent farouchement s'opposer à ce qui leur semble détruire la structure symbolique de référence, voire être contre « nature ». Loin de cette position normative, partagée par certains psychanalystes, où la famille ne saurait connaître une autre forme que la structure nucléaire d'un Œdipe réduit à une caricature bien affadie, je pense qu'au-delà de la positivité d'une libéralisation des mœurs et d'une reconnaissance élargie des différences humaines il est important d'interroger cette production théorique et aussi de se demander ce que son assimilation sociale entraîne en même temps comme refoulement.

Si l'extra-terrestre convoqué par Freud dans les « théories sexuelles infantiles<sup>8</sup> » revenait aujourd'hui sur notre planète, il serait probablement surpris en découvrant le « genre neutre » sur un certain nombre de passeports, d'y trouver ainsi la mention d'un troisième « sexe », et s'il se connectait à notre internet et qu'il ouvrait un compte sur un réseau social de pouvoir choisir (au jour où j'écris) entre soixante-et-onze identités sexuelles

---

7. Laplanche J., *Nouveaux Fondements pour la psychanalyse*, Paris, Puf, 1987. Je renvoie à la passivité essentielle de l'enfant telle que Laplanche la postule dans le cadre de sa théorie de la séduction généralisée.

8. Freud S (1908), Les théories sexuelles infantiles, *OCF-P*, VIII, Paris, Puf, 2007, p. 229.

au Royaume-Uni. Une confusion s'opère entre genre et identité sexuelle, entre identité sexuée et choix d'objet, celui-ci pouvant même « fonder » celle-là.

On peut donc « choisir » son identité sexuelle, et dans cette « liberté » il se pourrait bien que ce soit l'inconscient qui en pâtisse, à savoir que l'on tente une fois de plus de s'en débarrasser. Dans un monde où on peut croire que l'on *se* donne son identité, où « je » n'est plus un autre, où « je » serait « moi » sans conflit, ce que viserait la nomination la plus exacte de son identité à partir de ses propres désirs, nul besoin de s'interroger sur un quelconque déterminisme inconscient. Pourtant, comme le dit Olivia Chaumont, transsexuelle, « la transidentité ne se choisit pas. Elle se subit<sup>9</sup> ». Comme si l'on pouvait s'affranchir aussi facilement de l'identité que nous subissons depuis notre naissance, et même avant celle-ci. En effet, même si on pense que l'on peut librement choisir son identité sexuelle, on reste pourtant soumis à toute la force, toute l'effectivité d'un déterminisme inconscient. Un jour, dans une louable intention consciente, une mère me dit ainsi qu'elle soutiendrait, quel qu'il soit, le choix de son enfant en proie à un trouble de son identité sexuée, et ce faisant, elle me fit alors involontairement part de ses propres désirs en précisant : « Que ce soit l'un ou l'autre, l'un après l'autre, ou l'un *et* l'autre. »

Le trouble du genre, celui qui peut engendrer une discordance tragique entre sa conviction identitaire et son corps sexué, peut faire chavirer celui qui l'éprouve entre l'angoisse et la jouissance d'être les deux sexes dans une scène primitive permanente. Un patient me disait ainsi : « Depuis que je leur ai parlé de ça – son trouble identitaire – j'ai tout le temps mes deux parents sur le dos. » Dans ce trouble, c'est toute la question de l'assignation du genre qui s'ouvre, une assignation dont Jean Laplanche a dégagé la dimension inconsciente : en effet, l'assignation de genre donnée à la naissance par le *socius*, le médecin, les parents, se trouve inévitablement compromise par l'inconscient parental et, de ce fait, elle pourra se révéler plus ou moins problématique à assumer pour l'enfant<sup>10</sup>. Une mère peut reconnaître consciemment et dire qu'elle a un garçon et le traiter fantasmatiquement comme une fille, *idem* du côté du père. En principe, la découverte de la différence des sexes puis la puberté mettent à l'épreuve le genre assigné et dans la plupart des cas, quand il n'y a pas d'opposition majeure

9. Chaumont O., « L'été des débats, Refaire sa vie », *Le Monde*, 12 août 2017.

10. Laplanche J., Le genre, le sexe, le sexual, *Sexual La sexualité élargie au sens freudien*, Paris, Puf, « Quadrige », 2007, p. 153-193.



entre le sexe et le genre, le sujet peut alors vraiment symboliser ce dernier dans une identité sexuelle relativement assurée. Il en va tout autrement quand les désaccords entre les différents lieux, physiologiques, anatomiques, psychiques, ou en chacun d'entre eux, sont trop marqués.

Karinne Gueniche montre bien dans sa clinique avec des patients porteurs d'une indétermination anatomique quant au sexe, d'une ambiguïté, comme les hermaphrodites, combien ce défaut de repérage dans leur corps entraîne de difficultés pour leur reconnaissance identitaire. En effet, celle-ci passe par la reconnaissance initiale de leur sexe (c'est une fille ou c'est un garçon) par le *socius*, les parents mais aussi les médecins, pour pouvoir bénéficier d'une nomination identitaire, pour naître pleinement et ne pas demeurer dans les limbes de la sexuaction. K. Gueniche soutient même que la bisexualité psychique n'est possible que lorsque le sujet n'a aucun doute quant à son appartenance à un sexe. L'assignation concerne le genre, mais elle trouve un fondement dans la perception de la sexuaction<sup>11</sup>.

### 1.3. *No body, it's perfect*

Quelques années après les premiers travaux du psychologue John Money, Stoller interroge à son tour l'identité de genre et ses fondements.

Pour celui-ci, l'identité de genre constitue une part de l'identité d'une personne, elle est issue d'une appropriation subjective de l'appartenance à un sexe et elle s'effectue sur un mode exclusif, un sexe et pas l'autre. L'identité de genre se constitue sur la base d'une première assignation du sexe qui s'effectue à la naissance grâce à une nomination par l'autre, par l'adulte : fille ou garçon. Une binarité se trouve ainsi mise en jeu que l'enfant retrouvera lorsqu'il sera lui-même confronté à la découverte de la différence des sexes et à l'élaboration psychique de celle-ci. Cette dimension de l'identité de genre est essentiellement située par Stoller à un niveau psychologique et social à travers un rôle, le « rôle de genre », que cette assignation détermine culturellement.

Mais Stoller évoque un autre niveau, qu'il décrit comme plus profond, celui du noyau de l'identité de genre. Ce noyau résulte de l'action de différents facteurs que je résume ici : une « force biologique », issue de la vie fœtale et d'origine génétique, l'assignation

11. Gueniche K., La perversion est-elle anatomique ?, *La Perversion encore*, Paris, Puf, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2015, p. 55-75.

du sexe à la naissance, « l'empiètement » des attitudes des parents quant au sexe de leur enfant avec des phénomènes « bio-psychiques » provenant des modifications du cerveau du bébé par la façon dont les parents s'occupent de lui, et enfin le moi corporel en développement avec les sensations issues en particulier des organes génitaux qui participent pour le bébé de la définition psychique de son sexe et confirment pour lui les convictions parentales portant sur son sexe<sup>12</sup>.

On voit donc que pour Stoller le noyau constitutif de l'identité de genre relève d'une complexité de facteurs et pas seulement du seul registre « symbolique » de l'assignation. Une complexité factorielle à laquelle Judith Butler opposera sa vision essentiellement « symbolique » de la question de l'identité de genre. Celle-ci, issue de l'assignation, est inscrite dans le symbolique et s'effectue grâce à l'action performative du discours. En fait pour Butler il s'agit de « dénaturer le genre<sup>13</sup> », et ainsi c'est bien le trouble qui s'introduit dans le genre et plus seulement le trouble de genre.

Butler peut ainsi rêver « d'une liberté conquise qui permettrait de s'émanciper de la première assignation de genre<sup>14</sup> ». S'engouffrant dans cette voie, certains la radicalisent actuellement en *choisissant* de ne pas assigner le sexe de leur enfant à sa naissance et en pensant ainsi laisser à celui-ci un *libre choix*. Comme cela peut être le cas pour le choix d'une religion non imposée par les parents qui laissent à leur enfant devenu mature la possibilité de se déterminer « tout seul », en *conscience*, pour celle-ci ou celle-là ou pour aucune. Il faudrait donc ne pas assigner, en maintenant ainsi l'enfant dans les limbes de sa sexualité, pour ne pas imposer ce qui peut être formulé à partir de la constatation anatomique mais dont on sait qu'elle pourrait entrer en contradiction avec la conviction d'appartenance à un sexe. Une liberté ainsi offerte qui se soutiendrait d'un respect de l'autre et de son choix, une « liberté » qui, au-delà de ses généreuses intentions, doit pourtant être soumise à questionnement. En effet, la décision de ne pas nommer le sexe, au-delà de ses motivations conscientes, est évidemment soutenue par des motivations inconscientes. Quelque chose s'agit à l'insu des parents : l'enfant est neutre, ni l'un ni

12. Stoller. R. J., *ABCD de l'identité de genre, masculin ou féminin ?*, Paris, Puf, « Le fil rouge », 1989, p. 29-52.

13. Kahn L. Quel genre de nature ?, *Quel genre de sexe ?*, Paris, Puf, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2017, p. 38.

14. André J., *Quel genre de sexe ?*, *Quel genre de sexe ?*, Paris, Puf, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2017, p. 38.

l'autre, ou l'un et l'autre. La question de leur propre rapport à la bisexualité s'agit dans la relation à l'enfant, avec aussi la question de l'évitement du conflit que le jeu identificatoire entraînera pourtant, inévitablement.

Interrogeant ce « rêve » de Butler d'une émancipation du genre assigné, Laurence Kahn se demande si un autre désir n'est pas présent en même temps, « celui de s'émanciper de l'impact si complexe, du réel qu'est le sexe anatomique<sup>15</sup>... » Ce pour quoi Butler recourt autant à la notion de structure symbolique, pour elle seule référente de l'instauration de la différence des sexes à travers le rapport au Phallus. Reste sur le bas-côté tout référent anatomique ou identificatoire puisque c'est « la définition même du corps qui produit le corps que simultanément cette définition recouvre<sup>16</sup> ». Cette « matérialisation » est épinglée par L. Kahn à travers la pratique citationnelle du sexe pratiquée par Butler qui vise à matérialiser le genre en sexe. Et en effet, le performatif à l'œuvre ne crée ici rien de matériel, car comment pourrait-il bien créer la sexuation des corps ? Avec cette théorie on semble ainsi se rapprocher de la force créatrice du verbe divin.

Quant à ce désir d'émancipation, il pourrait bien aussi être porteur d'un autre désir, celui d'une a-conflictualité qui permettrait de passer sans ambages d'un sexe à l'autre. Ainsi, Gail Rubin peut-elle souhaiter *in fine* que « l'anatomie sexuelle n'[fait] rien à voir avec ce que l'on est, ce que l'on fait, ni avec qui [ou "avec quoi"<sup>17</sup>] on fait l'amour<sup>18</sup> ». Ainsi s'effectuerait une dénaturalisation de l'identité sexuelle et le rêve d'un libre exercice de la sexualité polymorphe se réaliserait. Un mouvement se prétendant bien plus radical et libérateur, émancipateur, que celui initié par la psychanalyse décrite comme conservatrice et garante d'une doctrine visant à garantir la domination hétérosexuelle. Judith Butler critique ainsi le discours de Freud sur la bisexualité en lui adressant le reproche de ne toujours parler en fait que d'hétérosexualité, puisqu'il dit que la part féminine désire un objet masculin et la part masculine un objet féminin : comment peut-on donner le nom de bisexualité à deux désirs hétérosexuels<sup>19</sup> ? Je reviendrai

15. Kahn L., *op.cit.*, p. 48.

16. Butler J. *Ces corps qui comptent*, Éditions Amsterdam, 2009, p. 42.

17. André J., *op.cit.*, p. 23. Entre crochets, un rajout judicieux de J. André qui reprenait cette citation.

18. Rubin G.S., Butler J., *Marché au sexe*, EPEL, 2001.

19. Butler J., *Humain, trop humain : le travail critique des normes – Entretiens*, Éditions Amsterdam, 2005, p. 26.

sur cette formulation freudienne (voir infra 5.1, Homosexualités dans la cure) qui d'un côté délaisse bien la complexité bisexuelle, comme par exemple cette « homosexualité » où la part féminine d'un homme peut désirer une femme, mais qui, en même temps, maintient la bisexualité au sein même de l'homosexualité, puisque la part féminine d'un *homme* désire un *homme*. L'autre sexe est toujours présent, y compris dans l'homosexualité.

En fait, il semble que les critiques issues des *gender studies* en soient rapidement venues à se figer en une véritable idéologie, « celle de transformer cette polymorphie [sexuelle] en une liberté de multiplier les sexes bien au-delà de deux<sup>20</sup> ». Le libre exercice de cette polymorphie qui constituerait l'idéal réalisé de la libération sexuelle et identitaire, non plus réduit ni contraint par des normes sociales, est pourtant loin d'être a-conflictuel et cela parce que cette polymorphie, par essence même, vient menacer ce qui est partie constituante de l'identité, à savoir l'unification opérée par le narcissisme. Aucune libération sexuelle, au sens de la permissivité et de la levée de la répression sociale, ne saurait suffire à éradiquer l'angoisse. L'idée qu'un autre sexe ne soit aucunement présent, même fantasmatiquement, sur la scène de l'homosexualité (tout comme sur celle de l'hétérosexualité du reste) relève de la même croyance, qui refoule ou dénie la conflictualité psychique, en l'occurrence celle provoquée par les inévitables choix d'objets et les identifications à des figures différemment sexuées. Dans *Sodome et Gomorrhe*, Proust est saisi par la troublante ressemblance entre le baron de Charlus et sa mère, et il écrit : « Les fils n'ayant pas toujours la ressemblance paternelle, même sans être invertis<sup>21</sup> et en recherchant des femmes [...] consomment dans leur visage la profanation de leur mère<sup>22</sup>. »

En réalité, la radicalité « révolutionnaire » des théories du genre, porteuses d'un désir de reconnaissance sociale des homosexualités et des transsexualités, est en même temps porteuse d'un courant bien plus réactionnaire, celui qui consiste à penser que l'on est toujours le maître dans sa maison psychique. Or c'est précisément ce que la psychanalyse a elle-même révolutionnairement dénoncé, en dévoilant la conflictualisation inhérente à la psyché, inévitable du fait du refoulement nécessaire pour contenir l'intense excitation provenant du sexuel *infantile*, le *sexual* comme le nomme Laplanche<sup>23</sup>.

20. André J., *ibid.*, p. 28.

21. Charlus est homosexuel !

22. Proust M., *Sodome et Gomorrhe*, Paris, Folio, p. 349.

23. Laplanche J., *Sexual La sexualité élargie au sens freudien, op. cit.*

Ce sexuel-là se laisse bien peu traiter par le social, et l'idée d'une totale libération sexuelle qui s'effectuerait sans conflit témoigne surtout du fantasme d'une omnipotence moïque.

En revanche, pour la psychanalyse ce serait plutôt le conflit à tous les étages<sup>24</sup>, un conflit qui peut ouvrir à une *Aufhebung*, à un dépassement que rend possible et profitable à la psyché la reconnaissance des désirs en jeu et en conflit et non pas leur déni. Mais les théories du genre ont néanmoins ce mérite de nous pousser à réinterroger les apories et les autocritiques freudiennes précédemment évoquées à propos de la bisexualité. La bisexualité demeure un aiguillon pour la pensée.

## II. PSYCHANALYSE ET BISEXUALITÉ

### 2.1. Les origines

La bisexualité est présente dès l'aube de la psychanalyse. Elle est d'abord théorisée par Fliess avant que Freud ne la *détourne* au profit de sa propre théorisation. Avant cela, dans le cadre de leur relation passionnée, elle occupait leurs échanges intellectuels mais elle empruntait aussi les chemins transférentiels en actualisant pour Freud quantité de matériel pour son autoanalyse. Le rêve princeps de l'injection faite à Irma en témoigne<sup>25</sup>. Dans la réalité clinique, opératoire, Fliess a obturé le conduit nasal d'Emma en y oubliant de la gaze, et Freud lui en tient rigueur, mais peut-être pas seulement de cette erreur technique. Cet oubli pris dans le transfert à Fliess et à Emma ne ravive-t-il pas fantasmatiquement chez le fumeur de cigares ce qui encombre la sphère orale ? Même si le rêve qui survient peut témoigner d'un déplacement du bas vers le haut, il peut néanmoins réaliser aussi un désir de fellation, mais en usant d'une figuration morbide. Freud rêve donc d'une gorge contenant une tache blanche, une image bisexuelle pouvant évoquer du pus ou une perte blanche autant que du sperme, tout comme l'« odeur de riquiqui », de poisson pourri de la triméthylamine de l'injection peut renvoyer au sperme ou aux menstrues. Une gorge seulement référée à la femme, à Irma, que Freud

24. Comme dans le tableau de la bataille des Huns par Kaulbach auquel se réfère Freud dans *le Moi et le Ça*. Cf. Freud S. (1923), *OCFP*, XVI, Paris, Puf, p. 282.

25. Freud S. (1900), L'interprétation du rêve, *OCFP*, IV, Paris, Puf, 2004, p. 141-156.

pénètre jusqu'au bout du visible et du supportable. Au-delà, on n'y voit plus, c'est le *Dark continent*.

Les impasses de Freud, ses limites à pouvoir penser davantage la bisexualité, tiennent-elles au fait que, comme nombre d'auteurs l'ont déjà souligné, la question de la femme, de la féminité s'est avérée pour lui (il le reconnaît volontiers) si obscure, si énigmatique ? Mais après tout l'énigme n'est pas négative, l'énigme est ce qui maintient une question ouverte et on sait combien la théorie-réponse, tout comme l'abus interprétatif de l'analyste, peut s'avérer être une fermeture à la psyché, à l'inconscient.

La bisexualité est donc d'abord partagée au sein de la relation Freud-Fliess et dans leurs recherches en commun, dans une grande complicité<sup>26</sup> et dans l'excitation, mais elle devient ensuite le motif explicite qui mettra un terme définitif à leur relation lorsque Fliess reprochera à Freud de se prévaloir auprès de ses élèves d'un concept dont il est, lui, le père. C'est l'affaire du plagiat de Weininger, avec la question de la revendication de la *paternité* du concept de bisexualité. Mais bien avant *l'affaire* Freud ne considérait déjà plus la bisexualité à l'aune des idées de Fliess. La divergence sur la place de la bisexualité dans le mécanisme du refoulement s'était avérée décisive. Dans sa lettre du 4 janvier 1898, Freud reconnaît à Fliess, et avec enthousiasme, l'apport de celui-ci : « [...] j'ai été littéralement transporté par l'accent mis sur la bisexualité<sup>27</sup> [...] » Mais c'est pour mieux critiquer ensuite le rôle que Fliess accorde à l'intrication bisexualité/bilatéralité et contester l'idée que le refoulement concerne le sexe opposé au sien. Plus tard, dans les *Trois Essais*, à propos de la bisexualité, on voit le souci de Freud de distinguer ce qui appartient à *l'un* et à *l'autre*, ainsi dans une note ajoutée en 1910<sup>28</sup>, il utilise pour désigner la « bisexualité » de Fliess le terme de *Zweigeschlechtigkeit* c'est-à-dire de *double sexuation*.

Pour la psychanalyse l'importance d'une bisexualité « élargie » (pour paraphraser Jean Laplanche) dans la psyché humaine devient incontournable, se dégageant du pur biologique, du physiologique, mais en ne niant pas ce substrat, ainsi Freud peut-il déclarer dans le *Malaise dans la culture* : « La sexuation est un fait biologique qui, bien que d'une extraordinaire significativité pour

26. « *Bi-Bi* », était le petit nom affectueux utilisé entre eux pour nommer la bisexualité : bi et bi...

27. Freud S., *Lettres à Wilhelm Fliess*, *op.cit.*, p. 371.

28. Freud S. (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, *OCF-P*, VI, Paris, Puf, 2006, p. 76.

la vie d'âme, est psychologiquement difficile à saisir<sup>29</sup>. » Tellement difficile que Freud redonnera à certains moments de sa pensée une importance renouvelée à cette double sexuaction aux dépens de la bisexualité psychique, ainsi quand il fait abusivement recours au biologique jusqu'au roc d'origine, puis au phylogénétique, et cela aux dépens de ce qui constitue l'essence même du champ de la psychanalyse, cette étrange réalité que constitue la réalité psychique.

Quant aux fondements biologiques de la sexuaction, dès les années 1920 on s'était rendu compte que les hormones mâles pouvaient avoir des effets féminisants et les hormones femelles des effets masculinisants et donc que, quel que soit son sexe, l'on secrétait une certaine quantité d'hormones du sexe opposé. L'idée que virilité ou féminité (femellité) soient des états endocriniens clairement définis fut balayée par les travaux sur les hormones stéroïdiennes. Enfin, on découvrit que le cortex surrénalien est une source extragonadique d'androgènes ou d'œstrogènes. Le biologique est un lieu bisexuel, l'intersexuel y est même possible.

De l'aube de la psychanalyse et de la bisexualité pour Freud, passons maintenant au « crépuscule », celui de *L'Analyse finie et l'Analyse infinie*<sup>30</sup>, là où se rencontre ce qui constituerait pour l'un et l'autre sexe un indépassable dans l'analyse, ce fait de pouvoir buter sans fin, au-delà du « roc » de la castration, sur le roc de la sexuaction.

Quand arrive le temps de la découverte de sexes différents avec les questions que celle-ci suscite, c'est la castration qui s'impose comme *l'explication* de cette différence pour l'enfant et qui s'impose également dans la théorie psychanalytique, sous une forme complexifiée, celle du complexe de castration. Quelle est son action, quel est son rôle vis-à-vis de la bisexualité ? Lui porte-t-il un coup fatal en distinguant les deux sexes uniquement par la présence ou l'absence de l'organe mâle ?

C'est la différence *des* sexes qui permet de pleinement réaliser, symboliser, la présence de deux sexes, et pas d'un seul. Cette reconnaissance peut justement faire exister psychiquement la bisexualité, grâce à l'autre sexe que l'on reconnaît en soi et au dehors de soi. Auparavant, et cela peut durer, son identité sexuelle ou celle de l'objet n'entrent pas autant en ligne de compte, le sexuel pervers polymorphe se soucie peu du sexe d'un objet partiel.

29. Freud S. (1930), Le malaise dans la culture, *op.cit.*, p. 292.

30. Freud S. (1937), L'analyse finie et l'analyse infinie, *OCF-P*, XX, Paris, Puf, 2010.

## 2.2. La castration, différence des sexes ou différence de sexe ?

Comment arrive-t-on à la conviction d'une identité sexuelle ? Il y a, nous dit Freud, d'abord une différence, que l'on pourrait dire des genres, une différence entre les hommes et les femmes perçue par l'enfant, mais non conceptualisée<sup>31</sup>. La perception de la différence des sexes offre une possibilité pour l'enfant d'opérer une conceptualisation en recourant d'abord à une théorie sexuelle infantile : il n'y a qu'un seul sexe. Cette théorie est-elle vouée à perdurer éternellement ? Dans son rapport au CPLR de 1975 sur la bisexualité psychique, Christian David écrivait : « La castration apparaît comme un fantasme structurant dont le destin est de *s'effacer* au profit de la reconnaissance du vagin et de la féminité, de la *véritable différence des sexes*<sup>32</sup>. » [Je souligne.]

Ainsi, né d'une angoisse narcissique du garçon, ce royaume d'un seul sexe, de l'Un, trouverait un répondant chez la fille à travers son *manque* de pénis traduit par elle comme un défaut narcissique majeur et suscitant une envie durable. Un royaume qui prospère sous l'égide de la croyance infantile, de la théorie de Hans et Sigmund. Ce modèle de compréhension infantile devient même un pilier de la théorie psychanalytique : le complexe de castration. Celui-ci offre en effet une extraordinaire potentialité d'ouverture et de symbolisation, mais il est aussi porteur d'un danger intrinsèque, celui de l'exclusive binaire, et il ne peut prétendre à l'exhaustivité. Comme le faisait déjà remarquer Christian David, la théorie de la bisexualité psychique ne saurait s'y épuiser : « La thèse de Freud touchant à la bisexualité psychique infantile repose sur sa subordination radicale à la primauté du pénis et du phallus, autrement dit au complexe de castration, qui lui est corrélatif et qui constitue ainsi l'axe du complexe d'Œdipe. Et c'est en quoi elle est insuffisante, partielle, insatisfaisante, bien que l'affirmation de l'Œdipe comme structure universelle de la double différence des sexes et des générations soit par ailleurs indiscutable<sup>33</sup>. » C'est bien ce surinvestissement du pénis qui, pour Françoise Coblence, participe de ce roc biologique évoqué par Freud et qui laisse de

31. Freud S. (1923), L'organisation génitale infantile, *OCF-P*, XVI, Paris, Puf, 1991, p. 306. « Le petit garçon perçoit certainement la différence entre hommes et femmes, mais il n'a pas tout d'abord l'occasion de la mettre en rapport avec une diversité de leurs organes génitaux. »

32. David C. La bisexualité psychique. Éléments d'une réévaluation, *RfP*, t. XXXIX, n° 5-6, sept.-déc, 1975, p. 776.

33. David C., *ibid.*, p. 775.



côté toute l'importance de la relation maternelle où se situerait le premier temps de la transmission de la différence des sexes<sup>34</sup>.

Un premier temps que, de son côté, Jean-Luc Donnet a décrit comme une « féminisation primaire » enclavée et non subjectivable dans le moi quand la distinction est impossible entre la féminité de la mère et celle de l'enfant<sup>35</sup>. Se situant dans la même zone, dans les termes de « l'homosexualité primaire », comme relevant de l'amour du même, Évelyne Kestenberg en décrit l'aspect dynamique. En effet, dans les échanges mère/enfant la première différence concerne la distinction de qualité entre les satisfactions propres et celles apportées par l'autre. « Cette différence de qualité vécue sensoriellement entraîne l'identification et/ou l'investissement objectal [...] tout le travail psychique de l'homosexualité est d'organiser l'altérité pour, à travers elle, conserver l'identité<sup>36</sup>. » Il s'agit là d'un point très important qui désigne la différenciation possible, communément partagée par tous les humains, à partir de l'*homosexualité*. Une ouverture à l'altérité, quand on a bien souvent tendance à réduire l'amour *homosexuel* à l'amour du même. Et cela concerne évidemment aussi les adultes. Quant à la dimension narcissique du choix d'objet, elle concerne également les hétérosexuels. Pour les deux, c'est donc une affaire de point de vue sur ce qui est le manifeste ou sur ce qui est le plus profond.

Remarquons que cette *homosexualité*, située en deçà de la différence des sexes mais dans la relation à la mère, insiste sur le « même », cela étant valable pour les deux sexes. Mais notons aussi qu'un père peut évidemment participer de cette relation primaire et éventuellement y occuper une place princeps. Freud le souligne, « père et mère, avant la connaissance sûre de la différence des sexes, du manque de pénis, ne se voient pas attribuer valeur distincte<sup>37</sup>. » On peut ici remarquer dans cette note combien Freud fait s'équivaloir différence *des* sexes et connaissance du manque *d'un* sexe, le pénis.

34. Coblence F., Psyché et la différence des sexes, *Le Corps de Psyché*, Paris, Puf, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2013, p. 21-36.

35. Donnet J-L., Freud et le refus de la féminité : entre « roc du biologique et contre-transfert », *RfP*, t. LXXIV, n° 5, p. 1495-1503. Donnet y interroge la biologisation freudienne du refus de la féminité : « Ainsi saisie au plus près de l'unité duelle, le refus de la féminité serait, pour une part, le symptôme après-coup d'une féminisation primaire qui serait restée une enclave imaginaire non subjectivable dans le moi », p. 1502.

36. Kestenberg E., Astrid ou homosexualité, identité, adolescence, *Les Cahiers du Centre de Psychanalyse et de psychothérapie*, n° 8, printemps 1984, p. 1-30.

37. Freud S. (1923), Le moi et le ça, *OCF.P*, XVI, Paris, Puf, 1991, p. 275.

Mais, cet enfant, l'*infans*, qui évolue d'abord dans ce registre de l'indifférenciation des sexes, peut-il vraiment n'être aucunement affecté par le sexe et la bisexualité psychique de l'adulte, de ce *Nebemensch*, cet être secourable qui prend soin de lui ? Car les soins que celui-ci lui prodigue sont aussi le vecteur de ses désirs sexuels inconscients eux-mêmes en prise avec sa bisexualité ? Il s'agit là d'une question vive puisque que c'est bien là que s'initient les premiers investissements d'objet et s'effectuent les premières identifications, avec toute la force de leur empreinte psychique, les deux participant de la formation de l'identité sexuelle et inaugurant la psychogenèse qui conduira au choix d'objet « définitif ».

Mais revenons à la castration, car cette notion, ce « pilier » de la théorie psychanalytique a acquis une place dans la théorie psychanalytique, culminant notamment avec Lacan en France, qui aboutit à une vision par trop simplifiée, dans un binarisme structural stéréotypé, de ce qui constitue la diversité de la psychogenèse des choix d'objets amoureux. Une vision qui situe abusivement, contrairement à Freud, l'homosexualité comme relevant toujours de la perversion. Ce pilier théorique, comme tout pilier d'une construction, ne fait pas que soutenir et structurer, il peut en même temps dissimuler. Et c'est l'infantile qui peut rester ainsi dans son ombre, à « l'abri » d'une élaboration nécessaire. Car, comme l'écrit Catherine Chabert, « L'infantile est sexuel et le demeure, il ne se cantonne pas dans les zones les plus troublées de l'indifférenciation, il affronte inévitablement la différence et s'en accommode *plus ou moins*<sup>38</sup> ». Le sexuel excède en effet, la vie durant, toute possibilité de son intégration complète dans « l'assomption » de la castration, de la différence des sexes. Alors, ce qui se trouve dérobé au regard par cette prégnance fascinante du phallus, jusque dans la théorie, peut-il être sans rapport avec l'interrogation ultime de Freud concernant ce point de butée qui entrave l'analyse : le « roc » de la castration ?

### 2.3. Anatomie de la castration

« L'anatomie c'est le destin », on sait combien Jean Laplanche a pu dénoncer cette célèbre formule tellement prise dans une confusion entre le biologique et l'anatomique. Une anatomie en jeu qui est ici fondamentalement soumise au leurre de la perception et qui s'avère n'être qu'une figure de l'illusion. En effet, il s'agit là

---

38. Chabert C., Bisexualité : mélange ou différence des sexes ?, *La Jeune fille et le Psychanalyste*, Paris, Dunod, 2015, p. 90. Je souligne.

d'une anatomie « populaire », perceptivo-fantasmatique et nullement scientifique, et qui, comme telle, peut perdurer psychologiquement au-delà de toute acquisition d'un savoir médical. Ainsi le scientifique lui-même restera toujours soumis au trouble que provoque en lui le sujet, en témoigne ainsi le fait que la première description anatomique complète du clitoris ne date que de 1988. On voit à quel point ce qui touche à la sexualité est toujours une affaire minée par le sexuel infantile.

« On ne voit rien » : partant du texte de Freud où celui-ci décrit le refoulement de l'olfactif dans ce passage qu'effectue l'homme à la station debout, Laplanche met l'accent sur le fait que cette position rend davantage perceptible l'un des deux sexes. Il s'agit donc là d'une perception erronée de la réalité de la différence *des* sexes qui, nous dit Laplanche, devient alors différence *de* sexe. Ce changement décisif de statut pour l'humain, le passage à la station debout, n'épuise pourtant pas la possibilité de perception du sexe féminin qui, pour l'enfant, trouve bien des lieux et d'autres positions (de la nurserie à la salle de bains, etc.) pour se réaliser. De fait, quelle que soit l'interprétation anthropologique que l'on se donne, celui qui ne veut pas voir un sexe féminin le scotomiser, et il pourra même aller jusqu'à y voir *l'absence d'autre chose*. Mais, aujourd'hui, l'anatomie n'est réellement plus le destin, puisqu'on peut modifier son corps et rendre celui-ci relativement « conforme » à l'identité sexuée que désire la psyché : « J'ai compris [...] que ce n'était pas à mon être de changer mais à mon corps<sup>39</sup>. »

Cette tendance sociale actuelle qui fait la part belle à la *conviction* de son identité sexuelle, plus qu'à sa propre réalité bio-physiologico-anatomique, peut être considérée comme un refus ou un déni de ce que la nature a fait éclore et à ce titre elle peut être interprétée comme un refus de la reconnaissance de la réalité. Mais si elle peut parfois prendre, ou révéler, un aspect délirant, il n'en reste pas moins vrai qu'un tel noyau d'illusion est toujours présent, plus ou moins effectif, chez tout un chacun. À tel point que l'on peut ainsi dire après Freud que la réalité psychique sur laquelle s'ancre l'identité sexuelle est le ressort le plus déterminant dans la conviction d'être celui-ci ou celle-là, et pourquoi pas ceci ou cela.

Mais pourquoi ne penser qu'un seul sexe ? Cette contingence, relative, de la prééminence perceptive d'un sexe, le pénis, a ordonné le monde suivant une logique phallique, binaire, devenant le signifiant princeps de la symbolisation de présence/absence. Est-ce que

---

39. Chaumont O., L'été des débats, « Refaire sa vie », *Le Monde*, 12 août 2017.

cela obère pour autant tout autre possibilité de symbolisations, au pluriel ? Plus encore, comme en témoigne l'expérience singulière de chaque cure, est-ce que celles-ci ne sont pas nécessaires pour gagner en liberté psychique ?

Cette croyance généralisée à l'existence d'un seul sexe, due à la perception externe de la différence des sexes, avait été interrogée par les analystes contemporains de Freud, notamment par des femmes qui avaient porté leur attention sur la perception interne. On connaît le débat sur la connaissance précoce ou la méconnaissance du vagin. Quand découvre-t-on cette zone intérieure ? Freud parlait du silence des organes (expression empruntée à Claude Bernard), et de fait, ce sont bien l'excitation, la douleur et le plaisir qui rendent ceux-ci accessibles à la conscience. Il est fort douteux que le vagin ne se fasse remarquer par l'une ou l'autre de ces sensations bien avant la puberté. Le croire c'est retrouver l'effet d'aveuglement de l'anatomique et ses conséquences herméneutiques. L'organe visible c'est donc, pour la fille freudienne, le clitoris. On pourrait gloser sur cette « visibilité » bien démentie par l'ordinaire de la sexologie, mais la vision qui découpe la vulve, pour en faire saillir la partie la plus érectile est déjà commandée par ce qu'il faudrait voir et qui empêche de voir ce qui est.

Et avec cette perception surinvestie du clitoris, comme pénis atrophié, ce qui est dissimulé, comme pour un iceberg, c'est la réalité de sa profondeur, de son intériorité et de ses *connexions*, les bulbes vestibulaires enserrant le vagin. Comment les excitations clitoridiennes, bien présentes chez les petites filles, pourraient alors n'avoir aucun effet sur l'érogénéité du vagin, ne produiraient aucune sensation, même diffuse, au niveau de celui-ci, attestant, sinon de sa connaissance, au sens le plus secondarisé, mais du moins de son existence sensorielle consciente ? Bien loin de souligner leur connexion intime, qui peut, au gré des refoulements, se distendre ou se défaire, Freud abonde même dans ce sens en arrivant lui-même à souhaiter cette relation d'exclusion qu'il estime nécessaire à « l'épanouissement de la féminité ». Et Freud détruit la connexion de la bisexualité, qui lie pourtant étroitement le clitoris et le vagin : « [...] la masturbation au niveau du clitoris serait une activité masculine [...] l'épanouissement de la féminité aurait pour condition *l'élimination* [Je souligne] de la sexualité clitoridienne<sup>40</sup>. »

Ici, Freud généralise et ne précise pas qu'il s'agit là d'une sexualité clitoridienne qui serait exclusive de toute jouissance vaginale,

40. Freud S. (1925), Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique, *OCF.P*, XVII, Paris, Puf, 1992, p. 198.

ce qui, précisément, est bien la marque d'un refoulement. La sexualité féminine comporte les deux dimensions, celles de l'extériorité et de l'intériorité érogènes du corps, et si le rapport à l'interne est souvent le plus problématique, il n'en reste pas moins vrai que la connexion des deux est plutôt garante de l'accès à la féminité et à la jouissance.

J'évoquais les conséquences herméneutiques de l'aveuglement anatomique, la meilleure illustration récente de leur enracinement dans la psyché, y compris dans celle des analystes, m'en fut donnée récemment lorsqu'à l'occasion d'une discussion entre collègues suivant une conférence, une analyste reprit de la conférence du jour l'image classique du sexe féminin comme blessure. Après deux autres interventions masculines sans réaction à ce propos, un troisième analyste homme fit remarquer que le sexe de la femme ne saurait pour lui se réduire, et fort heureusement, à cette figuration.

Comme si le sexe de la femme ne saurait être identifié que par comparaison au sexe masculin, identifié par une absence ou comme la théorie infantile le propose, par un retranchement, par une castration. Ce qui se trouve mis en jeu c'est l'extraordinaire investissement narcissique du pénis qui se trouve chez le petit garçon mis en péril par le procès œdipien. Et si l'angoisse à son propos est si intense c'est que de quelque côté qu'il tourne son désir, la mère ou le père, la condition de réalisation du désir ou la sanction imaginée sera la même, il sera puni par là où il a péché : la castration comme punition s'il désire la mère, ou comme préalable s'il veut être aimé du père. Il faudra donc qu'il renonce et qu'il aille voir ailleurs... Quant à cet extraordinaire investissement narcissique du pénis, pourrait-il exister sans qu'il ne se réfère peu ou prou au désir parental ?

Les hommes en proie à un désir de changement de sexe ouvrent alors une interrogation sur la castration nécessaire à leur transformation : *quid* de l'angoisse de castration ? Comment un homme peut-il donc souhaiter être castré ? Serait-ce psychiquement en tant que femme, puisque c'est ainsi qu'*il* se pense, en tant qu'*elle*, femme souhaitant, et pourquoi pas, « assumant » sa castration ? On touche précisément ici aux soubassements narcissiques qui sont à la base du pilier phallique. Paradoxalement, le souhait d'une castration, pourtant risque narcissique majeur, peut viser une sauvegarde narcissique. Ce souhait peut résulter d'un appel non reconnu à une instance séparatrice, comme une tentative pour se dégager de l'impasse d'un narcissisme trop fragile, là où le sujet est trop dépendant de la présence permanente de l'autre afin de s'assurer d'en être toujours aimé, le tout baignant dans une amplitude dangereuse, celle d'une ambivalence bien mal tempérée.

La castration offre bien une solution de continuité, une ouverture permettant de s'extraire d'un Œdipe qui autrement s'éterniserait, mais la symbolisation libératrice n'est jamais garantie, et jamais exhaustive. L'angoisse de castration peut continuer à témoigner pour l'adulte du maintien d'une actualité *inactuelle*. Car si la castration permet de renoncer à l'objet pour sauver son intégrité narcissique en ouvrant au déplacement des investissements œdipiens sur d'autres objets, tout ne saurait fonctionner aussi « structurellement » et tout ne peut être symbolisé par la castration, devenue le signifiant majeur de la binarité, de la présence/absence. Une part importante de la psyché ne saurait s'y subsumer, et pour la fille et pour le garçon. Devenir une femme ou devenir un homme nécessite de pouvoir aussi composer avec cette donnée qu'est la passivité originelle de l'enfant face à la séduction de l'adulte. Il lui faut réagir, s'organiser face à cette excitation de l'autre qui devient ensuite source interne d'excitation, le sexuel infantile, et c'est pourquoi s'ouvre ici le royaume *des fantasmes*.

## 2.4. Fantasmatisation de la bisexualité

La castration n'est pas le seul fantasme qui offre à l'excitation une psychisation, par une figuration qui peut ouvrir à une symbolisation, on en connaît d'autres, communément partagés et dits originaires : le retour dans le sein maternel, la séduction, la scène primitive. Cette possibilité d'une diversité de symbolisations cesse-t-elle dès lors que le fantasme de castration a étendu son emprise, doté qu'il est d'un si bon *code*, son mode de symbolisation de la présence/absence englobant alors tous les précurseurs symbolisants de la perte de l'objet ? Pourtant, comme dans la fameuse image de Rome, celle que Freud utilise pour décrire les strates de la psyché, ces autres fantasmes ne disparaissent pas, et surtout, leur temporalité se conjugue aussi au présent. Ils sont constamment retravaillés dans la vie au profit du modelage de la ville entière. À méconnaître leur importance toujours actuelle dans la cure au profit exagéré, impérialiste, de celle « plus élevée » de la castration, donc du phallus, on laisse de côté une compréhension possible de ce qui se joue dans l'appellation « refus du féminin » pour les deux sexes. La castration, on le sait, rend effectivement aveugle, et parfois même sourd. Il ne peut rester alors devant soi qu'un roc. Serait-ce « un roc d'abîme », pour reprendre en partie le titre du livre d'Annie Le Brun consacré à Sade ? Se tenant à la porte du *Dark continent*, le *fascinus* en est toujours le gardien.

La découverte de la différence des sexes et la complexification psychique qui en découle viennent conflictualiser après-coup les premières identifications du sujet, elles qui portent la marque d'une bisexualité qui n'est pas encore pleinement reconnue. Le changement psychique pour l'enfant s'étaye sur la capacité de s'identifier « à », et plus seulement d'être identifié « par ». Et les identifications sont des compensatrices de la perte de l'objet. Mais, c'est d'abord de l'être qu'il s'agit, avec le « je suis l'objet » initial, être l'objet idéal avant que la question de l'avoir ne se pose. L'identification porte donc d'abord sur *l'être*, avant que la différence des sexes et l'Œdipe ne fassent entrer en ligne de compte *l'avoir*. Dans « Psychologie des masses et analyse du Moi », Freud écrit que « le père est [d'abord] ce qu'on voudrait être », secondairement suite à une inversion, un retournement dans l'Œdipe, « le père est ce que l'on voudrait avoir<sup>41</sup> ». Le père est-il aussi ce qu'on voudrait être parce qu'il est l'objet du désir énigmatique de la mère auquel l'enfant cherche à s'identifier ? Une identification qui pourra s'effectuer à un trait de l'objet, parfois le plus « saillant ».

C'est le *Vorbild* de l'identification de l'hystérique pris(e) dans la tragicomédie qui se joue entre l'avoir et l'être.

L'enjeu de la castration, sauver son sexe, peut entraîner un certain « renoncement » à des identifications, donc à une partie de son être fondamentalement bisexuel. Mais quand « l'être » se trouve ainsi trop menacé par la différence des sexes, alors c'est l'avoir qui pourra céder devant la nécessité d'une continuité de l'être. Paradoxe, celle-ci peut chercher à se réaliser au prix d'une coupure, fût-ce sur son corps propre. Sacrifier une partie pour conserver un *tout* même au prix d'une amputation. La castration non plus seulement comme angoisse, mais comme désir. Ainsi, banalement, les petits garçons peuvent jouer à faire disparaître et réapparaître leur sexe, avec un plaisir pris à jouer avec l'horreur de la castration (à la déjouer) et, dans le même temps, avec un plaisir pris à s'identifier à une fille, à la mère.

## 2.5. Matthieu ou le désir de castration

La bisexualité s'affichait d'emblée chez Matthieu. Dans son visage d'angelot, dans son allure gracile, mais pourtant Matthieu ne laissait planer aucun doute à son interlocuteur sur son genre, c'était un garçon. Il était venu me rencontrer à la suite d'une

---

41. Freud S. (1921), *Psychologie des masses et analyse du Moi*, OCF-P, XVI, Paris, Paris, 1991, p. 44.

déclaration qu'il avait faite à sa mère en lui exprimant son souhait qu'*on* lui coupe le zizi et il avait précisé qu'ainsi il pourrait être une fille. Une différence des sexes qui était bien perçue sur le plan génital et accompagnée non pas d'une angoisse de castration mais au contraire d'un *désir de castration*. Est-ce que son désir d'être une fille avait pu trouver avec la découverte de la différence des sexes son mode de réalisation ? Pourtant il ne doutait pas de son genre, mais il souhaitait être une fille. Il avait perçu la différence des sexes et compris que pour réaliser ce désir, son zizi était gênant, mais je me disais que, peut-être, son zizi pouvait le perturber aussi pour d'autres raisons, et qu'il y avait éventuellement quelque chose d'autre à couper. On sait bien que dans un rêve un couteau ne renvoie pas automatiquement et exclusivement à la castration mais que si l'analyste se contente de cette interprétation univoque, d'ailleurs parfois proposée par l'analysant lui-même, cela risque de « couper court » à la poursuite des associations, donc tout simplement de renoncer à la méthode analytique elle-même.

L'univers familial révélait autour de Matthieu une grande présence maternelle et grand-maternelle contrastant avec un père qui semblait plus lointain. Matthieu prenait plaisir à se déguiser en fille, c'est-à-dire en princesse. Sa grand-mère participait avec entrain à ces jeux, voire les encourageait quand sa mère disait en être lasse.

Lors de notre première rencontre, avec ses parents, Matthieu était attentif, arborant un air malicieux et heureux. Les parents, quant à eux, étaient inquiets de son éventuelle transsexualité. Le jour où je reçus Matthieu seul, il manifesta une angoisse massive quand sa mère eut franchi la porte de mon bureau. Il se mit à pleurer en appelant maman, et une vague de désespoir l'envahit et ne cessa d'enfler, avec des sanglots, puis des hurlements. Je lui parlais, j'essayais de le rassurer. Rien n'y faisait et cela durait. Je le sentais néanmoins présent quand je croisais son regard, prêt à un contact. Cela me donna l'idée de lui proposer un *squiggle*. Les yeux embués, il regarda avec intérêt le premier trait que je traçai sur la feuille de papier puis il prit volontiers le crayon que je lui proposai et se mit à prolonger le dessin. Un contact s'était noué, de bon augure, compte tenu de l'intensité de ses manifestations d'angoisse au départ de sa mère. J'appris secondairement par les parents combien elles étaient fréquentes et problématiques.

Les filles, il disait donc vouloir en devenir une, mais il apparut que celle-ci devait relever d'une catégorie de filles qui ne court pas les rues : celle des princesses. Et de fait, lorsqu'il se déguisait, se travestissait, c'était pour être une princesse. Pendant des séances



et des séances, inlassablement, Matthieu dessina des princesses vêtues de longues robes et arborant une longue chevelure. Il était à son affaire, le regard énamouré pour ses princesses, et je pensais à la phrase de Freud à propos de l'identification primaire, là où, « [...] aux primes origines, dans la phase orale primitive de l'individu, investissement d'objet et identification ne sont sans doute pas à différencier l'un de l'autre<sup>42</sup> ».

Cette itération de ses séances finit par me peser : qu'en perçut-il, qu'en pensa-t-il ? C'est dans cette période qu'il évoqua alors de lui-même, pour la première fois dans sa cure, le « couper mon zizi ». Il le fit alors de façon enjouée, ludique, voulait-il me réveiller ? Il le dit, tout comme il dessinait, en paraissant se mouvoir dans un imaginaire, là où on peut effacer d'un coup de gomme et puis où on peut retrouver le trait initial, même si le dessin se transforme la première mouture n'est pas perdue, pas vraiment obsolète. De cet espace, en même temps, il m'adressait ses mots. À partir de ce moment Matthieu se mit à traquer l'imperfection dans ses dessins, et il la trouvait régulièrement. Ceux-ci ne le ravissaient plus, même gommés, redessinés, il leur trouvait toujours un défaut. Les séances changèrent de physionomie, Matthieu était alors moins concentré sur les dessins qu'il réclamait toujours de faire, il devint agité, se tortillant sur son siège, gigotant et se touchant fréquemment le zizi. Dans ces moments en le voyant aussi excité génitalement, je pensais à sa demande de couper son zizi : ce désir de castration, était-ce aux fins d'éradiquer le danger d'une trop forte excitation ? Il se mit alors à demander quasi à chaque séance d'aller aux toilettes. Une demande qui suivait souvent la période de gesticulation. Pour y trouver une décharge possible, une satisfaction urétrale, ou anale, car il précisait souvent que c'était pour la « grosse commission ». Dans cette période d'excitation transférentielle, peut-être née de mon insatisfaction évoquée précédemment, suite à laquelle il s'était mis à traquer le défaut, il relançait sa recherche portant sur l'objet du désir de l'autre : celui des femmes de la famille pour lui – il en connaissait déjà un petit bout à ce propos – mais aussi et peut-être surtout, sur celui de son père. Fallait-il devenir une fille pour l'intéresser, pour le séduire, était-ce ce que son père attendait, lui demandait ? Était-ce aussi pour lui demander de couper une relation d'exclusivité à l'autre par trop excitante ?

Les intermèdes des toilettes à cette période étaient des moments où il mettait en jeu une symbolisation de la séparation, si

---

42. Freud S. (1923), *Le moi et le ça*, *op. cit.*, p. 272.

douloureuse pour lui. Et si les princesses restaient bien présentes, toujours marquées du sceau de l'idéalisation, elles étaient maintenant confrontées au problème de l'imperfection, du défaut. La représentation phallique se lézardait, une ouverture pouvait s'initier. Et un jour, alors que Matthieu avait, mécontent, froissé son dessin puis l'avait jeté dans la corbeille, je lui dis : « La princesse à la poubelle ! » Il me regarda et se mit à sourire. Et, dès lors, quand il jetait un dessin, il répétait gaiement et à l'envi « la princesse à la poubelle ! » J'appris ensuite que cette figure phallique, la princesse, pour lui pièce fondamentale du jeu d'investissements et d'identifications, trouvait dans l'histoire familiale un point d'ancrage : en effet, une fille d'une génération antérieure était morte et pour lui, s'identifier à cette petite princesse devenue l'objet d'une mélancolie pluri-générationnelle, c'était pouvoir s'assurer de la permanence d'une relation, d'une satisfaction édénique dont on sait quel peut en être le prix, une livre de chair. Pouvoir ainsi jeter enfin à la poubelle la princesse, cet objet d'amour et d'identification, c'était du même coup ouvrir à l'un et à l'autre, à la bisexualité psychique, et le « couper mon zizi » pouvait signifier le désir de quitter une identification par trop aliénante, celle d'être le phallus d'une femme ou encore d'être une femme-phallus. Son désir de castration me semble ainsi se rapprocher de celui du petit Hans, désir, pas simplement angoisse, désir que son père soit enfin l'agent d'une castration phallique entre sa mère et lui.

Nous allions cesser de nous rencontrer et la date de la dernière séance approchait. Matthieu y fit allusion et me dit qu'il avait une question à me poser. Il semblait un peu gêné aux entournures et, après avoir hésité, il finit par me demander : « Dis, Monsieur L, quand ce sera la dernière fois que je viendrai, est-ce que je pourrai m'asseoir dans ton fauteuil ? »

Le phallus fige, il obstrue le mouvement. Un trop de métaphore et un manque de métonymie, de dérivation, de déplacement. La prégnance de l'identification phallique pour les deux sexes les ramène à l'unique, à l'Un. La reconnaissance de l'un et de l'autre sexe ne saurait s'en tenir à la seule découverte perceptive de la différence des sexes. En effet il est nécessaire de conceptualiser celle-ci, qui est initialement différence de sexe, et cette opération va alors rencontrer inévitablement le rapport aux identifications aux deux sexes. Le travail psychique nécessaire pour reconnaître les deux sexes peut s'avérer pérennément problématique. En témoigne la femme qui combat le renoncement au phallus par le biais de son « inextinguible » envie du pénis, et qui se protège ainsi d'avoir à affronter, du même coup, un autre renoncement,

identificatoire, qui, lui, mettrait alors trop dangereusement en jeu son narcissisme. La cure d'Orlanda reprendra ces questions (Voir infra 3.3).

## 2.6. La castration, un désir de femme ?

On le sait, la castration a un agent, Matthieu le disait aussi en exprimant son désir qu'*on* lui coupe le zizi. Et si la castration est plus généralement vécue comme une menace, le « *on* » reste une vraie question, car de qui la menace émane-t-elle ? Freud reconnaît que c'est le plus souvent de la part des femmes qu'elle survient, de façon voilée et rarement directe<sup>43</sup>. Mais elle se référerait invariablement au père et l'on sait bien le succès planétaire qu'a pu connaître le « Au nom du père ». Sans nier l'efficacité symbolique de cette déclamation, on peut néanmoins ne pas se fermer toute autre possibilité de penser la *bisexualité de la castration*. La menace proférée par les femmes, Freud la décrit pourtant, on pourrait dire en leur nom propre, dans leur réaction à ce que l'on appelait les « mauvaises habitudes » de l'enfant, autrement dit, ses activités autoérotiques. L'effet excitant de celles-ci ravive leur propre sexuel infantile et les fantasmes afférents, et ainsi, ces femmes peuvent bien convoquer le père interdicteur et, dans le même temps, exprimer d'autres désirs.

On peut ainsi penser que le désir de Gaïa est présent dans la castration mythique d'Ouranos par leur fils Cronos. Si celle-ci s'effectue, c'est bien parce que celui-ci aide sa mère à tirer vengeance de son mari. Il castre ainsi son père avec la faucille que lui donne Gaïa. La mère émasculerait-elle son mari par procuration pour jouir tranquillement de son enfant phallus ? Cronos tentera bien de se détourner de cet inceste en épousant... sa sœur, Rhéa. Mais bien évidemment, le scénario « le fils chasse le père » doit se reproduire pour Cronos, lequel croit pourtant pouvoir déjouer la malédiction en dévorant tous ses enfants. On sait qu'il n'échappera pas à la ruse de Rhéa qui lui fera avaler une pierre à la place de son fils Zeus. Mais, pour ce même Zeus, la menace du fils se renouvelle quand Métis se trouve enceinte de lui. Pour s'en préserver, il avalera alors la mère avec l'enfant qu'elle porte et il accouchera ainsi lui-même d'Athéna, femme phallique à jamais vierge. Zeus devient ainsi modèle mythique de la bisexualité, voire d'une intersexualité que l'on observe dans la nature quand un animal,

---

43. Freud S. (1924), La disparition du complexe d'Œdipe, *OCFP*, XVII, Paris, Puf, 1992, p. 28.

en fonction de la nécessité de l'adaptabilité, notamment pour la survie de son espèce, peut changer de sexe.

Ainsi donc, des femmes castrant les pères à l'aide de leurs fils. Et pour ceux-ci, se castrer peut parfois se révéler la solution ultime pour échapper à l'emprise du désir maternel ou paternel bisexuel. Et, comble de l'ironie, cette automutilation est porteuse d'une identification au père, toujours castré<sup>44</sup>.

L'angoisse de castration, angoisse masculine par excellence, se trouve donc le plus souvent référée au père, comme la sanction du désir incestueux, nonobstant le fait que pour Freud ce soit le plus souvent des femmes qu'émane la menace. Ainsi, dans l'Homme aux loups, Freud va jusqu'à en faire un héritage phylogénétique qui fige la question de la menace du côté des hommes : « [...] même dans les cas où la menace n'est pas rapportée au père, il existe un schéma phylogénétique qui veut que, *de toute façon* [je souligne], quel que soit celui qui le formule, c'est toujours en dernière analyse, au père que cette menace sera reportée<sup>45</sup>. »

*De toute façon*, une mère ne saurait donc éprouver un désir de castrer son fils. Pourtant la violence de l'envie du pénis chez la femme, à travers son souhait de l'arracher à l'homme, se présente régulièrement dans la clinique. Et Freud le sait bien, mais on touche ici à sa très difficile reconnaissance de l'ambivalence maternelle envers le fils. Et pourtant il s'agit là d'une problématique décisive qui pourrait bien se cacher derrière le roc d'origine décrit comme le point de butée ultime pour l'analyse. Plusieurs analyses menées par Freud semblent bien avoir achoppé contre-transférentiellement sur la question de la haine dans le transfert maternel. La singularité du rapport de Freud à la mort de sa mère en ouvre une compréhension.

---

44. Comme dans un autre exemple tiré de la mythologie où Adgitis, hermaphrodite, dont l'ambiguïté insupportable a conduit à sa castration par les dieux, a donné naissance à Attis (une conception à l'aide de son sexe coupé dont la semence s'est écoulée dans la terre mère). Celui-ci devenu homme rencontrera un jour son père, devenu donc « *elle* », une femme, et en sera aussitôt aimé. Cet amour incestueux fait horreur à Attis, qui devient fou et... qui s'émascule ! Comment échapper à une telle confusion des générations, des sexes, et à la violence de sa scène primitive ? Pour y échapper, il vaut mieux se castrer, ne plus être porteur du pénis, mais en demeurant ainsi dans une répétition infernale de sa scène primitive, en étant castré comme son père.

45. Laplanche J., *Castration-Symbolisations*, Problématiques II, Paris, Puf, 1980, p. 67.

## 2.7. Bisexualité « oubliée » et fin d'analyse

Freud avait pu ainsi dire à Eitingon qu'il ne pourrait se pardonner de mourir avant sa mère. Il écrira plus tard à Ferenczi que la mort de sa mère lui en donne dorénavant le droit il ne la tuera donc pas en mourant le premier. Ainsi la réalité serait censée dissiper la question de la haine réciproque entre mère et fils, une haine que Freud ne cesse de nier. Mais, nonobstant, sa pratique de l'analyse continuait à le confronter au vif de cette question<sup>46</sup>. Dans la controverse avec Ferenczi liée à son sentiment que Freud n'avait pas mené son analyse à son terme, du fait de l'insuffisante prise en compte de la haine dans sa cure, un Freud excédé lui répondit un jour, en s'étayant sur les débordements ferencziens, le désignant de façon ironique et critique, comme « la mère tendre » et en se dénommant « le père brutal ». Mais précisément, ne s'agit-il dans l'analyse que de se confronter à cette figuration secondarisée et partielle de l'Œdipe ? La haine et le désir de mort de la mère (entendus dans les deux sens) sont-ils ainsi absents pour le garçon ? De quoi Freud se préservait-il dans l'analyse de Ferenczi comme dans d'autres ? Qu'est-ce qui empêchait une meilleure résolution de l'analyse ? À cette question, Pierre Fédida propose une réponse qui situe l'enjeu de la résistance : « Si l'on doit beaucoup à Ferenczi à la fois au titre d'une première élaboration technique du contre-transfert (alors pris sur le vif du transfert) et d'une ébauche théorique de la supervision [...] (analyse mutuelle), c'est notamment en raison de cette découverte qu'aucune analyse ne peut être tenue pour terminée si elle n'a pas permis de retrouver dans le transfert l'hostilité sauvage dont il est la mémoire phylogénétique [...]»<sup>47</sup>. Mais laisser survenir cette hostilité sauvage, n'est-ce pas se livrer à l'affrontement à la mère primitive, à la mauvaise mère, c'est-à-dire en dernière instance à la brutalité de la pulsion ?

La fantaisie de Freud où la mère serait seulement aimante et tendre avec son fils masque mal l'ambivalence foncière des mères à l'égard de leurs fils. À côté des remarques de Winnicott sur ce qui provoque inmanquablement la haine chez la mère – toutes ses déceptions dans sa vie relationnelle avec son enfant –, il convient d'insister sur le point suivant : si la mère peut trouver à travers son fils une compensation à son envie du pénis, il n'en demeure pas moins que ce dernier possède justement ce qu'elle n'a pas, ceci

46. Doolittle H., *H. D., Visage de Freud*, Paris, Denoël, 1977. Son témoignage en fournit une excellente illustration.

47. Fédida P., *L'interlocuteur, Le Site de l'étranger*, Paris, Puf, 2009, p. 123.

marquant d'une ambivalence foncière leur relation, et le refoulement aussi « réussi » soit-il, à cet égard ne peut empêcher, d'une manière ou d'une autre, le trouble des sentiments opposés, celui-ci d'autant plus vif que ceux-là restent impensés. Et l'on peut naturellement étouffer l'autre... avec son amour.

Quand la mère de Freud décède, celui-ci écrit à Ferenczi combien il est surpris par sa réaction car la douleur si convenue ne semble pas être au rendez-vous. En revanche, la mort de sa mère est surtout porteuse d'un soulagement, car elle l'autorise à pouvoir mourir : « C'est que je n'avais pas le droit de mourir tant qu'elle était encore en vie, et maintenant j'ai ce droit<sup>48</sup>. » Freud se libère ainsi de la menace des Érinyes. Mais quelles modifications psychiques cette mort produira-t-elle ?

« D'une façon ou d'une autre, les valeurs de la vie ont dû se modifier remarquablement dans les couches profondes », écrit-il à Ferenczi<sup>49</sup>. Et il dit encore ceci à Jones : « Je ne vous cacherais pas que ma réaction à cet événement, par suite de circonstances singulières, a été elle aussi singulière. Certes, *there is no saying* quant à ce qu'une telle expérience peut provoquer dans les couches les plus profondes mais superficiellement je ne ressens que deux choses : l'accroissement de liberté personnelle que j'ai acquis, car de penser qu'elle apprendrait ma mort m'a toujours effrayé et, deuxièmement, la satisfaction de lui voir enfin échue une libération à laquelle elle avait droit après une aussi longue vie. Sinon, pas de deuil comme en montre avec tant de douleur mon frère de dix ans plus jeune que moi. Je n'étais pas à l'enterrement<sup>50</sup>. »

Dans les « couches profondes », quelle est donc la nature du travail qui s'y opère et qui concerne selon Freud les « valeurs de la vie » et pour lequel justement, « *there is no saying* », un travail de deuil y est-il possible ou seulement une dérive mélancolique ? Le fil de l'association de la mère et de la mort évoque un des thèmes du *motif des choix des trois coffrets*<sup>51</sup>, là où se révèlent les différentes figures de la femme que sont la génitrice, la compagne, et la terre mère, où l'on redevient poussière. Et c'est exactement ce que sa propre mère avait répondu au jeune Sigmund qui la questionnait sur la mort, on redevient poussière, tandis qu'elle joignait le geste

48. Freud S., Ferenczi S., *Correspondance, 1920-1923, Les années douloureuses*, Paris, Calmann-Lévy, 2000, p. 449.

49. Freud S., *ibid.*, lettre à Ferenczi, p. 436.

50. Freud S. Lettre à Jones du 15 septembre 1930, S. Freud-E. Jones, *Correspondance complète, 1908-1939*, Paris, Puf, 1998, p. 776.

51. Freud S. (1913), Le motif du choix des coffrets, *OCFP*, XII, Paris, Puf, 2005.

à la parole, sur son propre corps, en se frottant les paumes des mains et en détachant ainsi des petits bouts de sa propre peau pour évoquer la décomposition, le retour à la terre. Cette troisième figure, la terre mère/mort, il convient de ne pas la considérer seulement dans une succession temporelle, historicisante, de la naissance à la mort. Si la compagne peut être facilement pensée en des termes œdipiens, les deux autres figures relèvent davantage des « couches profondes », préœdipiennes. Et c'est précisément dans cette zone, du maternel et du féminin, que Freud situe les inévitables effets psychiques de la mort de la mère : non pas seulement celui d'un deuil plus ou moins difficile de la mère œdipienne, mais en une modification des « valeurs de la vie ». En même temps avec le « droit » de mourir, les « valeurs de la vie », on est déjà très vite, trop vite, du côté de la lumière qui renvoie aussitôt le maternel à son obscurité, là où, en soi, vie et mort se frôlent, dans ces couches où règne toujours le trouble d'une identité mal définie. Le deuil du père est d'emblée pris dans le complexe d'Œdipe, celui de la mère ravive aussi celui de *maman* avant même qu'elle ne soit une personne nommée. Conrad Stein écrit ainsi : « Mais autant la lumière – autrement dit, la science – procède du deuil du père, autant la noire mélancolie est liée à la figure d'une mère, fondée, plus précisément, sur la haine indestructible [de la] mère<sup>52</sup>. »

En 1931, l'année qui suit la mort de sa mère, Freud explore, cherche à éclairer l'obscur et il écrit « Sexualité féminine ». Il y parle de la « phase d'attachement exclusif à la mère » qu'il nomme pour la première fois phase préœdipienne : « Tout dans le domaine de cette première liaison à la mère m'est apparu difficile à saisir analytiquement, blanchi par les ans, pareil à une ombre, à peine susceptible d'être rendu à la vie, comme si cela avait succombé à un refoulement particulièrement inexorable<sup>53</sup>. » Une difficulté à saisir analytiquement ce qui est pourtant toujours là dans l'analyse, et qui peut nous saisir si intensément à travers le transfert que l'on nomme « maternel ». L'ombre qui s'y manifeste, le mort-vivant, situe alors l'enjeu du transfert maternel et la difficulté de sa figuration. Là où, dans l'analyse, analyste et analysant peuvent être en attente d'une symbolisation qui les soulagerait de l'intensité du transfert.

L'analyste peut refuser d'occuper la position maternelle dans le transfert, ne pas la supporter ou ne pas vouloir « jouer les

52. Stein C., *Les Érinyes d'une mère*, Calligrammes, 1987, p. 36.

53. Freud S. (1931), Sur la sexualité féminine, *OCFP*, XIX, Paris, Puf, 1995, p. 10.

mères<sup>54</sup> », et répondre seulement d'une position paternelle. Mais cette ouverture à une symbolisation peut se révéler inopérante, peut-être parce qu'elle ne recueille qu'un trop faible écho dans les couches profondes, celles du maternel. C'est pourquoi dans l'analyse la « voie *des* mères » ne doit pas être désaffectée, esquivée, sinon l'ombre se dérobera pour revenir, menaçante, à l'identique. L'analyse s'écrirait alors sur du sable. Dora l'a montré à Freud, et bien d'autres femmes encore, comme il le confesse lui-même : « Je ne suis d'ailleurs pas encore parvenu à percer complètement à jour un seul cas<sup>55</sup>. »

Pour que le maternel, mais aussi le féminin, puisse se symboliser dans le transfert, pour qu'il n'oscille pas indéfiniment entre arrachement et sacrifice ou disparition traumatique (y compris celle de l'analyse), il convient de ne pas éluder la question de la mort présente dans le maternel, de la haine réciproque entre mère et enfant présente jusque dans le désir d'union. Et ce quel que soit le sexe de l'analyste. Faute de quoi l'analyse laisserait toujours hors champ cela même qui avait tellement empêché Freud et l'avait conduit à ce constat : « Je n'ai jamais pu complètement percer à jour... » Ce n'était pourtant pas faute d'avoir déjà bien regardé, d'être allé jusqu'au fond de la gorge d'Irma, jusqu'à cet endroit insoutenable où l'on finit toujours par côtoyer le Styx, c'est-à-dire la couche profonde du « continent noir », et Freud n'aime pas s'y retrouver. Il déclare ainsi à son analysante, Hilda Doolittle, qu'il n'aime pas être la mère dans un transfert : « Ça me surprend et me choque toujours un peu<sup>56</sup>. » Qu'est-ce qui le choque « un peu » dans l'idée d'être la mère, est-ce d'« être » ainsi une femme ? N'est-ce pas de retrouver ce qu'il a pourtant lui-même découvert, toute la question de la bisexualité dans son rapport intime à l'identité, dans un temps qui n'est pas encore celui de la différence des sexes, mais plutôt celui de la confusion des corps et des êtres dans l'homosexualité primaire entre mère et fille, mais aussi entre mère et fils ?

Pourtant, si Freud cherche toujours à éluder la dimension agressive de la mère, il la reconnaît bien à la femme et notamment par le biais de la violence de l'envie du pénis. Ainsi, dans « Le tabou

54. Phillips A. « Jouer les mères », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 45, *Les Mères*, Paris, Gallimard, 1992, p. 91.

« On dirait qu'il y a deux tentatives, en pratique, pour l'analyste, deux extrêmes : soit l'identification comme caricature – jouer à la mère –, soit le consentement à être la *victime* d'un transfert inconnu. Deux extrêmes qui vont du gourou à la page blanche » (Je souligne).

55. Freud S. (1931), *Sur la sexualité féminine*, *op. cit.*, p. 11.

56. Doolittle H.D., *op. cit.*, p. 65.



de la virginité », Freud peut ainsi dire que les hommes redoutent plus ou moins inconsciemment l'envie de pénis chez la femme, ce désir d'arrachement, ce désir de castration réparateur qui se trouve situé chez la femme. Laplanche, dans *Castration-Symbolisations*, insiste sur l'importance de cette dimension : « La loi de castration ne serait pas, ou pas seulement, véhiculée par les menaces ou bien héritée comme schème éternel, elle serait perçue et intériorisée à partir d'une perception de l'inconscient maternel et du propre complexe de castration présent chez la mère<sup>57</sup>. »

Ainsi la castration se présenterait d'abord dans la relation mère-fils avant de jouer son rôle dans le temps de l'Œdipe. Elle se situerait alors davantage dans le rapport de l'enfant à la féminité de sa mère et en fonction des modalités de celle-ci, acquérir une place plus ou moins significative dans la relation au père.

### III. LES IDENTIFICATIONS ET LE CONFLIT

De la menace de castration jusqu'au désir de castration œuvrant comme une solution pour échapper à la force d'attraction si menaçante du désir parental (la cure de Matthieu), ce procès, qui dans la plupart des cas se déroule psychiquement sans mettre en jeu la réalité corporelle, est traversé par la question de la bisexualité. En effet, les identifications y jouent un rôle essentiel, l'identification primaire est renforcée et complexifiée par les identifications ultérieures, moïques, qui pourront la conflictualiser. L'identification est une « moïfication » de l'objet, elle est conservatrice de l'objet, elle est compensatrice de la perte de l'objet (Jean Florence<sup>58</sup>). Son prototype est celui de l'identification mélancolique. Et quand la conflictualité liée aux choix se fait jour, on pourra alors constater les effets délétères dus à certains renoncements à l'objet lorsque ceux-ci ne peuvent s'effectuer que sur le mode mélancolique<sup>59</sup>.

57. Laplanche J., *Castration-Symbolisations*, *op. cit.*, p. 176.

58. Florence J., *L'Identification dans la théorie freudienne*, Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 1984.

59. Chabert C., *Bisexualité : mélange ou différence des sexes ?*, *op. cit.*, p. 105. Je renvoie ici aux travaux de Catherine Chabert, notamment à son hypothèse, dans « Bisexualité, mélange ou différence des sexes », qui postule que le moment mélancolique est une potentialité pour tout un chacun, et même que « toute cure mobilise un processus bâti sur ce modèle qu'[elle] appelle "moment mélancolique" : celui-ci est déterminé par la lutte contre la passivité, il témoigne du refus actif de reconnaître l'empreinte de l'autre (de l'analyste), d'accepter les modifications qu'elle implique. »

Il ne reste alors qu'à tenter de fuir l'excitation de l'autre dans un repli autarcique, avec de ce fait le sadisme qui vient s'exprimer à l'encontre du moi quand l'attaque vise l'autre, et avec le danger que ce moment mélancolique se pérennise.

Le doute peut alors s'instaurer, mortifère, qui renvoie répétitivement au « choix impossible d'une identité sexuelle qui oblige à affronter à la fois le choix d'objet et les mouvements identificatoires<sup>60</sup> » : à sa façon, Léon y était confronté.

### 3.1. Le conflit identificatoire : Léon, comme une fille

Il avait peur de devoir toujours rester à la porte, comme le personnage de Kafka<sup>61</sup>, dans sa nouvelle « Devant la loi », et pourtant, comme pour celui-ci, il ne tenait qu'à lui de la franchir. Et c'est bien là ce qui lui posait un sérieux problème. Sa femme, bien loin de verrouiller sa porte, n'hésitait pas à lui faire montre de son propre désir sexuel, et, justement, cela lui faisait terriblement peur. Léon, qui disait « adorer » les femmes, en être toujours entouré, en avait assez de ne pouvoir en jouir « comme un *vrai mec* » et était venu consulter un analyste, un homme.

Il était l'enfant préféré de sa mère, une femme exigeante, qui lui répétait pendant son enfance que les filles réussissaient mieux scolairement que les garçons. Ce discours avait pesé sur ses études sur lesquelles s'était cristallisée une part de son conflit interne, celui qui le partageait douloureusement entre contredire sa mère et lui montrer qu'elle avait raison. Être une fille pour réussir et ainsi plaire à une mère pour laquelle, justement, la réussite était un idéal de puissance, ou bien être un garçon impuissant, lui pourtant le préféré, censément parce qu'il était un garçon. Mais si fières qu'elles puissent être que leur fils possède ce qu'elles n'ont pas et ainsi de s'en satisfaire narcissiquement, de l'aimer follement, la moindre variation quant à cette exigence réparatrice pourra révéler toute l'ambivalence des mères envers leur fils, et ainsi l'expression de toute leur haine, n'en déplaît à Freud.

Alors, être un garçon ? Léon disait que cela aurait été plus simple s'il avait été une fille. D'ailleurs il avait toujours été un peu attiré par les hommes, ceux-ci le fascinaient, mais dans la brève relation homosexuelle qu'il avait connue il n'avait pas apprécié que son partenaire *prenne tout en main*. Cette histoire l'avait convaincu

60. Chabert C., *ibid.*, p. 175.

61. Kafka F. « Devant la loi », *Un Artiste de la faim, À la colonie pénitentiaire et autres récits*, Paris, Folio, p. 125-127.

qu'il préférerait les femmes. Avec lesquelles il retrouvait la même problématique.

Être un homme, c'était pour lui une vraie bataille, il fallait toujours qu'il montre qu'il était un homme et c'est pour cela qu'il était autant entouré de filles. Il disait qu'il voyait que cette assumption de la virilité était aussi compliquée pour son père. Un père dont il soulignait le physique pourtant très masculin, un père dont il déplorait le peu de présence durant son enfance et son adolescence.

Malgré toute cette charge bisexuelle ambivalente qui pesait sur sa scolarité, Léon avait néanmoins pu, dans une anxiété permanente, faire des études correctes et, aidé ensuite par le milieu aisé duquel il provenait, il avait pu accéder rapidement à une bonne « situation ». Une situation qui s'avérait en revanche beaucoup plus problématique sur le plan sexuel. Tant avec ses « conquêtes » de jeunesse ou plus récentes qu'avec sa femme il souffrait de troubles de l'érection. Il insistait sur la force de son amour pour les femmes, pour leur sexe. Un sexe qu'il pouvait contempler longuement et cajoler oralement, ce dont on lui en faisait d'ailleurs compliment. Il avait dit le mot « con/quêtes », du con à la « quéquette », un terme dont il usait souvent dans un sens privatif, pour dire « rien du tout ». Conquête, c'était un mot qu'il aimait particulièrement, ce mot qui rassemblait des signifiants des deux sexes dans une condensation au cœur de sa problématique.

Alors surtout ne pas dresser son pénis (phallus) de peur que la femme ne s'en saisisse, ne l'engloutisse et ne le castre. Ce qu'il avait effectivement ressenti face à l'attitude maternelle à son endroit.

Léon est de retour après une période de vacances. Il a rêvé : « Je fais l'amour avec une femme, elle a l'air d'avoir beaucoup de plaisir. Mon fils arrive alors. » Il commente tout de suite : « *C'étaient des retrouvailles, cette séance d'amour.* » Quelles retrouvailles dans l'analyse, pour l'analyse ! Rien de moins que ce rêve d'une scène primitive où je le voyais, comme le furet de Lacan, se déplaçant de l'un à l'autre, de l'un dans l'autre. Dans cette scène primitive c'est « elle » qui jouit quand « lui » se prive du plaisir, ou l'obtient par elle. Il en vint alors à évoquer ce fantasme qui le stimule érotiquement, à savoir quand il imagine sa femme dans les bras d'un autre. À la fois, il se soutient identificatoirement d'un autre pour faire jouir sa femme, il est puissant (il admire l'acteur de films pornographiques Rocco Siffredi) et il peut s'identifier à la femme qui a du plaisir. Il est aussi ce fils qui non seulement regarde, mais qui pénètre dans la scène : figuration des retrouvailles d'amour ?

Les retrouvailles d'amour, c'était aussi, évidemment, la reprise des séances. Lors d'une séance ultérieure il continue à parler de

son fantasme « sa femme dans les bras d'un autre », en insistant sur sa valeur d'excitation pour lui « vis-à-vis » de sa femme, mais je pense aussi certainement dans le transfert en séance au moment même où il l'énonce. Alors qu'il insiste sur cet aspect stimulant, de *la voir* avec un autre homme, il déclare alors, non pas « je *la* vois », mais « je *me* vois dans les bras d'un autre ».

La jalousie se présente souvent comme le négatif de cette excitation bisexuelle, quand derrière le masque de la possessivité hétérosexuelle elle présentifie de façon permanente la scène primitive et elle exprime la dimension homosexuelle qui vient se manifester ici dans le transfert et dans son adresse à l'analyste.

À la séance suivante, Léon dit avoir récemment connu des jours difficiles avec deux femmes et il déclare : « Il doit y avoir un rapport. » Je me demande *in petto* avec quoi, avec son homosexualité ? Il parle alors du contrôle fiscal qu'il vient de subir avec une inspectrice des impôts qui « y a regardé de près ». Je pense à sa mère. Il poursuit : « Finalement, ça s'est bien terminé. Je sais séduire les femmes qui ont du pouvoir. Mais ensuite, sexuellement je n'y arrive pas. C'est un truc très masculin le pouvoir. » Les femmes qui l'ont sont-elles forcément phalliques ? Il continue en disant avoir toujours du mal à prendre les choses en main et avoir peur de ce que demandent les femmes. Et puis il se met à parler de la vive dispute de la veille avec sa femme, ce qui n'arrive pas souvent, qui s'est bien terminée, il a pu trouver les bons mots pour sortir de la crise, car, dit-il alors : « Quand même, je ne suis pas *aussi con que ma bite* ! »

Je reprends : « Votre bite, un con ? » Léon poursuit alors en décrivant sa femme comme très masculine, c'est son côté mec qui l'attire, mais, dit-il, « je redoute qu'elle ne me supplante », elle qui prend tant de choses en main.

« Comme l'inspectrice, comme votre mère ? » Il me rétorque qu'il ne voit pas le rapport (il disait au début de la séance qu'il devait y avoir un rapport), et après un long silence il acquiesce et reconnaît que son côté petit garçon est bien en rapport avec ça, car sa mère *prenait tout en main*. Et il ajoute : « Je ne suis pas homme et pourtant je me sens bien plus homme que femme. » Il a envie et il a peur d'être supplanté, *planté*, laissé en plan ou pénétré agressivement. Peu de temps auparavant Léon se plaignait de mon silence, il m'invitait à *couper* son discours, à ne pas hésiter à *lui rentrer dedans*. Peu après ces déclarations il souhaite arrêter son analyse en disant *qu'il ne pouvait pas aller plus loin*. Ce qu'il fit quand même.

Léon est dépité, sa femme s'est montrée très active sexuellement et ça l'a *désarçonné*. Ce n'est pas lui « l'étalon ». Et il poursuit avec une question : « c'est le cavalier désarçonné ou c'est moi qui doit le

chevaucher ? » Je lui dis, « chevaucher le cavalier ? », ce à quoi il répond en disant que parfois il arrive à jouir en *contournant* l'affaire et en sautant l'obstacle ! Dans le transfert, je suis l'homme qui le tient dans mes bras en même temps que la mère qui le désarçonne, le *dégarçonne*. Celle, trop pénétrante, qui fait trop intrusion dans son intimité, celle qu'il faut repousser pour devenir un homme au risque de perdre son amour.

Les relations amoureuses de Léon étaient contraintes par des retrouvailles qui s'effectuaient inlassablement sous l'égide d'une scène primitive où ses identifications le heurtaient à la menace non seulement de la castration, mais de l'abandon. Ainsi pour lui, pas le temps d'assumer une identification sexuée qu'elle s'était déjà renversée, prise dans une ronde folle, dans une sorte de sabbat démoniaque ou dans un maelstrom<sup>62</sup>, où il était l'un ou l'autre, l'un et l'autre.

Cette image du cavalier et de sa monture, où l'on ne sait qui chevauche qui, se présentait comme la métaphore de sa bisexualité et du rapport que Léon voyait et ne voyait pas avec sa mère. Il choisissait toujours des femmes où ce rapport pouvait se rejouer à l'identique. Cette marque transférentielle vint alors se présenter utilement dans la cure quand Léon en vint à se plaindre de mon « abus d'autorité ». La question du paiement des séances manquées, dont il s'acquittait néanmoins intégralement, marqua le début de l'hostilité. Léon se rebellait contre ce qu'il vivait comme l'*autorité phallique* (les femmes de pouvoir) et il put enfin ne pas contourner l'obstacle, le conflit.

L'autoritarisme est phallique, on peut espérer que l'autorité puisse s'en dégager. Vers la fin de son analyse Léon eut un jour ces mots : « l'autorité, c'est un compromis » ; passer de la « conquête » au « con promis », c'était bien cela pour lui la promesse de retrouvailles d'amour qui ne soient pas seulement des retrouvailles trop aliénantes.

### **3.2. Symbolisations de la bisexualité : la scène primitive**

Dans l'analyse de Léon nous avons pu mesurer toute l'importance du fantasme de scène primitive, un fantasme que l'on peut retrouver réactivé dans toute cure, dans ce lieu qui ouvre à une possible reconnaissance et élaboration de sa bisexualité.

---

62. Le « maelstrom » est un *trou noir* de l'océan.

La découverte de la différence des sexes vient questionner pour l'enfant l'assignation de son sexe, une assignation qui est inévitablement compromise par les souhaits inconscients des parents. On sait la place que tient alors la castration dans ce moment dominé par la théorie sexuelle infantile phallique. L'enjeu de l'élaboration psychique est toujours celui d'une liaison possible de l'excitation, et notamment à travers la fantasmatisation. Freud nous dit que la première question que se posent les enfants est « d'où viennent les enfants ? ». Cette interrogation, « comment suis-je arrivé là ? », porte évidemment sur les origines et elle est prise dans la scène sexuelle qui la sous-tend. Apprenant que les parents lui ont donné la vie, l'enfant associe le « comment ? » à ces moments où ils sont ensemble sans lui, que font-ils en son absence, quel est donc ce commerce que les parents entretiennent ? Cette énigme est aussi pour l'enfant ouverture à une figuration du désir parental à travers une représentation symbolisante et il peut ainsi tenter de s'identifier dans cette scène fantasmatique à tout objet, partiel ou total, qui lui garantisse ainsi une pérennité de la relation, atténuant ainsi les expériences de la détresse et de la frustration dues aux absences et refus parentaux.

Le fantasme de scène primitive est le fantasme par excellence (Lavie<sup>63</sup>), l'endroit privilégié d'élaboration du commerce sexuel entre les parents auquel s'adjoint la question de la place que l'enfant fantasme y occuper et qui trouve à se réaliser grâce à l'identification.

Ce fantasme n'est pas fixé une fois pour toutes à une seule version identificatoire, elle-même déjà potentiellement diverse. Il permet, au gré des époques, la vie durant, et particulièrement pendant une analyse, de passer d'une identification à une autre, de les cumuler, en suivant les méandres du procès œdipien. Identification au père, à la mère, aux deux, mais aussi au phallus qui est l'objet du désir maternel et l'instrument de la liaison parentale.

Cette matrice fantasmatique est en lien avec les autres fantasmes dits « originaires ». Avec la « castration » qui lui apporte une dimension différenciatrice des premiers « parents combinés ». Avec la « séduction » qui est porteuse d'excitations et de la question du désir de l'autre. Avec le « retour dans le sein maternel » qui trouve dans l'identification au phallus un prolongement du rêve de ne plus être exclu définitivement de l'espace maternel puis de l'espace parental en étant le phallus entre eux deux.

---

63. Lavie J.-C. Excellence paradigmatique de la scène primitive, *L'Amour est un crime parfait*, Paris, Gallimard, NRF, Tracés, 1997.

À ces fantasmes originaires il est bon, me semble-t-il, d'associer « un enfant est battu ». Dans un déplacement opéré sur la fratrie se maintient la question d'une jouissance dont l'enfant se trouve exclu et qu'il cherche à obtenir identificatoirement. Ce fantasme précise, zoome sur la dimension sadomasochiste inhérente à la scène primitive. La douleur d'être exclu est liée masochiquement avec un sens donné à l'entendu qui constitue de façon privilégiée la source matérielle du commerce sexuel parental. Gémissements, cris que l'enfant interprète dans le registre de la douleur, se référant à ses propres expériences de douleur et à leur liaison par le biais du masochisme, une expérience de la douleur qui se trouve réactivée par sa mise à l'écart du couple.

La scène primitive est donc le lieu de figuration ou du moins l'essai de se représenter ce qui apparaît comme l'insaisissable entre-deux cher à J.-B. Pontalis, l'entre-*eux*-deux, comme le souligne C. Chabert<sup>64</sup>.

L'enfant cherche à voir pour savoir, ce qui fait surgir ici une figure mythique, celle de Tirésias, figure emblématique du passage entre les sexes, du changement de sexe et du savoir bisexuel. Et sur le plan identificatoire, dans la constitution de son mythe personnel, tout enfant se révèle peu ou prou un Tirésias en puissance. Dans l'une des versions du mythe, celui-ci est toujours constitué de plusieurs versions, Tirésias se rend coupable de voir sa mère, la nymphe Charido, se baignant nue avec la déesse Athéna, c'est-à-dire une scène homosexuelle. En rétorsion Athéna prive Tirésias de la vue, mais le dédommage en lui accordant le don de prophétie, voir et savoir. Une autre version de la scène primitive décrit Tirésias voyant un couple de serpents en train de s'accoupler sur le Cithéron, ce lieu sauvage qui échappe aux lois de la Cité, un lieu où les déesses sont nues et où toutes les femmes peuvent avoir accès, mais où tout regard masculin qui cherche à les épier, à percer leur mystère (le *Dark continent* ?) en subira des conséquences fatales. Avec son « bâton », il cherche alors à séparer les reptiles, et il tue la femelle, suite à quoi il devient femme. Par identification à l'objet perdu ? Quel autre mécanisme psychique que l'identification pourrait donner à un individu d'un sexe la possibilité d'acquiescer intimement un savoir sur l'autre sexe ?

Tirésias est aveuglé pour avoir surpris jusqu'en lui-même le secret, les secrets, des femmes, ainsi leur jouissance supérieure à celle de l'homme – qu'il dévoile dans la célèbre querelle de Zeus et

64. Chabert C. Entre-eux-deux, *L'Amour de la différence*, Paris, Puf, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2011.

d'Héra – mais aussi leur homosexualité. Plongé dans les ténèbres il devient alors voyant psychiquement.

« Ne plus voir », délaisser l'illusion perceptive pour voir autrement, pour entendre l'ailleurs, c'est aussi la proposition de la psychanalyse. Mais pour la soutenir l'analyste doit pouvoir lui aussi entretenir une relation ouverte à sa bisexualité afin d'offrir à l'analysant une véritable possibilité d'un transfert en creux<sup>65</sup>, le faire bénéficier d'un lieu qui lui permette une reconnaissance de ses diverses tendances. Et, partant de celle-ci, de trouver un plus de liberté pour assumer ses choix.

### 3.3. Orlando, comme un garçon

Dans sa cure, tout comme dans le roman de Virginia Woolf (*Orlando*), elle devint une femme. Comme dans la fiction, mais néanmoins à une différence près, celle de son sexe de départ, car cette analysante était, au début de l'aventure analytique, une femme qui se rêvait en homme. Et cette femme venait se plaindre de sa frigidité.

Une femme au look androgyne, sombre, au regard intense, dont le corps était affligé d'une extrême tension. Durant son enfance de fille aux cheveux courts, elle adorait s'habiller en garçon et éprouvait un grand plaisir à ce qu'on la prenne effectivement pour tel. Dans sa cure, tout au long des séances, elle parlait inlassablement de sexe, de ses rencontres amoureuses et sexuelles et de son éternelle insatisfaction. Dans son discours se manifestaient une méfiance à mon égard et une intention séductrice. Je subissais patiemment le poids de la visée transférentielle inconnue mais cette très grande excitation permanente commençait à me peser, je m'interrogeais sur ce qui motivait en elle un tel tourbillon. Le flot de ses évocations sexuelles me faisait penser à la prégnance d'un fantasme de scène primitive activé en permanence par une

---

65. Laplanche J., *Nouveaux Fondements pour la psychanalyse*, Paris, Puf, 1987, p. 157-158.

« Le transfert en creux, c'est un creux qui vient se loger dans un autre creux. C'est la remise en jeu, en interrogation et en élaboration des messages énigmatiques de l'enfance, et ceci grâce à la situation elle-même, qui favorise ce retour et cette réélaboration de l'énigmatique. Le transfert en plein et le transfert en creux sont deux aspects complémentaires, mais c'est seulement à partir du moment où un clivage apparaît au cœur des imagos ou des scènes transférées, à partir du moment où le couteau peut passer, que le transfert en plein pourra évoluer en transfert en creux, et s'élaborer. » L'essentiel, « c'est que le clivage et l'énigme puissent être conjointement élaborés dans les imagos infantiles et dans la relation à l'analyste. »



excitation contraignante et qui en même temps aurait pour elle une fonction rassurante, celle du maintien narcissique de tous les objets d'amour, objets auxquels elle semblait attachée de façon tellement crispée. Le fantasme de scène primitive devenait ainsi pour elle un garant contre la perte au prix d'une excitation ingérable qui s'échouait sur sa frigidity.

Les évocations de scène primitive se succédèrent dans la cure. Et ce fantasme ne cessa d'être présent, revisité, retravaillé pendant l'analyse. Dans des souvenirs d'enfance où se déroulaient les jeux enfantins du dimanche matin sur le lit parental où elle imaginait que *dans le même temps*, sous les draps, ses parents jouaient à d'autres jeux. D'autres évocations encore de la vie sexuelle de ses parents, à travers leurs bruits, qui invariablement la ramenaient à une conception violente, sadomasochiste du coït. L'expression « tirer un coup » peut bien condenser son état d'esprit sur la chose. Et une scène d'accouchement se présenta alors en séance. Dans mon expérience analytique cette fantaisie a toujours été évoquée par des femmes. Il s'agit d'un « souvenir conscient » de sa venue au monde et de la scène de l'accouchement dans son ensemble, racontée de façon dramatique sur le fond d'une mort possible pour la mère ou pour l'enfant<sup>66</sup>. Une scène où l'analysante est à la fois le bébé et la mère parturiente et où ne manque jamais d'apparaître une figure masculine, le père ou un substitut médecin. Une scène toujours racontée dans une très vive excitation et angoisse, une scène où tous les objets semblent permutables, tout comme les actions, sortir ou pénétrer. En fait, une scène primitive racontée à partir de son produit.

Sortir ou pénétrer, mais surtout ne pas être pénétrée. Dans ses rêves elle était l'homme. Et cela préservait son narcissisme au prix de l'insatisfaction sexuelle. Sa peur mais aussi son désir d'être pénétrée se manifestèrent dans son analyse lorsqu'elle me fit un jour le reproche d'avoir ouvert la porte trop *violemment*. L'expression « tirer un coup » se déclina alors partout : elle attaquait mon *indifférence*, mes refusements<sup>67</sup>, ses mots devenaient des projectiles et elle se torturait psychiquement sur un mode sado-masochique. Mais que nous ayons pu survivre dans l'analyse à ses mouvements agressifs, ce qu'elle redoutait tellement vis-à-vis de sa mère dépressive, lui permit un dégage-ment de sa propension mélancolique.

66. L'expression de la haine entre mère et fille s'avérant, dans ces cas, particulièrement problématique.

67. Dans les *OCF*, « Refusement » est le terme choisi pour la traduction de *Versagung* (antérieurement traduit par frustration), il désigne la réponse négative de l'analyste, le refus qu'il oppose aux demandes de satisfaction pulsionnelle de l'analysant.

Mais qui ouvrait trop violemment la porte ? Bien sûr que l'analyste pénètre par l'interprétation, et cela constitue même l'une des sources de l'inhibition à interpréter. Dans cette porte ouverte « brutalement » il y avait son propre désir inconscient de me pénétrer violemment mais également celui d'être pénétrée brutalement. Mais dans le fond, qui pénétrait qui ? Dans le transfert, j'étais le père œdipien mais aussi bien la mère, j'étais une femme quand elle voulait me pénétrer. D'ailleurs, penser que je sois aussi une femme pour elle c'était pouvoir envisager avec le transfert homosexuel d'autres perspectives pour son analyse que celle de sa seule butée sur le roc de la castration, liée à son envie perpétuelle et irrépressible d'arracher le (mon) pénis, un organe qu'elle disait palper longuement chez son amant, dans une véritable fascination du phallus. C'était aussi la possibilité de laisser émerger toute la dimension de son homosexualité qui se trouvait dissimulée derrière la revendication phallique.

Et elle se mit à rêver de femmes entre elles, ce qui ramena dans la cure de nombreux souvenirs, comme les regards trop appuyés de sa mère sur son corps et les mots de celle-ci qui en valorisaient les parties charnues. Un jour, ce fut le souvenir de ses premières règles qui lui revint, et dans cette séance, en reprenant quelque chose de son discours, je lui dis : « quand vous êtes devenue une femme. » Elle en fut surprise et commenta que l'on ne lui avait jamais dit ça. Son apparence se modifia, elle devint plus coquette, plus gaie, ses relations si heurtées avec tout son entourage semblaient plus fluides. Puis surgit en elle une question qui la déprima : mais comment être une femme à l'intérieur ? Une question qu'elle m'adressait. Elle rêva alors d'un corbeau... d'un beau corps ? Et elle redevint très agressive, toujours sur un mode sadomasochiste, tout tournait autour des coups et faire mal/se faire mal. Lors d'une fin de séance elle fit tomber quelque chose de son sac et en parut gênée. Elle le ramassa promptement et je ne pus jamais savoir ce dont il s'agissait. Quelques séances plus tard, elle discourait sur le bruit qu'elle avait entendu dans mon bureau juste après le départ de la patiente qui la précédait. Elle se demanda ce que j'avais bien pu cacher dans la corbeille à papier. Quel était cet objet qu'elle ne pouvait voir ? Elle associa alors sur l'objet qui était tombé de son sac et elle en conclut que c'était le sexe masculin qui tombait. Et qui, du même coup, découvrait un autre objet, un autre sexe ? Du corbeau à *ma* corbeille, une intériorité féminine se dessinait. Mais cet objet tombé du sac pouvait aussi être un objet anal, et le rêve d'anatomie qui survint ensuite montra tous les efforts de sa psyché pour se

représenter l'intérieur du corps de la femme avec une autre voie que la seule voie anale.

Et la scène de « l'accouchement » revint en séance. Elle s'était toujours demandé pourquoi elle s'était présentée par le siège. Une nouvelle version apparut : ses parents faisaient l'amour, dans l'utérus maternel elle avait la tête du côté vagin et elle en avait assez que le sexe de son père lui donne des *coups* sur la tête, et elle avait dû alors avoir envie que ce soit sur ses fesses ou sur son sexe. Elle évoqua *ce plaisir pris au détriment de sa mère* et elle se compara immédiatement à un homme qui prend son plaisir au détriment de la femme, elle triomphait ainsi de sa mère en esquivant la rivalité entre femmes, mais aussi la dimension du plaisir « partagé » entre elles, en elle, un plaisir trouvé *au lieu même* du détriment, le lieu du préjudice maternel. Ce dont elle se défendait aussitôt par le biais de l'identification à l'homme. Mais ensuite, malicieusement, elle ajouta qu'il était grand temps pour elle d'arrêter de jouer les deux rôles.

L'analyse impose donc à l'analyste de pouvoir entendre d'une place étrange, ainsi pour un analyste homme lorsque l'on est une femme désirée par une analysante dans un transfert homosexuel. Freud a répété qu'il n'aimait pas être une mère dans le transfert, je rajouterai, non plus y être une femme. D'ailleurs l'usage de paternel ou maternel pour nommer le transfert tend parfois à trop le déssexualiser, c'est-à-dire à refouler ce qui est précisément en question dans ce transfert, à savoir *les* transferts du sexuel infantile, même si bien sûr ceux-ci peuvent effectivement trouver leur origine dans la relation à la mère ou au père. Ainsi la trop grande personnification et massification des transferts, masculins et féminins, peut notamment servir à éluder la dimension bisexuelle de chacun des parents. C'est pourtant là, dans ces transferts, que l'on se rapproche des figures, ou même justement de ce qui ne s'est même pas encore constitué comme telles, du sexuel infantile. C'est le plus secret, c'est peut-être bien ce que Tirésias a voulu connaître au prix de la castration. L'analyste ne saurait s'y dérober.

## IV. LE PSYCHANALYSTE À L'ÉPREUVE DE LA BISEXUALITÉ

### 4.1. Roc et bisexualité

Dans *L'Analyse finie et l'Analyse infinie*, Freud bute donc sur un roc. Un « roc » de la castration ramené, *in fine*, au roc « biologique »

de la bisexualité, c'est-à-dire de la sexuation. Toute voie pourrait donc être barrée pour l'analyse, pour sa fin, à cause de cette butée indépassable, ce roc au milieu du chemin. Je cite Freud :

« On a souvent l'impression avec le désir de pénis et la protestation virile, de s'être frayé un passage à travers toute la stratification psychologique, jusqu'au "roc d'origine" et d'en avoir ainsi fini avec son travail. Il ne peut pas en être autrement car, pour le psychisme, le biologique joue véritablement le rôle de roc d'origine sous-jacent. Le refus de la féminité ne peut évidemment rien être d'autre qu'un fait biologique, une part de cette grande énigme de la sexualité<sup>68</sup>. »

Cet obstacle sur le chemin, le refus de la féminité, ainsi finalement biologisé, esquive alors tout questionnement portant sur ce qui se trouve mis en jeu transférentiellement, autrement dit, échoue sur le roc du contre-transfert.

Si une femme demeure profondément sous l'emprise de l'envie du pénis, c'est bien parce qu'elle ne cesse de s'identifier inconsciemment à un homme. Mais diverses motivations peuvent participer de cette identification, nous le verrons avec la « jeune homosexuelle » de Freud.

Si un homme est trop sous l'emprise de l'angoisse de castration, il ressentira dangereusement son analyste homme nous dit Freud, et c'est la peur de la passivité devant un homme qui constituera un irrémédiable empêchement à l'avancée de l'analyse et à sa fin. Notons que la bisexualité dans le transfert s'évapore ici devant le genre de l'analyste, pourtant un analyste homme est aussi potentiellement une femme dans le transfert. Et, pour un homme, la notion de passivité, souvent épinglée par Freud lui-même comme insatisfaisante dans la bipartition activité/masculin et passivité/féminin, ne renvoie pas seulement au père, à l'homme, ni à la castration<sup>69</sup>. Tout enfant, garçon ou fille, vit une situation originaire de passivité vis-à-vis de l'adulte, et pour l'homme la peur de la passivité peut aussi bien se retrouver problématiquement dans la relation à une femme, y compris à une femme dans la relation transférentielle à un analyste homme, là où peut fonctionner une résistance par l'esquive (voir infra 4.2). Enfin, un analysant qui demeure indéfiniment dans une analyse interminable par peur de la passivité vis-à-vis d'un homme fait pourtant montre en restant

68. Freud S. (1937), L'analyse finie et l'analyse infinie, *op. cit.*, p. 268.

69. Freud. S., L'analyse finie et l'analyse infinie, *op. cit.*, p. 54.

« [...] une position passive envers l'homme n'a pas toujours la signification d'une castration et [...] elle est indispensable dans de nombreuses relations de l'existence. »

d'une énorme passivité, évidemment non dénuée d'ambivalence. Faisons encore un pas, ce blocage, ce roc, peut aussi, parfois, pérenniser dans l'analyse la réalisation d'un désir, comme celui d'être passivement une femme, un désir qui peut demeurer inconscient pour les deux protagonistes de la cure.

Du côté de l'analyste, son propre empêchement interne à reconnaître pleinement la bisexualité en jeu dans le transfert peut entraîner une passivité interprétative, celle-ci étant l'expression de son contre-transfert. L'analyste peut avoir peur de pénétrer son analysant homme parce que cela met problématiquement en jeu son propre rapport à l'homosexualité, mais aussi parce qu'il peut ainsi *esquiver* la rencontre, toujours troublante, avec le désir d'un analysant homme se situant en position féminine et, de plus, dont l'objet de désir peut parfois être, lui aussi, féminin. Pourtant, c'est de l'analyse de cette/ces position(s) féminine(s) que peut se dégager l'enjeu sexuel se maintenant à l'identique dans la répétition et trop vite étranglé par la seule interprétation de la peur de la « castration paternelle ». Cette voie féminine pour l'homme ouvre ainsi au repérage de tout le jeu de désirs sexuels inconscients s'initiant dans la relation de l'enfant à des parents qui lui transmettent problématiquement leur rapport intime à la bisexualité, un insu en quête de sens qui vient se manifester dans la cure et qui peut se figer dans le roc.

C'est avec l'hystérie que la psychanalyse découvre la bisexualité psychique. En effet l'hystérie se présente comme le paradigme de la présence de la bisexualité psychique chez tout être humain. Dans « Les fantaisies hystériques et leur relation à la bisexualité », Freud souligne que le symptôme hystérique n'est pas seulement une formation de compromis entre une motion libidinale et une motion refoulante « mais qu'elle peut correspondre, en outre, à une union de deux fantaisies libidinales de caractère sexué opposé<sup>70</sup> ».

Une magnifique illustration clinique nous en est donnée grâce à la célèbre description de l'hystérique qui, d'un bras, tient bien serré son vêtement (en femme se protégeant) tandis que de l'autre bras elle tente (en s'identifiant à l'homme) d'arracher le dit vêtement. Le commentaire de Freud à propos du symptôme porteur de deux fantaisies libidinales de caractère sexué opposé me semble pouvoir être appliqué aussi à la relation transférentielle, et ainsi de considérer autrement les apories freudiennes d'*Analyse finie et Analyse infinie*.

---

70. Freud S. (1908), Les fantaisies hystériques et leur relation à la bisexualité, *OCF*, VIII, Paris, Puf, 2007, p. 184.

## 4.2. L'esquive

Freud nous indique que l'analyste doit être *préparé* à ce que le symptôme ait une signification bisexuelle et que s'il l'ignore, s'il ne résout qu'une seule des significations sexuelles, le symptôme persistera. En effet, « le malade utilise ce moyen commode qui consiste, pendant l'analyse de l'une des significations sexuelles, à s'échapper continuellement par ses idées incidentes dans le domaine de la signification contraire, comme s'il se garait sur une voie adjacente<sup>71</sup> ».

Les propos de l'analyste se mettront alors à fonctionner comme un pauvre « prêche aux poissons<sup>72</sup> » et ils pourront rencontrer en réponse chez l'analysant un « cause toujours ! » ou le « comme c'est intéressant ! » de la jeune homosexuelle. Parfois, pour peu qu'il connaisse seulement quelques rudiments conceptuels bien exportés dans la culture, l'analysant peut même en rajouter, en usant et abusant d'interprétations se référant à la castration, dans un ironique « en veux-tu, en voilà ! »

Se garer sur une voie adjacente, et y rester sans fin. On retrouve ici le schéma que permet la double nature du transfert, avec sa part qui œuvre à travers la répétition à une possibilité de « rendre conscient l'inconscient » et avec sa part qui sert la résistance. Une défense que Freud décrit ainsi pour la première idée incidente transférentielle : « [...] si cette idée transférentielle a pénétré jusqu'à la conscience avant toutes les autres possibilités d'idées incidentes, c'est parce qu'elle satisfait aussi la résistance<sup>73</sup>. » De la même façon, un transfert paternel bien trop présent pourra servir à se défendre d'un transfert maternel potentiellement trop dangereux. Évidemment cette proposition fonctionne en inversant les termes paternel et maternel : de fait, un transfert peut en *cacher* un autre.

La position de l'analyste se révèle alors décisive. La position de l'analyste, c'est-à-dire fondamentalement son contre-transfert, celui du moment (c'est inhérent à toute cure) ou celui massif et pérenne, de base, et c'est plus problématique, même si quelque chose en vient à la conscience, ainsi pour Freud et son « je n'aime pas être la mère dans le transfert ». Quid alors du transfert honni et de sa prise en compte dans la cure ? Laissé de côté, esquivé.

71. Freud S., *ibid.*, p. 186.

72. Freud S., L'analyse avec fin et l'analyse sans fin, *op. cit.*, p. 54.

73. Freud S. (1912), Sur la dynamique du transfert, *OCEP*, XI, Paris, Puf, 1998, p. 112.

On pourrait reprendre ici les mots de Racker pour illustrer la résistance : « Nous cherchions le moustique et laissons passer l'éléphant<sup>74</sup> », des mots qui décrivaient le pourquoi d'une analyse qui stagnait avant que Racker réalise enfin ce qui, en revanche, s'exprimait à travers un agir de transfert, présent depuis longtemps dans l'analyse.

Avec Dora, c'est seulement dans l'après-coup de la cure que Freud a pu prendre conscience de toute l'importance de la dimension homosexuelle qui n'avait pas trouvé sa pleine reconnaissance dans l'analyse. Avec la jeune homosexuelle, les deux courants, homosexuel et hétérosexuel, sont repérés. Il s'agit d'une jeune fille que Freud nous présente comme peu névrosée, et qui, en dépit de sa tentative de suicide, n'est nullement demandeuse d'une psychanalyse. En effet, ce sont ses parents qui sont les demandeurs, eux qui espèrent *un retour à la norme*. Dans des conditions de ce type, l'analyse *stricto sensu* est-elle d'emblée envisageable ? De nos jours, dans un tel contexte initial, d'autres voies de travail, y compris en commun, pourraient d'abord être proposées plutôt qu'une psychanalyse d'emblée pour la jeune fille, afin de rendre à César ce qui lui appartient et afin de pouvoir secondairement ouvrir à la potentialité d'une voie analytique si nécessaire et souhaitée. Mais pour elle il s'agit donc d'un traitement qui n'est pas souhaité mais subi, et l'affaire se solde par une rupture. Bien sûr, le fait de rompre l'analyse pouvait être aussi la répétition du mouvement de déception et de l'intention vengeresse à l'égard du père, « coupable » d'avoir fait un nouvel enfant à sa mère, mais suivons ici le conseil freudien et n'oublions pas de considérer également l'autre grand courant transférentiel, maternel. Car la jeune homosexuelle n'est pas entrée en conflit ouvert avec Freud, et la rupture peut justement être un mode d'esquive. En l'occurrence, la répétition de l'esquive d'un conflit avec sa mère, celui-ci s'avérant bien trop dangereux narcissiquement pour la jeune homosexuelle, elle qui, pour fuir toute rivalité en devenant homosexuelle, avait très ostensiblement abandonné les hommes à sa mère, en « *esquivant* » pour ainsi dire, elle ôtait du chemin quelque chose qui jusque-là avait été responsable de la malveillance de la mère<sup>75</sup> ».

Évidemment, les sources de cette « malveillance » auraient mérité une plus grande analyse. Le conseil que Freud donne aux

74. Racker H., *Études sur la technique psychanalytique, Transfert et contre-transfert*, Lyon, Césura, 1997, p. 70.

75. Freud S. (1920), De la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine, *OCF-P*, XV, Paris, Puf, 1996, p. 248.

parents est, s'il est possible, de faire poursuivre l'analyse auprès d'une femme. Freud sent bien quel avantage il y aurait à pouvoir analyser l'autre voie, celle où l'on peut se garer, celle que permet l'esquive, cette sorte de défense à laquelle, pour certaines personnes, Freud accorde même un rôle actif dans le choix de l'homosexualité. Freud donne ainsi des exemples cliniques d'une rivalité fraternelle ou paternelle impossible à affronter, en fonction, non pas seulement d'une seule cause ou angoisse (castration par exemple), mais comme le dit Freud, de motifs qui relèvent « de conditions psychiques très compliquées<sup>76</sup> ». La question de l'altérité et le risque de la confusion qui sont ici présents font que le narcissisme joue certainement un rôle majeur dans cette esquive tellement radicale de la rivalité, du conflit, de la conflictualité psychique, jusque dans le geste suicidaire comme retournement mélancolique.

Au cours d'une cure, l'analyste est évidemment confronté à l'esquive et tout comme dans le cas du symptôme il doit y être « préparé ». Préparé, c'est-à-dire, qu'il soit apte à pouvoir reconnaître et assumer les diverses positions transférentielles qu'impose la bisexualité. Préparé, ou comme Freud le dit pour que l'homme soit vraiment libre dans sa vie amoureuse, qu'il se soit « familiarisé avec la représentation de l'inceste avec la mère ou la sœur<sup>77</sup> ».

On pourrait alors y rajouter pour l'analyste, pour que celui-ci soit le plus libre possible dans l'analyse, qu'il connaisse également une familiarisation avec la représentation de l'inceste avec le père ou le frère. En somme, une familiarisation avec l'Œdipe, qui, dans la psyché est toujours complet et sexuellement sauvage.

Il convient effectivement d'être préparé, par sa propre analyse, à cette coprésence psychique des deux voies, des voies non seulement parallèles, mais qui peuvent se chevaucher, s'entremêler ou s'écarter au maximum, refoulement oblige. Un refoulement du féminin qui est, selon Freud, nécessaire pour qu'un homme puisse assumer pleinement sa fonction sexuelle. On pourrait l'entendre comme une esquive freudienne de la bisexualité retrouvant alors des accents de la vieille théorie de Fliess, celle du refoulement de l'autre sexe, mais cela demeure néanmoins toujours insatisfaisant pour Freud. En effet il maintient jusqu'au terme de son œuvre sa réflexion sur la bisexualité à l'œuvre chez tout humain, jusqu'à ce qu'il échoue sur le fameux roc et en ayant précédemment évoqué

76. Freud S., *ibid.*, Note p. 248.

77. Freud S. (1912), Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse, *OCF-P*, XI, Paris, Puf, 1998, p. 136.



tout son regret de l'absence de connexion avec la théorie des pulsions. Et pourtant, déjà en ce qui concerne l'objet qui fait partie intégrante de celle-ci, la bisexualité est pourtant bien présente et ce tout au long de la vie : « Notre libido à tous balance normalement tout au long de la vie entre l'objet masculin et féminin<sup>78</sup>. » Une libido qui, lorsqu'elle s'exprime pour l'homme sur un versant homosexuel, trouverait essentiellement sa satisfaction grâce à la sublimation et à la socialisation, ainsi dans l'exemple freudien de l'homme quittant son travail pour retrouver aussitôt, préférentiellement au foyer conjugal, les copains au café.

## V. LE PSYCHANALYSTE ET L'HOMOSEXUALITÉ

### 5.1. Homosexualités dans la cure

L'homosexualité est plurielle. On parle volontiers aujourd'hui des homosexualités, tant, bien sûr, cette conduite sexuelle ne saurait suffire à en inférer aussitôt d'une structure, d'une organisation psychique de base quasi universelle. Freud avait déjà proposé divers schémas pour rendre compte d'un choix d'objet homosexuel, se fondant sur des identifications et sur un jeu psychique différents, allant du Léonard à la jeune homosexuelle, en passant par le président Schreber.

Aujourd'hui, il n'est pas rare d'entendre sur le divan des hommes hétérosexuels parler de relations homosexuelles qu'ils paraissent vivre dans une légèreté, une aconflictualité qui semblait être jusqu'alors davantage dévolue aux femmes. Autrement dit, comme si l'angoisse de castration ne se manifestait pas à l'endroit où l'on pourrait imaginer qu'elle soit potentiellement la plus forte. Une angoisse de castration, qui, théoriquement, chez des patients névrosés devrait se trouver hyper mobilisée devant un acte homosexuel. Mais Freud y insiste à juste titre, la clinique a toujours raison, la théorie n'est qu'une fiction destinée à être remaniée en fonction des questions que pose la clinique. La présence chez Léon de l'angoisse de castration ne saurait être mise en doute, pourtant il avait pu, adulte, vivre une relation homosexuelle. Au-delà du clivage possible chez ce patient, d'une façon plus générale, on peut se demander si la reconnaissance de sa bisexualité psychique ne permet pas d'opérer un dégageant du phallique/castré et de l'angoisse afférente.

---

78. Freud S. (1920), De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine, *op. cit.*, p. 247.

En partant d'une vision a priori moins psychanalytique, on peut aussi remarquer qu'en rejoignant *la situation des femmes*, elles exemptes de pénalisation ou bénéficiant d'un moindre opprobre pour leur homosexualité, des hommes névrosés s'autorisent, avec cette fin de la répression pénale, sociale, de l'homosexualité masculine, à vivre leur bisexualité, dans une balance de l'objet que Freud reconnaissait mais dont il n'imaginait sûrement pas qu'elle puisse s'exercer aussi directement à travers une sexualité directe et pas seulement sublimée. Mais il convient de ne pas retomber dans la confusion entre l'exercice de la sexualité et le sexuel tel que la psychanalyse le découvre dans l'inconscient. On ne peut que constater les limites de l'effet de la diminution de la répression sociale concernant la sexualité, cet allègement, n'en déplaît à Michel Foucault, ne saurait à lui seul lever tous les refoulements. Quant à leur traitement la sexualité et le sexuel sont à distinguer.

Mais si, avec Freud, on reconnaît bien ce mouvement de balancier qui se produit effectivement au niveau du choix d'objet, qu'en est-il du rapport de celui-ci à la position masculine ou féminine d'une personne, à son identité sexuée et à son identité sexuelle ? Dans « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », Freud affirme que le caractère sexué et le choix d'objet ne se rencontrent pas en une relation stable. Mais il dit aussi que ce qui est le plus déterminant c'est la position psychique sexuée, féminine ou masculine, et le choix d'objet qui s'effectue *en fonction* de celle-ci, et cela même si cette position est non conforme avec l'anatomie. Relevons tout d'abord la radicalité de cette affirmation que *la position psychique sexuée est plus déterminante pour la vie sexuelle de l'humain que le corps sexué*. Freud illustre ensuite cette place décisive à travers le tragique de la discordance absolue entre l'âme et le corps. Ses mots pourraient émaner d'un transsexuel décrivant lui-même son drame intérieur, sa discordance : « Une âme féminine, qui de ce fait ne peut qu'aimer l'homme, échouée par malheur dans un corps masculin ou bien une âme masculine qui est irrésistiblement attirée par la femme, malheureusement bannie dans un corps féminin<sup>79</sup>. »

Mais relevons maintenant ce propos qu'une « âme féminine » ne peut qu'aimer l'homme, l'homosexualité, la bisexualité s'effaceraient donc dans la transsexualité et la problématique transgenre, retrouvant alors cette relation stable entre caractère sexué

---

79. Freud S., De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine, *op.cit.*, p. 260.

et objet que Freud dit par ailleurs ne pas exister. Pourtant, dans ces problématiques, la situation par rapport à l'objet demeure plus complexe que cette idée freudienne d'une fixation inaltérable qui s'effectuerait invariablement entre l'objet irrémédiablement hétérosexuel vis-à-vis de la position psychique sexuée. On retrouve dans cette affirmation d'un objet unique hétérosexuel pour une âme féminine toute la force de l'esquive : car un homme peut bien se sentir une âme féminine, vouloir être une femme et, pour autant, vouloir aimer des femmes, dans une relation homosexuelle ou alors même, si l'on veut, *bétérbisexuelle* : position sexuée et choix d'objet sont irrémédiablement infiltrés par la bisexualité.

Nous savons que le complexe de castration est un outil particulièrement efficace pour symboliser la différence des sexes, mais nous avons également remarqué combien cette opération peut s'avérer être le point de fixation d'une théorie sexuelle infantile, phallique : chaque être humain est porteur d'un pénis, et « perception » oblige, si certains humains en sont dépourvus c'est parce qu'on leur a coupé, arraché. La théorie de la castration reconnaît une différence, fondée sur un fantasme qui ne permet pas encore au sujet de reconnaître pleinement la différence des sexes, c'est-à-dire reconnaître qu'il y a deux sexes. L'usage du terme et même la théorisation de la castration gardent bien ancrée en eux la présence du fantasme. Ce qui pour nous est loin d'être dépourvu d'intérêt car on ne doit pas oublier la *croissance* dont le terme même de « castration » est toujours porteur. L'expression consacrée du « déni de la castration » est paradigmatique du problème : à proprement parler, dénier la *castration* de la femme serait plutôt le signe d'une bonne santé mentale. On me dira que j'ergote et qu'évidemment « castration » inclut justement cette reconnaissance de la différence des sexes, qu'elle en est l'expression. « Évidemment » et « justement » sont des adverbes qui, pour nous analystes, devraient nous inspirer plutôt de la méfiance que de la soumission à la force de l'habitude, alors que, comme je l'ai déjà évoqué, castration et différence des sexes sont loin de se recouvrir. La castration est un premier pas dans l'élaboration psychique de la découverte de la différence des sexes, le pas suivant, restant possiblement entravé dans le « roc » de la castration, c'est la reconnaissance de l'autre sexe dans toute sa complexité, avec cette question singulière de l'externe et de l'interne, due à l'importance de l'intériorité spécifique du féminin. Mais une position qui concerne aussi l'homme, car lui-même a passivement connu la pénétration psychique de l'autre, des deux sexes. Son rapport à la sexualité, à la bisexualité, reste également marqué par ce qu'il aura pu en élaborer.

Une bisexualité psychique qui se fonde sur une confusion, celle de la mère et de l'enfant, celle aussi existant entre les premiers investissements d'objets, comme précurseurs du choix d'objet, et les identifications. Il est un temps, nous dit Freud, celui de l'identification primaire où « celle-ci ne paraît pas tout d'abord être le succès ou l'issue d'un investissement d'objet, elle est directe et immédiate et plus précoce que tout investissement d'objet<sup>80</sup> ». Identification donc, mais d'abord celle *par* l'autre puis ensuite celles à l'objet, qui sont les pierres fondatrices de l'identité sexuelle. La coïncidence primitive s'amenuise au fil du développement de la psyché jusqu'au complexe d'Œdipe, et ce au profit d'une complexification du choix de l'objet, hétéro *et* homosexuel, puisque « tous les êtres humains sont capables du choix d'objet portant sur le même sexe et... ils ont également effectué celui-ci dans l'inconscient<sup>81</sup> ». Alors, la coïncidence entre l'identité sexuelle et l'orientation du choix d'objet relève-t-elle en définitive de la naïveté qu'évoque Proust dans *Sodome et Gomorrhe*, celle « de croire qu'un goût en exclut forcément un autre<sup>82</sup> » ?

Dans *l'Analyse finie et l'Analyse infinie*, Freud réaffirme encore la bisexualité psychique comme un caractère humain universel. Tous les êtres humains « répartissent leur libido d'une manière soit manifeste soit latente sur des objets des deux sexes », mais seuls les bisexuels, se reconnaissant comme tels, échappent au « préjugé<sup>83</sup> » qui, pour les autres, vise une des orientations sexuelles. Le choix d'objet, pour Freud, « est le résultat d'un refoulement qui permet la restriction des élans vers un seul sexe<sup>84</sup> », le refoulement permet une séparation et un investissement non pollué par une motion pulsionnelle visant un objet de l'autre sexe.

On le sait, pour Freud, si l'homme doit refouler sa part homosexuelle c'est pour qu'il puisse assurer en pleine puissance l'exercice d'une sexualité hétérosexuelle. En admettant cette nécessité d'un refoulement qui permet de condenser la charge d'excitation vers un seul objet, il n'en reste pas moins que l'acte sexuel est pourtant, dès 1899, considéré par Freud comme un événement impliquant toujours quatre personnes<sup>85</sup>. Le scandale est là, qu'il s'agisse de

80. Freud S. (1923), *Le moi et le ça*, OCF-P, XVI, Paris, Puf, 1991, p. 275.

81. Freud S. (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, OCF-P, VI, note de 1915, p. 78.

82. Proust M., *Sodome et Gomorrhe*, *op. cit.*, p. 312.

83. Freud S. (1937), *op. cit.*, p. 259.

84. Freud S., *ibid.*, p. 239.

85. Freud S., *Lettres à Wilhelm Fliess*, *op. cit.*, Lettre du 1<sup>er</sup> août 1899, p. 462.

l'hétérosexualité ou de l'homosexualité, l'autre sexe est toujours présent. La question de ce refoulement me semble devoir aussi être considérée par rapport aux enjeux narcissiques qui excèdent la seule question de la castration, ce dont peut témoigner la lourdeur de celui-ci lorsqu'il est maintenu au prix « d'énergiques contre-attitudes<sup>86</sup> », et on connaît, par exemple pour Léonard de Vinci, le prix d'une telle restriction sur le plan de la vie psychique et de la vie sexuelle.

Freud ne cesse de se demander ce qui fait obstacle pour un hétérosexuel à un choix d'objet homosexuel manifeste, pourquoi l'on ne passe pas facilement de l'un à l'autre. Pour lui, l'amour de l'homme pour l'homme serait même plus satisfaisant parce qu'il réduirait la part d'*étrangeté* liée à l'autre sexe, et serait de plus dénué de la part de sadisme, ce « supplément » qui s'exercerait dans la relation homme/femme<sup>87</sup>. L'objet n'aurait ainsi plus besoin d'être rabaissé dans la vie amoureuse, on assiste ici à un moment d'idéalisation du même, comme si le choix narcissique n'engendrait dans le miroir aucune agressivité, aucune destructivité, aucun sadomasochisme...

L'argument de la survie de l'espèce intervenait également pour Freud, afin de justifier le refoulement des tendances homosexuelles, et cela afin que la sexualité se trouve bien mise au service de la conservation de l'espèce sous le primat d'un génital reproducteur. Mais la procréation se dégageant aujourd'hui de ce schème unique, et demain, à n'en pas douter, davantage encore grâce au clonage, on peut se questionner sur la pérennité et la nécessité pour l'espèce du refoulement « instinctuel » évoqué.

Mais revenons à ces énergiques contre-attitudes, garantes du refoulement, en les envisageant maintenant du côté de l'analyste, c'est-à-dire de son contre-transfert en jeu non seulement dans le cadre de la cure mais aussi dans son écoute de candidats homosexuels à la formation analytique. En effet, nous le verrons, la fin de la discrimination officielle de l'homosexualité ne dit rien de la façon dont elle est singulièrement appréhendée par les psychanalystes. Certains auteurs nous mettent ainsi en garde sur ce qui ne serait aucunement une véritable réflexion sur le sujet mais seulement un passage de la discrimination à une complaisance de surface et au respect d'un nouveau conformisme idéologique.

---

86. Freud S. (1910), Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, *OCF-P*, X, Paris, Puf, 1993, p. 125.

87. Zweig S., Freud S., *Correspondance*, Paris, Payot et Rivages, 2013, p. 53-59.

## 5.2. L'homosexualité et les psychanalystes

Un questionnement qui fut longtemps délaissé tant la considération de l'homosexualité dans la cure, mais aussi dans la formation des analystes, demeurait figée par des positions théoriques défensives, idéologiques. Pourtant Freud était à cet égard bien moins rigide que nombre d'analystes, qu'ils lui soient contemporains ou postérieurs. Sa position était claire, ainsi, dans une lettre adressée à Jones en 1921, il dit explicitement à celui-ci que l'on ne saurait exclure des candidats à la formation analytique au seul motif de leur homosexualité. Il écrivait ainsi : « Nous avons le sentiment que de tels cas devraient dépendre de l'examen complet des autres qualités du candidat<sup>88</sup>. »

Ces questions se sont d'abord reposées à la psychanalyse sous l'effet d'une pression externe, ainsi aux USA, où c'est sous l'effet de la poussée sociale, qui obtint la reconnaissance par la société d'une sexualité qui se trouvait auparavant pathologisée et pénalisée, que l'admission de candidats « homosexuels » à la formation des analystes a pu être reconsidérée. Que l'on ne s'y méprenne pas, il ne s'agit pas là d'une question marginale, partielle, elle est porteuse d'une double question, majeure pour la formation des analystes, portant sur les qualités requises pour devenir psychanalyste et sur ce qui pourrait y faire obstacle de façon rédhibitoire.

En répondant à des analystes berlinois qui doutaient de la capacité des homosexuels à appréhender *complètement* l'analyse, et conséquemment à pouvoir devenir analystes, Freud et Rank les mirent en garde contre l'établissement d'une loi générale alors que sont concernés différents types d'homosexualité et des mécanismes causaux différents<sup>89</sup>.

Si la perversion apparaît bien à l'horizon de ce qui peut constituer un empêchement à l'habilitation à une formation analytique, avec son risque d'une objectalisation perverse des analysants, celle-ci ne concerne pas moins les hétérosexuels que les homosexuels, toutes les sociétés psychanalytiques peuvent en témoigner. S'éloignant de la recherche métapsychologique freudienne et des prises de

---

88. Freud S. Lettre à Jones du 11 décembre 1921. Cette lettre *non publiée* initialement dans la correspondance Freud-Jones, répondait à une lettre de Jones portant sur la question de l'admission de candidats homosexuels à la formation analytique. Freud y exprime son désaccord avec la position de Jones. Voir à ce sujet : Apfelbaum L. et Kahn L. *La Situation de l'homosexualité dans la formation analytique (1973-2000)* : Bibliographie commentée, Association Psychanalytique de France, Paris, Puf, 2017, p. 187.

89. Apfelbaum L., Kahn L., *op. cit.*, p. 187.

position qui l'accompagnaient, hostiles à toute pénalisation ou pathologisation de l'homosexualité, nombre d'analystes sont ainsi devenus les gardiens d'une norme sociale en dévoyant la position éthique que nécessite l'écoute analytique, en justifiant cette position par le recours abusif au déni de la castration et à l'homosexualité alors considérée comme une perversion. La bisexualité n'avait bonne presse qu'à la condition de la seule considération, de bon aloi, d'une nécessaire référence à une homosexualité latente, sublimée ou en mesure, en devoir, de l'être. On oublie parfois, y compris chez les analystes, que le *sexuel* est toujours un étranger, mais qu'il doit pour eux le rester, c'est une autre affaire.

Dans un article rendant compte d'une table ronde qui s'est tenue en 2001 à l'APsaA (American Psychoanalytic Association)<sup>90</sup> une hypothèse fut émise quant à ce qui aurait motivé ce passage marqué des analystes vers la norme et sa préservation. Les psychanalystes européens émigrés aux USA, dans un souci d'intégration dans la société conventionnelle américaine (et en rejetant ainsi tout l'*étranger* ?), auraient ainsi récusé la notion de bisexualité constitutionnelle et par conséquent la dimension universelle de l'homosexualité. La psychanalyse devenait l'agent des normes sociales en vigueur et ce à l'aide d'un discours pathologisant, pénalisant et même dit sadique. Notons tout de même que ce discours normatif des analystes européens, censément tenu pour leur intégration, n'avait pas attendu leur arrivée en Amérique pour se manifester, nous l'avons vu, à travers les restrictions à l'accès à la formation pour les homosexuels souhaitées par des analystes allemands ou gallois (Jones), et à travers la considération de l'homosexualité comme pathologique pour bon nombre d'analystes de tous pays d'Europe, y compris Lacan<sup>91</sup>.

Le changement provoqué par la reconnaissance sociale des homosexuels entraîna des résolutions de non-discrimination, débutant en 1973 par celle de l'American Psychiatric Association, suivie du retrait de l'homosexualité du DSM. Dix-neuf ans plus tard ce fut le

---

90. Feldman M. J., Être gay et devenir psychanalyste : 3 générations, *La Liberté en psychanalyse*, Association Psychanalytique de France, 2017, Paris, Puf, p. 153-171.

91. Heenen-Wolff S., Bisexualité et homosexualité dans l'approche freudienne et postfreudienne, *Homosexualités et stigmatisation*, Souffrance et théorie, Paris, Puf, 2010.

Susann Heenen-Wolff y évoque l'homophobie de Lacan, ainsi quand il parle, à propos du *Banquet* de Platon, de ces « vieilles tantes manquant de "première fraîcheur" (*Le Séminaire*, VIII, p. 161), ou encore, « Que l'on ne vienne pas nous dire, sous prétexte que c'était une perversion reçue, approuvée, voire fêtée, que ce n'était pas une perversion. L'homosexualité n'en restait pas moins ce que c'est : une perversion » (*ibid.*, p. 42-43).

tour de l'American Psychoanalytic Association, puis celui de l'IPA, dix ans après. Au sein des instituts de formation, et au fur et à mesure des *coming out* de certains de ses membres, y compris formateurs, un changement de considération des homosexuels s'opéra. L'homosexualité déclarée n'était plus un facteur discriminant d'emblée un candidat à la formation analytique. Le compte rendu de la table ronde montre bien comment, jusque-là, des candidats homosexuels avaient pu, en bénéficiant de la *connivence* de leur didacticien ou de leur superviseur passer complètement sous silence la question de leur homosexualité. Le « complètement sous silence » fait ici un curieux écho à ce que disaient les berlinois, un homosexuel ne peut appréhender complètement l'analyse ! Le contre-transfert, quand il nous tient, ce peut être un vrai roc. Le point aveugle, dû au refoulement. Ceci étant dit, on ne saurait également sous-estimer pour un analyste la dimension préconsciente/consciente mise en jeu dans la connivence qui répond à l'esquive, et qui peut pérenniser dangereusement un véritable jeu pervers dans l'analyse.

Silence donc, esquive et connivence pour fabriquer des « élèves modèles », puis des analystes en faux-self. Alors la question d'aujourd'hui, c'est comment la bisexualité et l'homosexualité sont appréhendées dans la métapsychologie, dans la pratique et dans la formation ? L'acceptation, somme toute imposée par les normes nouvelles de la non-discrimination, demeure-t-elle superficielle, politiquement correcte, à la manière d'un masque, voire même d'une mascarade ?

Dans la table ronde évoquée, Kenneth Lewes mettait en garde contre la création d'un nouveau stéréotype psychanalytique de l'homosexuel, aujourd'hui « domestiqué » et analytiquement compatible, une fiction qui succèderait à celle du « paria », c'est-à-dire une construction normative pour les homosexuels fonctionnant comme critère d'entrée dans les instituts de formation, le « bon homosexuel validable ».

On voit aussi dans sa dénonciation combien la notion même de critère relatif au choix d'objet, connoté négativement ou positivement ou considéré dans une neutralité « suspecte », continue à occuper le devant de la scène en délaissant l'interrogation métapsychologique et ses incidences dans la pratique. Le pari sur l'aptitude d'un candidat, homosexuel ou hétérosexuel, à mener des cures, n'est-ce pas envisager, à partir de la liberté psychique entendue, entrevue, sa capacité à travailler avec le(s) transfert(s), avec la bisexualité ?

En tant qu'analyste, on ne peut que s'efforcer de toujours lutter contre les préjugés qui viennent raboter ou effacer la singularité



de chaque patient en le privant ainsi de l'écoute analytique qu'il est venu chercher, et pour un candidat à la formation, l'on se doit de l'évaluer, en suivant le précepte freudien, sur l'ensemble de ses qualités. Esquiver cette pluralité, s'en tenir au binarisme de l'exclusive pouvant se nicher au cœur de la théorie sacralisée, c'est promouvoir une psychanalyse idéologique qui n'interroge plus, qui ne s'interroge plus, qui devient une psychanalyse sans risque (un oxymore !) et c'est sûrement la fin de l'analyse. Et c'est ce qui se traduit parfois dans la pratique par l'analyse sans fin.

## POSTAMBULE

J'ai interrogé l'hégémonie théorique de la castration quand elle se met à fonctionner comme la théorie infantile et qu'elle dessine une cartographie unisexe, celle de la logique phallique. L'un des deux sexes n'en serait un que par défaut, et l'élaboration et la symbolisation qu'offrent la castration peut laisser dans l'ombre et faire obstacle à l'élaboration psychique du (des) transfert(s), des éléments du sexuel infantile ressortant des investissements d'objet et des identifications aux deux sexes. Le risque qu'elle induit, c'est celui de l'esquive, et d'échouer ainsi sur le roc « biologique » de la bisexualité, ce roc du contre-transfert de l'analyste.

Un « roc de la bisexualité » qu'il nous faut aussi entendre comme lieu de manifestation de la pulsion – ce concept limite entre le psychique et le somatique. Dans *L'Analyse finie et infinie* Freud évoque le problème de la liquidation durable d'une revendication pulsionnelle et conclut qu'il ne s'agit pas de la faire disparaître mais plutôt d'effectuer un domptage de la pulsion, c'est-à-dire que celle-ci devienne « accessible à toutes les influences exercées par les autres tendances dans le moi, qu'elle ne sui[ve] plus seulement ses propres voies menant à la satisfaction<sup>92</sup> ». Se demandant comment une telle chose peut s'opérer, Freud appelle au secours la « sorcière métapsychologie » et il désigne le seul point de repère qu'il y trouve, *inestimable*, à savoir « celui qui se trouve dans *l'opposition entre processus primaire et processus secondaire*<sup>93</sup> ». Et bisexualité oblige, c'est en évoquant alors l'homosexualité de l'homme, en se demandant pourquoi « l'hétérosexualité d'un homme ne tolère

92. Freud S. (1937), *L'analyse finie et l'analyse infinie*, *op.cit.*, p. 26. Je souligne.

93. Freud S., *ibid.*, p. 26.

aucune homosexualité et vice versa<sup>94</sup> » et pourquoi les deux orientations ne partagent pas régulièrement entre elles le montant disponible de libido, que Freud fait intervenir un élément nouveau qu'il nomme « l'inclination au conflit », indépendamment de la quantité de libido. Cette inclination au conflit qui survient de façon indépendante est alors référée à l'intervention d'une part d'agression libre. C'est l'action de la pulsion de mort qui est ici mise en exergue et elle est porteuse de la question de la mixtion ou de la démixtion des composantes pulsionnelles.

L'absence de connexion de la bisexualité avec la théorie des pulsions du *Malaise dans la culture* trouverait ainsi à se résorber dans *L'Analyse finie et l'Analyse infinie*, et ce grâce à l'importance que Freud accorde à cette action de la pulsion de mort. Mais à condition que l'on n'entende pas celle-ci exclusivement du côté de la destruction, de la mort et du retour à l'inorganique. En effet, il convient de ne pas négliger que, de façon contradictoire à cette recherche d'un apaisement radical, elle impose aussi, en tant que pulsion sexuelle de mort<sup>95</sup>, le régime économique du sexuel infantile. Un sexuel dont le propre est de se situer au-delà du principe de plaisir, dans une recherche perpétuelle de tension et du maintien d'une excitation qui, si elle n'est pas suffisamment élaborée psychiquement dans le transfert, demeurant hors connexions, peut aussi faire perdurer indéfiniment l'analyse.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

André J., *La Sexualité féminine*, Paris, Puf, 1994.

André J.(dir.), *Les Sexes indifférents*, Paris, Puf, « Petite Bibliothèque de Psychanalyse », 2005.

André J., *La Sexualité masculine*, Paris, Puf, 2013.

---

94. Freud S., *ibid.*, p. 46.

95. Laplanche J., La soi-disant pulsion de mort : une pulsion sexuelle, *Entre séduction et inspiration : l'homme*, Paris, Puf, « Quadrige », 1999, p. 203. « Face au danger menaçant d'une victoire de l'Éros narcissique hégémonique, surgit – aussi bien dans la vie réelle que dans le développement de la pensée freudienne – un besoin impérieux de réaffirmer la pulsion sous sa forme la plus radicale : sous sa forme “démoniaque”, n'obéissant qu'au processus primaire et à la contrainte de la fantaisie. Dans cette perspective, la soi-disant pulsion de mort ne serait rien d'autre que la réinstauration du pôle indompté de la sexualité ; et s'il fallait encore parler d'une polarité, ce serait celle des *pulsions sexuelles* de mort et des *pulsions sexuelles* de vie. »

- André J., Quel genre de sexe ?, *Quel genre de sexe ?*, Paris, Puf, « Petite Bibliothèque de Psychanalyse », 2017.
- André J., L'homosexualité du psychanalyste, *L'Inconscient est politiquement incorrect*, Paris, Stock, 2018.
- Apfelbaum L., Kahn L., La situation de l'homosexualité dans la formation analytique (1973-2000) : Bibliographie commentée », Association Psychanalytique de France, Paris, Puf, 2017.
- Butler J., *Humain, trop humain : le travail critique des normes – Entretiens*, Paris, Éditions Amsterdam, 2005.
- Butler J., *Trouble dans le genre, Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2005.
- Butler J., *Ces corps qui comptent*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009.
- Chabert C., *Féminin mélancolique*, Paris, Puf, « Petite Bibliothèque de Psychanalyse », 2003.
- Chabert C., Entre-eux-deux, *L'Amour de la différence*, Paris, Puf, « Petite Bibliothèque de Psychanalyse », 2011.
- Chabert C., Bisexualité : mélange ou différence des sexes ?, *La Jeune Fille et le Psychanalyste*, Paris, Dunod, 2015.
- Coblence F., Psyché et la différence des sexes, *Le Corps de Psyché*, Paris, Puf, « Petite Bibliothèque de Psychanalyse », 2013.
- Cournut-Janin M., *Féminin et Féminité*, Paris, Puf, « Épîtres », 1998.
- David C., Les belles différences, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 7, « Bisexualité et différence des sexes », Paris, Gallimard, 1973.
- David C., La bisexualité psychique. Éléments d'une réévaluation, *Revue française de psychanalyse*, t. XXXIX, n° 5-6, 1975.
- David C., *La Bisexualité psychique*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1997.
- Donnet J.-L., Freud et le refus de la féminité : entre « roc du biologique et contre-transfert », *Revue française de psychanalyse*, t. LXXIV, n° 5, 2010.
- Doolittle H., *H. D., Visage de Freud*, Paris, Denoël, 1977.
- Fédida P., L'interlocuteur, *Le Site de l'étranger*, Paris, Puf, 2009.
- Feldman M.J., Être gay et devenir psychanalyste : 3 générations, *La Liberté en psychanalyse*, Association Psychanalytique de France, Paris, Puf, 2017.
- Ferenczi S., Masculin et féminin, *Thalassa, Psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1977.
- Fliess W., Masculin et féminin, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 7, « Bisexualité et différence des sexes », Paris, Gallimard, 1973.
- Florence J., *L'Identification dans la théorie freudienne*, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, Bruxelles, 1984.

- Freud S. (1887-1904), *Lettres à Wilhelm Fliess : 1887-1904*, Paris, Paris, 2006.
- Freud S. Jones E., *Correspondance complète, 1908-1939*, Paris, 1998.
- Freud S., Ferenczi S., *Correspondance, 1920-1923, Les années douloureuses*, Paris, Calmann-Lévy, 2000.
- Freud S., Zweig S., *Correspondance*, Paris, Payot et Rivages, 2013.
- Freud S. (1900 *a*), L'interprétation du rêve, *OCF-P*, IV, 2004.
- Freud S. (1905 *d*), Trois essais sur la théorie sexuelle, *OCF-P*, VI, 2006.
- Freud S. (1905 *e* [1901]), Fragment d'une analyse d'hystérie, *OCF-P*, VI, 2006.
- Freud S. (1908 *a*), Les fantaisies hystériques et leur relation à la bisexualité, *OCF-P*, VIII, 2007.
- Freud S. (1908 *c*), Les théories sexuelles infantiles, *OCF-P*, VIII, 2007.
- Freud S. (1910 *c*), Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, *OCF-P*, X, 1993.
- Freud S. (1911 *c*), Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa : dementia paranoides (le Président Schreber), *OCF-P*, X, 1990.
- Freud S. (1912 *b*), Sur la dynamique du transfert, *OCF-P*, XI, 1998.
- Freud S. (1912 *d*), Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse, *OCF-P*, XI, 1998.
- Freud S. (1913 *f*), Le motif du choix des coffrets, *OCF-P*, XII, 2005.
- Freud S. (1919 *e*), « Un enfant est battu » : contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles, *OCF-P*, XV, 1996.
- Freud S. (1920 *a*), De la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine, *OCF-P*, XV, 1996.
- Freud S. (1921 *c*), Psychologie des masses et analyse du moi, *OCF-P*, XVI, 1991.
- Freud S. (1923 *b*), Le moi et le ça, *OCF-P*, XVI, 1991.
- Freud S. (1923 *e*), L'organisation génitale infantile, *OCF-P*, XVI, 1991.
- Freud S. (1924 *d*), La disparition du complexe d'Œdipe, *OCF-P*, XVII, 1992.
- Freud S. (1923 *b*), Le moi et le ça, *OCF-P*, XVI, 1991.
- Freud S. (1925 *j*), Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique, *OCF-P*, XVII, 1992.
- Freud S. (1930 *a* [1929]), Le malaise dans la culture, *OCF-P*, XVIII, 1994.
- Freud S. (1931 *b*), Sur la sexualité féminine, *OCF-P*, XIX, 1995.

- Freud S. (1937 c), L'analyse finie et l'analyse infinie, *OCF-P*, XX, 2010.
- Freud S. (1940 c [1922]), La tête de Méduse, *OCF-P*, XVI, 1991.
- Green A., Le genre neutre, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 7, « Bisexualité et différence des sexes », Paris, Gallimard, 1973.
- Granoff W., *La Pensée et le Féminin*, Paris, Éditions de Minuit, 1976.
- Gueniche K., La perversion est-elle anatomique ?, *La Perversion encore*, Paris, Puf, « Petite Bibliothèque de Psychanalyse », 2015.
- Heenen-Wolff S., Bisexualité et homosexualité dans l'approche freudienne et postfreudienne, *Homosexualités et stigmatisation*, « Souffrance et théorie », Paris, Puf, 2010.
- Kafka F., Devant la loi, *Un Artiste de la faim, À la colonie pénitentiaire et autres récits*, Paris, Gallimard, « Folio », 2007.
- Kahn L., Quel genre de nature ?, *Quel genre de sexe ?*, Paris, Puf, « Petite Bibliothèque de Psychanalyse », 2017.
- Kestenber E., Astrid ou homosexualité, identité, adolescence, *Les Cahiers du Centre de Psychanalyse et de psychothérapie*, n° 8, printemps 1984.
- Lacan J., *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, « Le champ freudien », 1966.
- Lacan J., La Relation d'objet, *Le Séminaire, Livre IV*, Paris, Éditions du Seuil, « Le champ freudien », 1994.
- Lacan J., Le transfert, *Le Séminaire, Livre VIII*, Paris, Éditions du Seuil, « Le champ freudien », 1991.
- Laplanche J., Castration-Symbolisations, *Problématiques II*, Paris, Puf, 1980.
- Laplanche J., *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, Puf, 1987.
- Laplanche J., La soi-disant pulsion de mort : une pulsion sexuelle, *Entre séduction et inspiration : l'homme*, Paris, Puf, « Quadrige », 1999.
- Laplanche J., Le genre, le sexe, le sexual, *Sexual La sexualité élargie au sens freudien*, 2000-2006, Paris, Puf, « Quadrige », 2007.
- Laplanche J., Pontalis J-B., *Fantasme originaire, Fantasmes des origines, origine du fantasme*, Paris, Hachette, 1985 [1964].
- Latre S. de, Quelques réflexions métapsychologiques, *Association Psychanalytique de France 2017*, Paris, Puf, 2017.
- Lavie J.-C., Excellence paradigmatique de la scène primitive, *L'Amour est un crime parfait*, Paris, Gallimard, « Tracés », 1997.
- Le Brun A., *Soudain un bloc d'abîme, Sade*, Paris, Gallimard, « Folio », 1993.

- Lévy J.-M., L'inconnu de l'adresse, La lettre à la mère, *penser/rêver*, n° 18, Paris, Éditions de l'Olivier, 2010.
- Lévy J.-M., Un accord dissonant, *L'Annuel de l'APF 2014*, Paris, Puf.
- Margueritat D., Le phallus a-t-il un sexe ?, *Le fait de l'analyse*, n° 2, Paris, Éditions autrement, 1997.
- Phillips A., Jouer les mères, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 45, « Les Mères », Paris, Gallimard, 1992.
- Proust M., *Sodome et Gomorrhe*, Paris, Gallimard, « Folio », 1972.
- Racker H., *Études sur la technique psychanalytique, Transfert et contre-transfert*, Lyon, Césura, 1997.
- Rubin G.S., Butler J., *Marché au sexe*, Paris, EPEL, 2001.
- Schaeffer J., *Le Refus du féminin*, Paris, Puf, « Quadrige », 2013.
- Stein C., *Les Érinyes d'une mère*, Paris, Calligrammes, 1987.
- Stoller R.J., *Masculin ou Féminin ?*, Paris, Puf, « Le fil rouge », 1989.
- Stoller R.J., Faits et hypothèses : un examen du concept freudien de bisexualité, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 7, Paris, Gallimard, 1973.
- Winnicott D.W., La haine dans le contre-transfert, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1980 [1947].
- Winnicott D.W., Le contre-transfert, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1980 [1960].
- Woolf V., *Orlando*, Paris, Le livre de poche, 1982.



